

Sergent MITTENAERE

# L'HÉROÏQUE ÉPOPÉE



NORVÈGE - ERYTHRÉE - SYRIE - LYBIE  
TUNISIE - ITALIE - FRANCE - ALLEMAGNE

PROMOTION ET ÉDITION





A Mon Cher Compagnon  
R. S.

Avec Mes Meilleurs Souvenirs  
de Mousquetaire Légionnaire  
Boracdeux et de Raspoutine  
inextinguible,

Ch. H. H. H.



L'HÉROÏQUE  
ÉPOPÉE

© by Promotion et Edition, 1967  
Tous droits réservés

---

*Transmet fidèlement ce que tu as reçu fidèlement, sans altération ni rajout.*

*Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.*

*Un serviteur inutile, parmi les autres.*

**Mai 2009**

Scan, ORC, Mise en page

**LENCULUS**

pour la **Librairie Excommuniée Numérique** des **CUrieux de Lire les USuels**

Sergent MITTENAERE RENÉ

# L'HÉROÏQUE ÉPOPÉE



PROMOTION ET ÉDITION

1, RUE LOBINEAU, PARIS 6<sup>e</sup>





*A tous ceux qui ont versé leur sang pour que l'Europe et le monde vive. A tous ceux qui sont tombés sur les champs de bataille du monde.*

*A tous ceux qui ont lutté et souffert pour que la Paix recouvre le Globe de son manteau d'espérances.*



## AVANT - P R O P O S

Je n'ai pas l'intention d'écrire un livre historique. Mes souvenirs cependant, suivent un ordre chronologique assez apparenté aux grands mouvements de la guerre.

Si je ne me sens pas qualifié pour faire de l'Histoire il est pourtant exact que tous les faits que je rapporterai dans les pages suivantes ont été repris dans mon cahier de notes, lequel, en vrai journal de campagne, a scrupuleusement retenu tout ce qui avait un certain intérêt. À la lumière de ces faits, j'espère établir ce que fut mon calvaire comme celui de mes compagnons d'armes pendant les années de lutte sans merci que nous eûmes à soutenir dans un combat toujours inégal dans les forces engagées. Mais ne l'oublions pas cette poignée d'hommes n'avaient jamais perdu le courage et l'espoir d'être libres et c'est en vrais idéalistes qu'ils se sont soudés comme un bloc pour résister et pour vaincre.

Les pages qui suivent ne seront que le reflet de ce qui s'est passé autour de mes compagnons et de moi-même à travers les tourments de la guerre.

Soyez assurés que l'imagination ne trouve aucune place dans la relation de ces récits et que seul le réalisme le plus direct a présidé à leur narration.

Tout se passe sur le « théâtre des opérations »... pas ailleurs

### **LA 13<sup>e</sup> DEMI-BRIGADE DE LÉGION ÉTRANGÈRE NAQUIT À SIDI-BEL-ABBÈS LE 20 FÉVRIER 1940**

Elle se composait d'environ 2.400 hommes, en provenance de tous les régiments étrangers stationnés en Afrique du Nord, et était placée sous le commandement du Lieutenant-Colonel MAGRIN-VERNEREY, devenu par la suite MONCLAR.

Articulée en deux bataillons et des éléments de commandement, la Demi-Brigade est transportée d'Oran à Marseille par les croiseurs Marseillaise et Jean-de-Vienne.

Elle est ensuite dirigée sur le camp de Larzac où, pendant trois semaines elle perfectionnera son instruction touchera l'armement neuf et obtiendra la cohésion nécessaire pour monter en ligne.

Destinée à faire partie d'un corps expéditionnaire dont on ignore le futur théâtre d'opérations, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade se rend, par chemin de fer, dans la région de Bellay intitulée « Zone de rafraîchissement » où elle est placée sous les ordres du Général Audet commandant la force « A ».

Des équipements spéciaux type « montagne » lui sont fournis en partie, mais ce n'est que dans la région de Brest, où elle est précipitamment envoyée qu'elle touchera le complément.

Les Légionnaires, qui sont gens de métier n'accordent qu'à bon escient leur confiance, il faut la mériter. Race de Conquérants à qui un Pays n'est cher qu'en fonction des difficultés qu'il faut y vaincre. Race de Broussards et de coureurs de bleds sans fin, qui ont besoin de danger pour donner leur pleine mesure, et ne se sentent vivre que quand des horizons désolés ou bouchés par des obstacles terribles les défient. La lutte est leur élément principal dont l'inconnu et ses invincibles embûches renouvellent sans cesse l'attrait.

Le Sergent MITTENAERE René de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère des Forces Françaises Libres du Général de Gaulle, fit partie de l'héroïque épopée de 1940 à 1945.

Vétéran des Campagnes de Norvège, Bjervik, Narvik, Érythrée, Kéren, Massoua, Syrie, Damas, Lybie, Bir-Hakeim, El Alamein, Himéimat, Tobrouk, Tunisie, Bizerte, Tunis, Djébel Gorci, Italie, Ponte-Corvo, Monte-Fencio, Tivoli, Rome. Radicofani. France, Toulon, Lyon, Autun. Dijon, Belfort, Ballon d'Alsace, Abenheim, Illhausern, et le Rhin.

Blessé gravement quatre fois, titulaire de plus de 90 distinctions honorifiques Françaises, Belges, Norvégiennes, Américaines, Anglaises, Polonaises, etc. etc., avec Brevets, Diplômes Officiels et preuves à l'appui.

**État signalétique et des services  
du Sergent MITTENAERE René**

Engagé volontaire pour 5 ans le 30.12.1935 à l'Intendance Militaire de Laon au titre de Légion Étrangère. — Service comptant dudit jour-arrivé au Corps et incorporé au Dépôt-Commun des Régiments Étrangers à Sidi-Bel-Abbès, le 13.1.1936. — Affecté le 14.1.1936 à la 3<sup>e</sup> Compagnie de passage, ensuite à la C.I. 3 à Saïda. — Affecté le 6.4.1936 au 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment Étranger qui part au Levant. — Affecté le 18.4.1936 à la 3<sup>e</sup> Compagnie et embarqué ledit jour à Alger à destination du Levant. — Débarqué à Beyrouth le 22. 4. 1936. — Affecté p/c du 19.10.1936 à la 1<sup>ère</sup> Compagnie du 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment des Étrangers. Prolongation de séjour de 2 ans accordée par décision du 1<sup>er</sup> Bataillon en date du 5.2.1938. — Rapatrié sanitaire par décision de la C.B.R. de Beyrouth dans sa séance du 13.7.1939. — Embarqué à Beyrouth le 26.7.1939 sur le « Champollion ». — Affecté à la Compagnie de passage à Sidi-Bel-Abbès le 17.10.1939 et affecté C.P.I., ensuite à la 3<sup>e</sup> Compagnie du 12.1.1940 du 1<sup>er</sup> Régiment de Marche. — Affecté à la 7<sup>e</sup> Compagnie dans le Corps expéditionnaire de Norvège et Volontaire contre l'Allemagne. — Embarqué à Oran le 2.3.1940 sur croiseur « Marseillais » à destination de la France et débarqué à Marseille le 4.3.1940. Ce Corps expéditionnaire prend le nom de 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère. Aux Armées le 20.3.1940 par B.M. N°8966. I/EM. A. du 15.4.1940. — Rattaché au Dépôt de la Légion Étrangère à Sathonay (Rayé des contrôles du 3<sup>e</sup> Régiment Étrangers le 1.5.1940).

Embarqué à Brest le 23.4.1940 sur S.S. « Providence ». — Débarqué à Glasgow et embarqué à Glasgow le : 10.4.1940 sur S.S. « Monarch-Bormuda ». — Débarqué à Arstate le 6.5.1940. — Embarqué à Arstate le 12.5.1940 sur destroyer anglais. — Embarqué en Norvège le 4.6.1940 et débarqué à Brest le 18.6.1940 et débarqué en Angleterre le 21.6.1940. Ne s'est pas présenté à l'embarquement de son unité à destination de l'Afrique du Nord le 1.7.1940. — Rallié les Forces Françaises Libres du Général DE GAULLE. — Affecté ledit

jour à la 14<sup>e</sup> D.B.L.E. qui devient p/c du 2.11.1940 la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère. — Embarqué à Liverpool le 30.8.1940 sur S.S. « Penland ». — Débarqué à Douala (Cameroun) le 9.10.1940. — Embarqué à Douala le 23.12.1940 sur S.S. « Touareg ». — Arrivé à Freetown le 3.1.1941. — Embarqué à Freetown le 4.1.1941 sur S.S. « Nauralia ». — Débarqué à Port Soudan le 15.2.1941. — Embarqué à Soakim le 27.2.1941 sur destroyer anglais. — Débarqué à Marasataday le 28.2.1941. — Embarqué à Massoua (Érythrée) le 1.5.1941 sur S.S. « Président Doumer ». — Débarqué à El-Kantara le 8.5.1941 à destination de la Palestine. — Affecté le 1.10.1942 au 1<sup>er</sup> Bataillon de Légion de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade. — Embarqué à Bizerte (Tunisie) le 18.4.1944. — Débarqué à Naples le 20.4.1944. — Blessé et évacué le 18.6.1944 et affecté ledit jour aux absents du C.I.D. — Réaffecté le 18.7.1944 à la 3<sup>e</sup> Compagnie et embarqué à Tarente le 18.8.1944. — Débarqué en France le 20.8.1944. — Blessé le 5.11.1944 à la cote 1013 (France) reste à son poste de combat. — Blessé le 23.1.1945 et évacué le même jour sur l'hôpital de campagne de Gheimar (Alsace) — Affecté le 24.1.1945 aux absents du C.I.D. — Réaffecté le 22.6.1945 à la 3<sup>e</sup> Compagnie. — Affecté le 8.7.1945 à la Compagnie lourde d'artillerie. — Embarqué à la C.H.R. le 1.9.1945. — le 8.10.1945 au 1<sup>er</sup> Bataillon de la Légion. — Affecté au Dépôt-Commun des Régiments Étrangers à Sidi-Bel-Abbés le 7. 2.1946. — Réformé définitif n°1 par la Commission de réforme d'Oran dans sa séance du 12.4.1946. — Dirigé sur le dépôt de la Légion à Marseille en vue de son acheminement dans son foyer. — Se retire à Chaville (Seine-et-Oise).



**A stationné avec son Unité sur les théâtres d'opération suivant :**

Algérie .....du	10.1.36	au	14.4.36	Soudan.....du	14.2.41	cd au	24.2.41
En mer .....du	18.4.36	au	23.4.36	En mer .....du	25.2.41	cd au	26.2.41
Levant .....du	24.4.36	au	26.7.39	Erythée .....du	27.2.41	cd au	2.5.41
En mer .....du	27.7.39	au	1.8.39	En mer .....du	3.5.41	cd au	6.5.41
Algérie .....du	2.8.39	au	1.9.39	Palestine .....du	7.5.41	cd au	7.6.41
Algérie .....du	2.9.39	c/All cd au	29.2.40	Levant .....du	8.6.41	cd au	20.4.42
En mer .....du	1.3.40	cd au	2.3.40	Lybie.....du	21.4.42	cd au	1.7.42
France .....du	3.3.40	au	22.4.40	Egypte.....du	2.7.42	cd au	12.12.42
En mer .....du	23.4.40	au	4.5.40	Lybie.....du	13.10.42	cd au	3.5.43
Norvège.....du	5.5.40	au	6.6.40	Tunisie .....du	4.5.43	cd au	11.6.43
En mer .....du	7.6.40	au	14.6.40	Tripolitaine.....du	12.6.43	cd au	16.8.43
France .....du	15.6.40	cd au	17.6.40	Tunisie .....du	17.8.43	cd au	18.4.44
En mer .....du	18.6.40	au	19.6.40	En mer .....du	19.4.44	cd au	20.4.44
Angleterre...du	20.6.40	cd au	30.8.40	Italie .....du	21.4.44	cd au	6.8.44
En mer .....du	31.8.40	cd au	7.10.40	En mer .....du	7.8.44	cd au	16.8.44
Cameroun...du	8.10.40	cd au	4.11.40	France .....du	17.8.44	cd au	8.5.45
En mer .....du	5.11.40	cd au	7.11.40	France .....du	9.5.44	B.D.C. au	7.8.45
Gabon .....du	8.11.40	cd au	16.11.40	En mer .....du	8.8.45	B.D.C. au	9.8.45
En mer .....du	17.11.40	cd au	19.11.40	Tunisie .....du	10.8.45	B.D.C. au	1.2.46
Cameroun...du	20.11.40	cd au	24.11.40	Algérie .....du	2.2.46	B.D.C. au	13.4.46
En mer .....du	25.11.40	cd au	13.2.41				

**A participé aux combats suivants :**

Bjervik (Norvège ) .....	13-05-40	Tivoly (Italie ) .....	25-05-44
Narvik (Norvège ) .....	28-05-40	Rome (Italie ).....	04-06-44
Keren (Erythrée ).....	27-03-41	Radico-fani (Italie ) .....	18-06-44
Massoua (Erythrée ) .....	07-04-41	Toulon (France ) .....	22-08-44
Damas (Syrie ).....	07-06-41	Lyon (France ) .....	01-09-44
Bir Hackheim (Lybie ) .....	17-05-42	Autun (France ).....	08-09-44
El Alamein (Lybie ).....	22-10-42	Dijon (France ) .....	13-09-44
Himelmat (Lybie ) .....	23-10-42	Remouchamps (France ) .....	26-10-44
Tobrook (Lybie ) .....	28-10-42	Côte 1013 (France ).....	05-11-44
Bizerte (Tunisie ) .....	04-05-43	Belfort (France ).....	21-11-44
Tunis (Tunisie ).....	07-05-43	Ballon d'Alsace (France ) .....	04-12-44
Djebel-Garci (Tunisie ).....	09-05-43	Abenheim (Alsace ).....	11-01-45
Ponte Corvo (Italie ) .....	12-05-44	Ilhausern (Alsace ) .....	23-01-45
Monte Fencio (Italie ) .....	19-05-44		



## LA CAMPAGNE DE NORVÈGE

C'est le 26 avril 1940 que nous quittons Brest et la France pour embarquer sur le « VILLE D'ALGER » qui nous mènera quelque part en Norvège, cette Norvège froide qui, je dois bien l'avouer, éveillait en nous, avant de la connaître un étrange sentiment de solitude.

Après un admirable regroupement en nier des différentes unités navales qui composent le convoi des volontaires, le « VILLE D'ALGER » pénètre dans un fjord de la blanche Norvège, le 8 mai, après un voyage sans histoire ou si peu.

Ah ! Ces fjords, cette côte découpée et tourmentée, ce soleil blanc qui inonde le pont de notre transporteur. Moments inoubliables à jamais gravés clans nos mémoires. Et ce pays, si beau, est déchiré par la guerre mis en lambeaux par l'orgueil d'un peuple assoiffé de pouvoir.

Malgré les attaques des Stukas qui ne cessent de bombarder et mitrailler nos unités marines et les abords des côtes de débarquement, notre transbordement se fait par destroyers et chalutiers. Nous touchons ainsi Harstadt et Tibboten.

La petite ville de Harstadt vit de la pêche à la morue. Du 1<sup>er</sup> janvier jusqu'à la fin du mois de mars elle abrite un nombre considérable d'hommes qui font de la pêche un métier saisonnier. Avec cette guerre qui commence, les petits bateaux pêcheurs n'auront plus qu'à transporter des munitions au lieu de morues.

La ville nous accueille avec une réticence certaine. Toute cette troupe, cosmopolite, parlant des langues diverses, la couleur de la peau de nos Orientaux, tout cela les intrigue au plus haut point.

Deux jours après, nous échangeons déjà des politesses avec ces braves norvégiens et c'est une véritable émulation pour qui leur rendra de menus services. Déblayage de neige, corvées de bois, chacun y va de tout son cœur. Les Norvégiens font montre à notre égard d'une amabilité qui nous plaît infiniment. Certes la circonspection des premiers jours était due à quantité de légendes qui circulent dans les pays nordiques sur la Légion en général et en particulier sur nos braves amis de couleur qui, pour un peu auraient été affublés de réputations de coupeurs de têtes.

Il est une chose que ces braves gens ne peuvent comprendre c'est pourquoi, nous les hommes des sables et du soleil, sommes venus nous battre, gratuitement en sommes, dans le froid et la neige ?

Le logement des hommes de ma section est réparti de façon adroite dans les

villas. Chaque habitation donne asile, suivant son importance à quelques hommes. Pour mémoire ma section se compose de quatre Français, trois Espagnols, trois Belges, deux Allemands qui ont un certain compte à régler avec Hitler, deux Autrichiens, trois Italiens, un Arménien, quatre Polonais, deux Luxembourgeois, deux Tchécoslovaques, deux Russes, un Suisse, un Turc et un Algérien. C'est vous dire que la section réunie possède des histoires qui proviennent de tous les coins du monde.

Il me souvient d'une fin de journée mémorable. Nous étions, ce soir-là, les hôtes d'un maître d'école qui pouvait parler un français assez correct. Après que chaque homme eut évoqué quelques souvenirs de guerre, nous nous disposions à nous retirer, lorsque, avec un ensemble vraiment touchant, toute la maisonnée nous pria de rester. On se fit bien prier un peu pour la forme évidemment et c'est à six heures du matin que notre Algérien termina la fête par une danse du ventre qui fit se pâmer tous nos braves hôtes.

Quelques jours ont suffi pour que notre adoption par les gens de cette petite ville soit chose faite et consacrée. Devant chaque villa ce sont d'aimables salutations et de pressantes invitations à déguster d'innombrables tasses de thé, d'ailleurs très bon, puis ce sont les histoires de la Légion qui trouvent toujours des auditeurs attentifs et, oh ! Combien, bienveillants.

Hélas ! Le 12 mai, la guerre nous arrache à cette petite ville que nous commençons à considérer un peu comme nôtre.

Ce jour-là, donc, nous embarquons à nouveau, mais c'est le « VINDICTIVE » et quelques destroyers qui nous transportent vers d'autres aventures, vers d'autres combats.

Le 13 mai, à 0 heure, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de la Légion étrangère effectue sa première opération de débarquement de vive force, son premier combat en terre norvégienne, avec l'appui de l'artillerie navale Britannique et le concours de six chars français.

Le théâtre de débarquement se nomme BJERKVIK.

Notre mission est définie comme suit.

1. faire jonction avec les Chasseurs français qui se trouvent bloqués dans les neiges de la montagne,
2. s'emparer de Bjerkvik et du camp d'Elvegards,
3. établir devant Narvik un tête de pont destinée à servir de base à une opération ultérieure pour la prise de cette ville.

Le 13 mai, vers le soir, les deux premières parties de la mission sont exécutées, la troisième le sera dans les jours suivants par des opérations de détails continuellement gênées par les bombardements aériens.

Est-il nécessaire de préciser que notre débarquement est accueilli par un bombardement du tonnerre, l'artillerie s'étant mise de la partie. C'est sous une véritable voûte d'acier que nous franchissons les cinq cents mètres qui séparent la plage de débarquement des premières habitations qui peuvent nous procurer un abri.

Toutes les maisons flambent et lancent vers le ciel les bras agités de leurs longues flammes.

Chaque progression, chaque bond est salué par une rafale prolongée et rageuse des mitrailleuses allemandes.

Notre compagnie s'est un peu dispersée, et, comme agent de liaison j'ai pas mal de courses à effectuer pour assurer le contact. Après avoir joint les autres sections pour faire poursuivre en ordre, j'ai la très désagréable surprise de ne plus retrouver mes amis à mon retour. J'ai cependant des notes importantes à transmettre à mon officier. Notes qui concernent l'occupation d'une crête, dominant la plaine, et qui permettrait certainement de faire progresser notre compagnie. La neige est trop foulée que pour me donner une indication sur la direction suivie par ma section. Enfin, tant pis, je pars au hasard et je découvre dans un ravin, quatre légionnaires ravitailleurs en munitions de mitrailleuses. Ces hommes sont logés à la même enseigne que moi car après avoir effectué leur premier ravitaillement en balles ils n'ont pu retrouver leur section.

Après avoir soufflé un peu, nous nous mettons d'accord pour progresser. Un groupe de trois hommes (dont je fais partie) ouvre la marche, les deux autres nous soutiennent par leur tir. Juste en abordant le second mamelon, nous sommes repérés et mon légionnaire de droite s'écroule, tué net par une balle en pleine poitrine. Le second est touché aux jambes et reste sur place. Quant aux balles qui me sont destinées, elles passent heureusement trop haut. J'adopte la solution la plus sage dans ce cas, c'est-à-dire que je m'allonge derrière un arbre.

Je dirige mon tir vers une crête où j'ai cru distinguer, de temps à autre, un peu de fumée. Ces diables d'Allemands sont merveilleusement bien camouflés et l'inévitable se produit, je suis repéré et arrosé copieusement du tir d'une mitrailleuse. À la seconde rafale tirée trop bas un tourbillon de neige s'élève à quelques mètres de moi, me prouvant que cette fois la mitrailleuse m'a raté de très peu. Une balle déviée me touche au front (une égratignure) et je n'insiste pas. Il aurait été absurde de vouloir faire quoi que ce soit avec un fusil pour répondre à une mitrailleuse. Je fais le mort et mon adversaire doit le croire étant donné la nappe de neige que son tir a fait jaillir à quelques pas de moi. Mais la crête est là, à deux cents mètres à peine. J'attends que mon adversaire soit occupé sur une autre cible. Voilà, cela n'a pas tardé et pendant qu'il dirige son tir du côté opposé à mon précaire abri, je bondis et m'aplatis cent mètres plus loin. Il était temps, une rafale m'a frôlé de si près que mon blouson porte une large déchirure. Mais les copains sont là. Yorda, l'Espagnol, avec son accent inimitable me fait « Tu es donc si pressé de casser la figure aux fridolins ». Évidemment je n'y ai pas coupé d'une verte semonce (nous, nous disons plus prosaïquement une engueulade) du chef de bataillon pour avoir dépassé les lignes.

Sous un tir d'enfer, le groupe progresse vers l'endroit où j'ai pu repérer la mitrailleuse allemande. Tiens ! Le voici ce fichu endroit, nous en reconnaissons l'emplacement aux centaines de douilles de mitrailleuses vides qui se sont répandues aux alentours. Cette position est un véritable chef d'œuvre de camouflage. Mais nous relevons des traces de sang sur la neige. Le tir des autres positions allemandes

continue et maintenant ce sont les autres nids qui nous envoient la mort des crêtes situées plus haut. Les brancardiers ont fort à faire et nous les voyons évacuer de ci de là des blessés graves.

En faisant la liaison d'une section à l'autre, je vois les premiers morts. Pauvres gars, ils gardent sur leur face ravivée le dernier sentiment que la vie y a laissé, souffrances, angoisse, peur.

Mais la progression continue et avant d'atteindre la 3<sup>e</sup> crête, nous sommes de nouveau arrêtés par un feu nourri d'une mitrailleuse bien camouflée. Tapis derrière des abris de fortune nous pouvons enfin respirer en attendant des ordres. J'en profite pour avaler mon dernier biscuit arrosé d'un peu de vin presque gelé.

Le Lieutenant S... de la Compagnie des mitrailleuses a fait parvenir le rapport suivant :

— Deuxième objectif atteint, section prise sous un feu violent d'armes automatiques. N'avons pu repérer l'ennemi jusqu'à présent. Attendons vos ordres pour attaquer côte 220. —

Au bout d'une heure l'agent de transmission revient. Le capitaine veut parler à notre lieutenant et voilà les deux hommes qui s'en vont, sous une pluie de balles. Dix minutes ne se sont pas écoulées que le lieutenant revient seul. L'agent de liaison est resté, blessé gravement, parmi la neige. Sous le blouson défait il y a un trou noir. Il se roule, il gémit, il dit quelque chose comme « je n'en puis plus » puis il se raidit. Il est mort.

Je le connaissais vaguement pour l'avoir aidé à vider quelques verres là-bas à Sidi-Bel-Abbés. Il était jeune et gai et faisait des projets pour après la guerre. Dans un coin abrité des espagnols commentent la mort de l'agent de liaison. « Le premier fridolin que je prends, je lui fais son affaire » jure l'un. Mais le lieutenant qui a entendu rétorque « En tous cas, sachez que vous aurez d'abord à faire à moi ».

L'ordre vient d'être donné à la première section des mitrailleurs de se porter sur la crête 220, en précisant que s'il le faut la section progressera homme par homme, à n'importe quel prix. La section des mitrailleurs doit prendre pied sur cette crête afin de permettre la progression du bataillon arrêté par le tir meurtrier des armes automatiques allemandes. À 13<sup>h</sup>.30 avec l'appui d'une mitrailleuse de la section voisine et de celle d'un char, la première section part à l'assaut de la côte 220.

Les légionnaires glissent les pieds devant sur la neige de la pente du ravin, arrivent au torrent, y entrent jusque la ceinture et foncent, courbés sous la violence du courant et sous les heurts incessants des blocs de glace qui passent à la dérive.

Le premier groupe est parvenu très près de la crête, mais il doit s'arrêter pour se faire épauler par les autres. Malheureusement le groupe a été repéré par les Allemands qui ouvrent sur eux un feu terrible, on échange des grenades et bientôt deux de nos mitrailleuses et leur servant sont hors de combat.

Plutôt que de se faire tuer sur place, trois légionnaires, entreprennent l'escalade de la côte fatale d'où quatre armes automatiques allemandes nous écrasent sous leur tir. Mètre par mètre, se servant de leurs fusils pour progresser, les trois hardis montent, montent. Hélas ! À quelques mètres à peine de la crête, le mitrailleur en-



nemi les a vus. D'une rafale, il envoie deux corps glisser, sans vie, sur la pente en y laissant deux traînées sanglantes. Le troisième légionnaire, lui, a atteint le sommet, d'un rétablissement rapide, il prend pied sur la crête, d'une bourrade il envoie la mitrailleuse dinguer dans le vide et, d'un coup de crosse de son fusil il casse la tête de l'officier allemand qui protégeait le repli de sa compagnie.

La côte 220 est prise.

Mais les allemands qui se sont repliés continuent de tirer. L'officier allemand, qui est gravement blessé est étendu entre deux feux et il risque d'être achevé par le tir des siens. Deux légionnaires se glissent jusqu'à lui et le ramènent derrière un rocher.

Un rapide bilan nous montre quatre mitrailleuses abandonnées par l'ennemi, un officier et soldat blessés et prisonniers, et plusieurs morts qui jonchent le terrain.

Les légionnaires espagnols ont entouré les deux allemands blessés. Le lieutenant est là et, se retournant il vide, à l'insu de tous, le chargeur de son pistolet de toutes ses cartouches. Alors il s'adresse à l'un d'eux « Tu as juré tantôt, d'achever le premier qui te tomberait sous la main. Prends ce pistolet et fait ce que tu veux de ce prisonnier. Je prends tout sur moi ».

Mon Espagnol est devenu blanc de colère. « Mon lieutenant, dit-il, je ne suis pas un assassin » et froidement il s'éloigne du groupe. « Et toi, Montane ? ». Ce Montane est ce que nous aimons appeler un dur des durs. Il a déjà donné à maintes reprises la preuve de son courage et de mépris de la mort. Toute sa famille a disparu lors des événements d'Espagne. Montane reste là, le pistolet à bout de bras. L'officier allemand est déjà mourant mais le jeune soldat blessé a compris et pose sur Montane un regard où se lit l'effroi et la supplication. Montane jette l'arme loin de lui en clamant « Je ne peux pas tirer sur un blessé, c'est plus fort que moi ». Le Lieutenant a souri car maintenant il peut avoir une confiance aveugle en ses hommes. Braves au combat, ils conservent cependant la conscience qu'ils sont des êtres humains. Les blessés sont alors déposés avec mille précautions sur des couvertures, pansés avec les pansements personnels de quelques-uns d'entre nous. Au moment d'être amené par les brancardiers, l'allemand saisi la main du lieutenant et lui dit textuellement ceci « Merci... Jamais je n'aurais cru qu'à la Légion on traitait ainsi les prisonniers ».

Vers le soir un calme relatif s'établit. Ma section ainsi que la compagnie a reçu l'ordre d'occuper Bjerkvik. Notre progression se fait par petits groupes et vers dix-huit heures nous sommes en plein centre de la ville. Très curieuse cette ville où toutes les habitations construites en chêne, sont isolées les unes des autres. Notre mission est assez ingrate. Elle consiste à fouiller chaque maison pour des raisons de sécurité. La plupart des portes sont fermées à clef. Il n'y a plus personne. Un silence de mort s'étend sur cette ville, silence entrecoupé parfois par le hoquet de quelque mitrailleuse là bas dans les montagnes.

Ma section est de nouveau dispersée et mon calvaire recommence. Je cours d'un groupe à l'autre afin d'essayer de garder le contact dans la mesure du possible. Ah ! Ces courses, avec cette neige qui vous colle partout et surtout ce froid terrible, in-

humain. Au cours de mes allées et venues, je vais de porte en porte, mais tout est vide ici, tout est désert. Sur la place quelques bâtiments militaires achèvent de se consumer. Je m'approche et dans les cendres fumantes j'ai la surprise de découvrir un tas d'armes qui ont plus ou moins été atteintes par les flammes. En fouillant un peu je mets à jour un parrabellum d'officier intact que je m'approprie évidemment. Dans le bâtiment contigu c'est une magnifique paire de jumelles que j'ai la chance de trouver.

Vers 20 heures, toute la ville a été fouillée, il n'y a plus un seul Fridolin à Bjerkvik. Mais quelle désolation. La population toute entière a fui dans les montagnes. Femmes, enfants, vieillards, tous sont partis dans la neige, sans abri, sans pain. Quelle misère que la guerre.

Cette nuit nous pourrions nous offrir quelques heures de repos dans des bâtiments militaires qui sont restés presque intacts dans la fournaise. Nous avons heureusement éventé le piège classique du fil replié à la porte entr'ouverte et commandant une mine.

C'est avec joie que je retrouve mon Breton et Yorda l'espagnol et à même le plancher sans couverture, nous sombrons dans un sommeil de plomb.

Vers minuit, nous sommes éveillés par le fracas des armes automatiques qui tirent dans toutes les directions. Les Allemands contre-attaquent. Comme il n'est pas nécessaire d'envoyer toute la compagnie, on demande des volontaires et quelques instants plus tard tout le groupe est prêt.

Nous sommes en période de jour, c'est-à-dire que pendant six mois le soleil ne se couche pas sur Bjerkvik et cela va nous faciliter la besogne. En effet, bien qu'il soit minuit sonné, nous sommes en pleine lumière.

Quelques cinq cents mètres de progression et le tacata des armes automatiques se perçoit nettement. Encore cent mètres et les balles nous frôlent de leur vol de mort. Le tireur du F.M. automatique est un peu empêtré avec le fonctionnement de son arme. À notre grand étonnement, son caporal, un Italien, qui passait pour l'homme le plus calme de la section lui arrache rageusement l'arme des mains et arrose fiévreusement les crêtes d'en face. Soudain, nous réalisons que les allemands ne répondent plus. Il n'est tout de même pas possible que ces gens soient tous descendus. Et, appliquant notre tactique familière nous progressons, homme par homme par bonds d'une cinquantaine de mètres et nous arrivons ainsi sur la crête d'où les coups de feu partaient tantôt. Il n'y a plus personne, mais nous relevons parmi les douilles vides, quelques traces de sang. Nous n'avons pas le temps de faire de commentaires que déjà nous sommes ajustés par de nouvelles rafales. Il ne nous reste qu'une solution, dégringoler vers le groupe. Nous reprenons ensuite notre progression et après deux heures de poursuite sans autres anicroches, les armes allemandes se sont tues. Ils ont compris qu'on ne trouble pas impunément le sommeil de ceux de la Légion. Le reste de la nuit se passe clans un calme relatif.

Le lendemain, 14 mai, notre compagnie reçoit l'ordre d'occuper coûte que coûte la montagne qui domine Bjerkvik de plus de 1.000 mètres et qui sépare cette dernière ville du lac de Hortvik. Perspective réjouissante, jugez-en. Plusieurs jours de

vivre, les munitions, quatre grenades, le sac réglementaire et une couverture, cela fait plus de trente kilos à hisser à plus de 1.000 mètres avec cette épaisseur de neige.

Comme d'habitude nous grimpons, homme par homme, nous suivant de cinq en cinq mètres. Notre partie d'alpinisme n'est heureusement troublée que par quelques balles isolées.

Après bien des difficultés notre compagnie prend pied sur l'objectif assigné et le spectacle qui s'étend sous nos yeux est vraiment impressionnant. D'ici, nous pouvons voir la frontière de Suède, et au fond sur la surface gelée du lac de Hortvik, il y a cinq avions allemands démantelés par des atterrissages forcés. À l'aide de mes fameuses jumelles je viens de repérer un nid de mitrailleuses et une autre petite fortification défendue par des armes automatiques. Le contrebas de la falaise est truffé de quelques trous individuels. J'ai la réputation d'être un tireur d'élite et je m'installe confortablement avec le caporal C... Nous réglons notre tir très calmement comme au Stand et nos balles partent avec une régularité automatique. À voir le caporal, pipe en bouche exécuter flegmatiquement son tir on se croirait sur un champ de foire, l'ambiance et les flons-flons en moins. Nous ne pouvons évidemment pas contrôler l'efficacité de notre intervention, mais la riposte ne se fait pas attendre bientôt les balles ennemies nous entourent de leurs vibrations caractéristiques. Notre chef de section Neumon qui était resté debout s'écroule soudain avec un cri sourd, la jambe droite pleine de sang. C'est une perte énorme pour la section car, avec ses dix-neuf années de Légion et son expérience il est vraiment irremplaçable. Je vais m'allonger à ses côtés et je continue mon tir. Je tiens ici à signaler, en hommage à cet homme valeureux, que les conseils dont il me fait profiter tentent uniquement à assurer ma sécurité et pas un seul instant il n'a pensé à sa situation critique. Quand deux heures plus tard, les brancardiers viennent l'enlever c'est avec des larmes aux yeux que je lui souhaite bonne chance en lui serrant la main.

A présent le tir est déchaîné sur toute la largeur de notre position et il nous arrive du renfort de la section des mitrailleuses. À quelques mètres de moi le pointeur de la mitrailleuse est tué net d'une balle dans la tête. Le chargeur prend immédiatement sa place et continue le tir.

Afin d'essayer de repérer l'un ou l'autre tireur ennemi, je me soulève légèrement hors de mon abri, une rafale accueille mon apparition et un choc brutal sur mon casque me rappelle à la prudence. Je viens encore de l'échapper belle.

La fin du jour vient et tout se calme. Nous sommes tous recrues de fatigue car depuis que nous avons débarqués de vive force dans ce coin inhospitalier nous avons dormi à peine quelques heures. En plus, à plus de mille mètres d'altitude le froid est bien plus vif qu'en plaine et nous sommes comme engourdis.

Je me suis allongé contre un rocher, mais toutes les dix minutes, je n'y puis plus tenir et j'arpente quelques mètres en frappant du pied, en battant des bras. Avec mes cinq ans de Légion, j'avais cru vider jusqu'à la lie, la coupe des souffrances physiques humaines, avec les marches forcées, sous le soleil de feu, ne disposant parfois que d'un litre d'eau par jour. Mais ce froid qui nous pénètre et contre lequel nous ne pouvons rien, ce froid qui nous glace jusqu'à la moelle des os. Quelle misère.

Nos membres sont insensibles et ce matin le caporal C... (l'homme à la pipe) ; a du être évacué, les pieds gelés, et avec les heures qui se succèdent les hommes doivent être ramenés en grand nombre vers l'arrière pour la même cause. Le ravitaillement touche à sa fin, nos rations sont épuisées et l'équipe ravitailleuse a été mitraillée par un avion. Pour tromper la faim il nous arrive de sucer de la neige.

Le bruit a couru que nous serions relevés dans la journée mais nous recevons l'ordre de progresser vers le lac où sont couchés les cinq avions allemands. Notre premier homme qui se laisse glisser en contrebas vers un mamelon protecteur est reçu par le tir de deux mitrailleuses. Comme notre progression est soutenue par toutes nos armes automatiques c'est de nouveau du beau baroud.

Lorsque mon tour est arrivé, je me laisse glisser dans le sillon laissé par mes compagnons d'arme. Je dois effectuer cinquante mètres, sous le feu de deux mitrailleuses avant de me trouver à l'abri. En arrivant en bas je me demande comment je suis encore vivant. À quelques distances de moi le caporal Elly, un Italien de vingt ans, vient de tomber avec plusieurs halles dans la poitrine. Cette fois nous ne pouvons plus bouger, chaque mouvement à découvert est salué par une grêle de balles. Cela s'éternise des heures. Finalement, en face, le tir s'éteint et tout rentre dans le calme. L'ordre d'avancer est annulé et nous remontons vers le haut en amenant le Caporal tué.

Le ravitaillement est arrivé, un peu de viande fraîche du café, du vin, et des biscuits. La viande fraîche est refusée par la plus grande partie de la section. À quoi bon de la viande quand on ne dispose d'aucun moyen de faire du feu. Yorda et moi essayons de manger cette viande crue et quoique cela soit passablement dur nous arrivons à l'ingurgiter sans trop de mal. Notre repas à peine terminé, le ronronnement de moteurs d'avions nous fait lever la tête. Ils sont sept à survoler à trente mètres la crête des montagnes. Et soudain les bombes pleuvent sur la première section sur notre droite, à deux cents mètres de nous. Quelques secondes et c'est notre tour d'être soumis à un bombardement en règle. Après avoir lâché leurs bombes, ils reviennent et nous arrosent de leurs mitrailleuses lourdes. Nous sommes propres, nous n'avons pas le moindre trou individuel.

Le lieutenant Saint-Hillien, actuellement devenu Général, est seul debout avec une mitrailleuse sur trépied et tire sur les avions qui passent en file en nous envoyant des centaines de projectiles dont certains sont explosifs.

Un éclat a touché le lieutenant au front, il saigne, mais, stoïque, il n'arrête pas son tir. Quatre fois les avions reviennent sur nos têtes et soudain tout redevient calme. On fait l'appel par section et pour un bombardement à basse altitude les pertes ne sont vraiment pas lourdes mais avec les dégâts qui ont décimés nos rangs antérieurement, cela devient sérieux. Avant que nous arrivent les renforts de Sidi-Bel-Abbès pour boucher les trous laissés par nos camarades disparus ou blessés il se passera certainement pas mal de temps.

Quelques heures après nous recevons la visite de notre Chef de Bataillon qui nous demande de tenir encore un peu car la relève ne va pas tarder. Il nous dit son admiration de nous voir résister par ce froid épouvantable. Pas un seul homme ne se plaint, nous avons des barbes de plusieurs jours, nous sommes sales. Par — 35°

personne n'ose se coucher, ce serait la mort ou les reins gelés. Et on évacue toujours des hommes aux pieds gelés.

Le lendemain nous avons la triste surprise d'apprendre que notre chef de bataillon, ainsi que les officiers qui occupaient le P.C. ont été tués par une bombe. La guigne quoi !

Avec la population qui est revenue occuper Bjerkvik quelques espions sont entrés dans la ville et le moindre de nos déplacements est connu de l'ennemi, avant même que nous eussions pu l'entreprendre.

Le soir est venu, accompagné d'un brouillard infernal, un brouillard qui nous empêche de distinguer quoi que ce soit à plus de trois mètres. Un groupe de volontaires est composé afin d'aller reconnaître le terrain en face. Nous partons en silence, en file indienne, et nous contournons les positions adverses. Nous trouvons le tireur allemand, tué sur sa mitrailleuse par plusieurs de nos balles. Péniblement, nous creusons le sol gelé dur comme le roc et nous y déposons le cadavre. Notre officier nous fait rendre les honneurs « Arme sur l'épaule droite ». « Présentez arme ».

Et dans l'immobilité d'un garde à vous impeccable nous laissons nos pensées voguer vers la patrie pour laquelle cet homme vient de donner sa vie. Cet Allemand, notre ennemi pourtant, a laissé chez lui, une femme peut-être, des enfants, des vieux parents, et est venu ici sur cette terre inclemente mettre le point final à une vie qui aurait pourtant pu être faite de tant de joie, de tant de bonheur ! Il a, dans un élan unique, obéi aux ordres de ses chefs, il a tout quitté sa maison, son village, ses amis, la vie facile du temps de paix pour venir se battre et trouver la mort ici, parce qu'il a cru que cela serait utile à sa patrie, à son pays.

Enfin la relève tant attendue et tant désirée est arrivée et c'est le cœur joyeux que nous remettons sac au dos pour descendre vers des lieux plus hospitaliers.

Combien de jours avons-nous passés, là-haut : Personne d'entre nous ne pourrait le dire. Depuis que nous avons quitté la France, aucune nouvelle ne nous est parvenue. Et cependant il court des bruits les plus contradictoires sur les opérations d'Europe.

Au bas de la montagne, le changement opéré dans la petite ville est presque impossible à décrire. Les habitants sont rentrés chez eux, et la vie a repris doucement, livrant chacun à ses occupations familières et remettant du feu dans les foyers éteints. Pour la première fois nous pouvons voir des troupes norvégiennes et les plus impressionnées ce sont encore elles de nous voir défiler avec nos barbes de plusieurs jours sales et déguenillées, mais avec dans les yeux cette flamme indomptable, que donne la sûreté et le sacrifice librement consenti. Nous sommes reçus en libérateur, mais sitôt que nous nous sommes installés dans nos baraquements, je pars, toujours accompagné de mon fidèle Yorda, à la recherche de quoi prendre un bon bain. Nous nous faisons comprendre tant bien que mal par gestes, le plus souvent, et bientôt, une brave norvégienne a compris et nous fait chauffer de l'eau. Plus, cette brave femme nous oblige à passer les vêtements civils de son mari et toute la famille y met un coup pour laver nos vêtements crasseux.



Durant toute la journée il régnera dans la maison une température surchauffée pour pouvoir sécher nos sacrés vêtements. Et le soir, nous pouvons enfin sortir, rasés, pomponnés, propres comme des sous neufs. Nous nous faisons une joie, Yorda et moi, de nous montrer à nos compagnons, mais à notre grande stupéfaction, toute la compagnie est là, fraîche et tirée à quatre épingles. Le système D a joué et c'est une véritable joie que de reconnaître là, les traditions de la Légion.

Après quelques jours de repos, nous ne pouvons plus tenir en place et chaque homme ne demande qu'une chose remonter en ligne. Notre tour arrive enfin, et nous apprenons que nous sommes désignés pour aller attaquer Narvik.

Nous sommes embarqués sur un destroyer anglais, et je mets à profit les 24 heures que nous passons sur ce bâtiment pour m'approvisionner en chocolat et en boîtes de sardines en prévision des opérations futures. Le 28 mai, nous attaquons Narvik. Pour être précis, je me hâte d'ajouter que notre compagnie ne trouve pas sur son chemin une résistance à laquelle, vu l'importance de l'objectif, nous étions en droit de redouter. Et je cours de nouveau d'une piste à l'autre pour maintenir le contact et transmettre les ordres. C'est de nouveau la même désolation, ce même abandon, ce même silence de mort que nous avons connu à Bjerkvik. Ici aussi toutes les maisons sont vides. Au bout de deux heures de courses folles d'un groupe à l'autre, j'ai complètement perdu ma compagnie quand à cent mètres plus bas, j'aperçois un groupe d'officiers supérieurs de la Légion. Je descends prestement afin de me renseigner sur le lieu probable où je pourrais retrouver mes compagnons. Les mitrailleuses allemandes crachent la mort sur le bataillon qui progresse en nappes.

Soudain, tout près de moi, un capitaine a la tête emportée par un obus à tir direct. Notre Colonel Monclar, devenue Général de Corps d'Armée et aussi gouverneur des Invalides de Paris. Mort depuis un an, à quelques pas n'a pas bronché. Debout au milieu de son État-Major, il scrute au loin, à la jumelle et donne ses ordres à ses officiers comme sur le terrain d'exercice. Des hommes comme celui-ci à la tête des troupes et celles-ci marchent à la mort, le cœur joyeux et la chanson aux lèvres.

Dans le courant de cette journée les allemands vont contre-attaquer plusieurs fois, sans résultat d'ailleurs, contre attaques qui seront repoussées par des charges à la baïonnette. Nous occupons déjà la plupart des hauteurs prises dans des corps à corps sanglants et dans la mêlée les hommes se sont un peu dispersés. Nous partons, deux vieux légionnaires et moi à la recherche de nos sections respectives. Nous avons dépassés trois petits mamelons et nous tombons dans un angle mort d'où les bruits de la bataille nous parviennent assourdis, comme lointains. Nous sommes en dehors de la zone de combat mais, intuitivement, je sens que nous courons un danger plus grand encore. J'ai la nette impression que nous sommes observés, épiés, sans savoir si l'ennemi se trouve en face ou derrière, à droite ou à gauche. Il est impossible de lutter contre un ennemi invisible, en pleine montagne, avec les buissons et les arbres rabougris qui vous masquent la vue. Il est très difficile de repérer les pièges et les Allemands connaissent trop bien la guerre pour risquer de se faire repérer. Je risque le tout pour le tout, mets le fusil en bandoulière et j'enlève la goupille d'une grenade. J'avance vers la droite dans l'angle mort d'un ravin et remonte une centaine de mètres plus haut lorsque soudain éclate une ra-



fale de mitraillette. Un bond et dans un éclair je vois le légionnaire sur ma gauche qui s'écroule en se tenant le ventre. Je lâche ma grenade sur les deux Allemands qui sont couchés à vingt mètres de moi et je m'aplatis sur le bord du ravin. Il était temps, à quelques pas de moi les branches d'un arbuste qui se trouve là, sont coupées net par une rafale de tout un chargeur de trente balles. Une hésitation et l'on me retrouvait troué comme une passoire.

Cinq secondes et ma grenade éclate avec un fracas multiplié quinze à vingt fois par les échos de la montagne. Le tir des Allemands a cessé. Je prépare une nouvelle grenade et me tiens prêt à la lancer. Mais aux cris de mon second légionnaire, je m'approche. Quel spectacle ! Les deux hommes sont méconnaissables, déchiquetés à un point tel que j'en suis tout bouleversé. C'est la guerre. Eux ou nous me dit mon compagnon. Nous transportons notre camarade blessé et ce n'est qu'une demi-heure après que nous retrouvons nos sections.

Il ne me reste plus qu'à constater que cela devient une habitude chez moi de me fourrer chez l'ennemi et que, une fois encore, je viens de l'échapper belle ? A vrai dire je me demande encore comment je n'y ai pas laissé ma carcasse.

Mais la journée n'est cependant pas finie pour autant. Les ordres de mission se succèdent à un rythme tel que je suis bientôt en nage. J'ai un pli urgent à remettre à mon capitaine et je pars en courant. Pour plus de commodité j'ai troqué mon casque d'acier contre un bérêt alpin, beaucoup moins lourd à coup sûr. Mon uniforme est maculé de boue et de neige. Ici un légionnaire est allongé avec un trou noir dans la tête, plus loin trois Allemands sont recroquevillés, dans des positions grotesques avec sur le visage un rictus affreux. Je suis sur le point de descendre une piste marquée par de nombreux pas quand soudain, à quelques pas devant moi je vois tomber une grenade à manche allemande. Un plat ventre impeccable, capable de rendre jaloux le meilleur goalkepper du monde, et les éclats de la maudite grenade me frôlant la tête sans me toucher. J'en suis quitte pour un bain de neige et c'est sans autre aventure que je termine ma mission.

Le soir, une patrouille composée uniquement de volontaires est composée. J'en suis. Nous ramenons un officier aviateur allemand dont l'appareil a été abattu voici quelques jours par les anglais, et qui se trouve perdu dans cette mêlée générale. Il se laisse amener.

Notre mission terminée, nous rentrons, mais, à peine arrivés à notre lieu de ralliement, ma compagnie reçoit l'ordre de nettoyer la ville de Narvik. Appuyés par la compagnie des mitrailleurs (ils sont de tous les coups aussi, ceux-là), nous décrochons vers la droite et après un kilomètre environ nous visitons les premières maisons de Narvik, qui semblent dans l'abandon le plus complet. La traversée de Narvik, maison par maison se fait sans résistance et nous nous apercevons que les Allemands ont décrochés vers les hauteurs.

Le soir, quelques volontaires patrouillent pour récolter quelques prisonniers allemands qui se rendent sans résistance étant donné qu'ils se savent entourés de tous les côtés et que pour eux, il n'y a nul espoir qu'ils s'en tirent autrement. Nos officiers décident de nous éparpiller quelque peu en dehors de la ville afin de nous permettre de prendre un peu de repos.

Hélas. Ce repos était plutôt du domaine de la chimère car à peine installés, nous sommes subitement réveillés par un terrible bombardement à bombes incendiaires. En quelques instants toute la ville flambe. Les maisons, à la mode nordique, sont construites en chêne et brûlent comme des torches. Je demande et obtiens de mon officier la permission de me rendre aux nouvelles. Au centre de la ville, deux rangs de maisons brûlent et la chaleur qui se dégage de cette fournaise est telle que vouloir faire quoi que ce soit pour essayer de minimiser les dégâts est absolument impossible. Ce serait un suicide que de s'approcher de ce brasier à plus de trente mètres.

J'offre mon assistance aux pompiers qui sont débordés Les maisons qui ne sont pas encore en flamme sont vidées de leurs meubles en un temps record. La rue est jonchée de tas d'objets les plus hétéroclites. Il règne ici une atmosphère de terreur qui est indescriptible. Les femmes pleurent, les gosses piaillent, les anciens sont atterrés et regardent, des larmes qui ne veulent pas couler aux coins des paupières. Une heure à peine a suffi pour que deux rangs de maisons, les plus belles et les plus luxueuses de Narvik, ne soient plus qu'un tas de cendres fumantes. Un bureau de tabac est vidé complètement de la sorte à même le pavé de la rue et, encouragé par le chef des pompiers, j'emporte une boîte de cigares.

Le lendemain, ordre nous est donné de partir à nouveau vers la montagne. Quelques kilomètres ont suffi pour nous replonger dans la danse du tir des armes automatiques.

Au cours de mes missions, je suis repéré par des ennemis merveilleusement camouflés dans des trous individuels et ceux-ci ne se font pas faute de me prendre pour cible. La plupart des balles passent heureusement trop haut, mais quelques unes me sifflent en passant leur chanson de mort aux oreilles. Inutile de préciser que je n'en mène vraiment pas large. Mais tout se passe bien et je me retrouve indemne.

Notre compagnie se repose par section et, suivant ma peu louable habitude, je demande à mon officier la permission de faire un brin de promenade. Sans presque m'en rendre compte, je traverse les premières lignes et lorsque je reprends conscience de ma folie, je suis bel et bien au milieu du secteur Allemand. Le lieu où je me trouve est infesté de nids d'armes automatiques. Je ne sais si j'ai marché longtemps mais je ne ressens ni fatigue, ni inquiétude. Tout est calme autour de moi. Et voilà que je distingue vaguement, une petite construction qui m'attire irrésistiblement. Je m'approche en rampant et, contournant cette bâtisse, j'y entends des plaintes et des gémissements. Avec mille précautions, je m'approche de la porte qui n'est fermée qu'au loquet, et je me trouve soudain au milieu de la pièce. Sur des couvertures, parmi des tas de linges sanglants, deux jeunes allemands sont couchés, blessés gravement, certainement. À ma vue, piteusement, ils ont levé les mains ? Pour nous Légionnaires, un blessé est sacré et après m'être assuré qu'ils ne sont pas armés, je leur donne à chacun une tablette de chocolat que je trouve dans mes poches, partage ma ration de vin et leur fait cadeau des quelques cigares qui me restent. Et l'on s'explique tant bien que mal. Je leur fait comprendre qu'ils ne sont nullement prisonniers, que je suis en ballade et qu'en somme, c'est une visite que je leur fait,

je lis sur leurs visages, l'abasourdissement le plus complet. Pauvres gars, peut être n'ont-ils jamais entendu parler du caractère un peu fantasque qui couve dans le cœur de chaque légionnaire.

Et c'est un peu troublé que je les quitte enfin, impatient que je suis de désertter une région si peu sûre où jamais je n'aurais dû venir. Il suffirait que je me heurte à une patrouille et je serais frais. En approchant de nos postes d'observations, je lance le mot de passe et me fait reconnaître. Par hasard c'est Koslowski le Polonais qui est de garde à cette heure et, en tête à tête nous faisons un brin de causerie. Je lui raconte mon étrange aventure et nous nous lançons dans quelques considérations philosophiques.

Le lendemain nous avisons un groupe de légionnaires qui viennent de capturer un espion déguisé en prêtre catholique. Ce n'est pas la première fois que nous faisons une telle capture et cela nous dévoile pourquoi nos positions, si bien camouflées soient-elles sont toujours bombardées par l'aviation avec une précision diabolique.

Les habitants, comme à Bjerkvik, commencent à descendre des montagnes et à réoccuper les maisons. Le bruit s'est répandu que c'était la Légion qui occupait la ville et nous commençons à voir apparaître sur les visages quelques sourires furtifs.

Nous sommes aux derniers jours de combat, nous le savons. La Légion a refoulé sur toute la ligne les Allemands jusqu'à la frontière de Suède. Quand brusquement se répand le bruit que nous devons faire demi-tour pour réembarquer pour la France qui est, dit-on, en danger de mort.

Pour la première fois dans ma déjà longue carrière de légionnaire, j'entends des grognements et je partage l'avis des mécontents. Alors quoi. Après s'être battu contre un adversaire acharné, farouche, implacable, avoir reçu l'assaut de plusieurs contre attaques et finalement avoir, par notre sang-froid et notre abnégation obtenu une victoire durement acquise dans la boue, la neige et le froid, il va falloir s'en aller, en laissant derrière nous nos morts.

Le 6 juin commence le réembarquement sur le « MONARD OF BERMUDA ». C'est un bateau de millionnaire. Quel luxe. Mon camarade Koslowski et moi partageons la même cabine, avec pour chacun de nous un lit et des draps d'une blancheur immaculée. Devant une telle splendeur, nous croyons tout d'abord que le commissaire du bord a du faire erreur, mais nous constatons que nos cabines font partie de la troisième classe et que toute notre compagnie y est casée par deux ou trois hommes par cabine. Jamais nous n'avons eu l'occasion de voir un tel bâtiment. On y loge je crois trois bataillons, aussi à l'aise que dans nos baraquements. Il y a là des salles de spectacles, des salles de danse, des bibliothèques, que sais-je ? Les menus, soignés et variés, il faut le dire disparaissent des tables comme par enchantement, laissant le personnel du bateau ébahit, devant nos performances gastronomiques.

Pendant quelques jours, les légionnaires se croient, ma foi, de vrais touristes. La guerre est oubliée, l'insouciance est redevenue maîtresse à bord. Les jeux sont organisés et en deux jours j'ai raflé la paie de la moitié de la compagnie. En somme, ce n'est qu'un demi-bénéfice car presque tous les hommes vont me redemander leur

argent sous forme de prêts et ce sont là des dettes qui sont bien rarement remboursées, vu que ce manège se répète à chaque paie.

C'est vers le 11 juin que nous pouvons voir la terre d'Angleterre, et nous touchons Glasgow, où nous quittons notre Monarch pour réembarquer sur un autre bateau, vers la France. À présent, les visages se ferment, les cœurs se serrent. Les nouvelles sont très mauvaises. La moitié de la France est occupée ainsi que la Belgique. Le 17 juin, nous avons fermé le cycle et nous sommes de nouveau à Brest, notre point de départ. Ici le désespoir est immense. Une catastrophe sans nom a passé sur la France renversant tous les espoirs, balayant toutes les résistances, mettant les nerfs des hommes à fleur de peau.

Combien n'en ai-je pas vu de ces femmes pleurant sans honte, le long des chemins, de ces vieillards, au visage raviné par les soucis de la vie, qui avaient bien de la peine à cacher des larmes qu'un rien pouvait faire jaillir. Le désespoir est incommensurable.

Dès notre débarquement, nous sommes dirigés d'urgence sur Dinan, afin d'essayer d'arrêter l'avalanche des chars allemands qui déferlent sur la France. Sur le front de Dinan, nous sommes dispersés, aux points stratégiques.

Nous nous creusons des trous individuels et nous recevons l'ordre d'arrêter par tous les moyens possibles les chars qui sont signalés un peu partout dans les environs. Comme armes, nous disposons d'un fusil et de quatre grenades, autant se battre avec un bâton contre une épée, mais nous avons juré de nous faire tuer sur place plutôt que de nous rendre. Le 17 juin, nous apprenons avec stupeur que les Allemands sont entrés dans Paris depuis trois jours déjà. Nous avons peine à croire un tel malheur. On nous assaille des bruits les plus divers, notamment que nous devons nous rendre, que nous devons déposer les armes, puisque l'armistice est signé etc. etc.

Devant une telle situation la brigade rembarque à nouveau à Brest et nous voguons vers l'Angleterre. Mourir, nous on veut bien, mais au moins que ce soit les armes à la main, que diable. Nous ne voulons pas être désarmés sans combattre, ah ça ! Non par exemple.

## NOUS REJOIGNONS L'ANGLETERRE

Notre traversée ne fut pas de tout repos, oh non ! Ce fut une suite ininterrompue de bombardements aériens, d'incendies de bateaux, d'arrosages systématiques par les armes de bord des Stukas. Et vous pouvez être persuadés que c'est avec soulagement que nous vîmes approcher les côtes de l'Angleterre.

Notre brigade est immédiatement dirigée sur le camp de Trenthom Park où nous sommes répartis dans d'innombrables tentes. Quelques jours se passent avant que nous ne soyons rassemblés en carrés pour prendre connaissance des ordres. Notre capitaine nous apprend qu'un certain Général, De Gaulle, à ce qu'il paraît demande le ralliement de tous les Français pour continuer la guerre. Le choix était laissé à chacun de nous et nous pouvions nous décider soit d'être enrôlés sous les ordres de De Gaulle ou de réembarquer pour rejoindre l'Afrique du Nord. Je dois dire que la majorité de notre effectif reste pour continuer la lutte. Néanmoins, certains Espagnols, qui eux ne sont pas impliqués dans le conflit se retirent de toute discussion.

Après quelques journées passées à Trenthom Park, notre Compagnie qui a été très éprouvée quant à ses effectifs (pertes au combat, pieds et reins gelés, blessés et maintenant les éléments qui ont choisis l'Afrique du Nord) est dirigée vers le camp d'Alderschot.

L'entraînement auquel on nous soumet dans ce camp est très rude, mais quelques jours après j'ai le grand honneur d'être envoyé avec une grande section de la Légion ainsi qu'une section des Chasseurs Alpains qui, comme nous reviennent de la Norvège pour défiler dans Londres le 14 juillet 1940 et nous allons rendre les honneurs à la statue du Maréchal Foch. Nous sommes ensuite passés en revue par le Général De Gaulle. Le soir nous sommes libres et pendant deux jours, nous promenons dans la ville nos uniformes rutilants. J'ai décidé de ne repartir de Londres que fauché. C'est vous dire que le Breton, le Polonais et moi nous ne nous refusons rien.

Nous reprenons notre entraînement à Alderschot et le camp est inspecté en août 1940 par le Général De Gaulle. Nous recevons aussi la visite du Roi d'Angleterre et cette dernière affaire nous fait présumer que nous ne tarderons pas à être envoyés au feu.

Chacun sait que les grands départs sont toujours précédés de cette sorte de revue de détail et cette fois encore ceci s'est avéré juste. Cela ne traîne pas et le 30 août 1940, la brigade est embarquée à Liverpool sur le S/S Penland à destination de Dakar. Pendant un mois et demi, nous voguons. Hormis quelques théories militaires, excepté les raids, plutôt rares des avions ennemis, notre vie s'organise bien vite à bord. Le Poker fait recette, c'est d'ailleurs le seul dérivatif que nous trouvons pour faire passer le temps.

## AU CAMEROUN

A notre arrivée au Cameroun, je suis détaché avec mon Lieutenant en débarquement précurseur, afin de préparer le cantonnement du bataillon. Notre chaloupe accoste Douala, où nous recevons un accueil délirant de la population. Le Général De Gaulle vient d'arriver et nous passe en revue ainsi que les troupes coloniales et



les Colons Français. Nous sommes le 8 octobre et cette date est inoubliable pour moi car c'est ce jour là que j'entends le discours qui est déjà célèbre de par le monde, l'appel du Général De Gaulle.

*« La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre.*

*Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu.*

*Rien n'est perdu parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour là soit présente à la victoire. Alors elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but.*

*Voilà pourquoi, je convie tous les français où qu'ils se trouvent de s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance. Notre patrie est en péril de mort. Luttons tous pour la sauver.*

*Vive la France, Général DE GAULLE ».*

Le soir du 8 octobre 1940, nous sommes dirigés, mon Lieutenant, quelques autres chefs de sections et moi vers Yaoundé où les Pères catholiques nous reçoivent à bras ouverts. En quelques heures, et avec le concours des indigènes, d'immenses bâtiments sont mis à notre disposition pour servir d'abris à toute la brigade. Pendant quelques jours c'est l'installation du camp et la vie est relativement facile. Puis un beau jour, en grand mystère, quelques compagnies sont embarquées pour une destination inconnue. Après un voyage assez mouvementé c'est la prise de LIBREVILLE qui s'effectue sans trop de casse, si l'on excepte le tir des mitrailleuses et l'éclatement de quelques grenades. Toute la population de Libreville est Gaulliste c'est vous dire l'accueil que nous recevons.

Cela fait bientôt deux mois que nous sommes au Cameroun et les hommes de notre bataillon n'espèrent plus qu'une chose, prendre leur part de combat pour la libération de la France. Le jour tant désiré arrive enfin le 23 décembre 1940 et ce jour là nous embarquons sur le TOUAREG. Pendant une bonne quinzaine c'est la vie calme inérante à toute traversée. Quelques attaques des avions Allemands, d'ailleurs inefficaces, troublent seules notre farniente. Et c'est le 3 janvier 1941 que nous débarquons à Freetown, en colonie Anglaise. Pendant trois jours il nous est permis de faire connaissance avec cette ville. La population se divise en trois classes et chaque classe réside dans un quartier qui lui est propre et qui ne garde aucune attache avec les quartiers voisins. Il y a là le quartier Anglo-Européen, le quartier Arabe et le quartier Juif-arabe. Question de prestige peut-être, mais les Anglais ont gardé des distances très strictes et la discrimination raciale a ici toute sa valeur. Des ordonnances sévères empêchent les populations des différents quartiers de frayer entre-eux, les moindres contacts sont jugés sévèrement par les supérieurs hiérarchiques, qu'ils soient militaires ou civils et de ce fait, il existe une très grande barrière entre ces différentes classes. Sans se haïr, elles ne s'aiment certainement pas. En 24 heures nous avons mis les traditions anglaises à bien rude épreuve. Et c'est



ainsi que je me vois adopté par une famille de riches marchands Juifs-arabes, l'une des plus grosses fortunes de l'endroit, et je suis promené, cajolé, adulé par toute la famille. Ces braves gens sont évidemment flattés de pouvoir, en limousines découvertes, s'il vous plaît promener un blanc au nez et à la barbe des autorités britanniques qui n'en sont pas très fières je vous l'assure. Après trois jours de délice, toute la famille m'accompagne jusqu'au bateau qui doit m'emmener. Évidemment, sitôt arrivé à bord, je récolte huit jours de salle de police pour avoir dépassé les limites de ma permission. C'est sans regret que j'accepte cette punition.



## LA CAMPAGNE D'ÉRYTHRÉE

Nous accostons à Fort Soudan le 15 février. L'accueil est loin d'être aussi chaleureux qu'à Freetown. Je suis débarqué le même jour et en attendant le matériel qui nous arrive au fur et à mesure, nous nous organisons en vue de combats ultérieurs. Le 24 février de nouveau, le bataillon est embarqué pour un court voyage de 24 heures qui nous conduit à Marsataday. Ici la chaleur est véritablement insupportable et atteint, par moment quelque 50 à 55 degrés.

La bataille pour Kéren a commencé. Bataille contre les éléments qui sont ici notre plus implacable ennemi, chaleur suffocante, sable brûlant, tourbillons aveuglants, toute la gamme des désagréments qui nous font terriblement souffrir. Le poste avancé de Cub-Cub a été investi par le Bataillon BM 3. C'est la première victoire des Forces Françaises Libres en Érythrée. En liaison avec les troupes Hindoues, la Brigade Française d'Orient, après plusieurs jours de furieux combats, sous un soleil de feu (on a enregistré parfois jusqu'à 60) nous prenons Keren qui est le poste clef de l'Érythrée.

Koslowski, le Polonais, me dira que durant les dix-huit années de service qu'il a passé à la Légion, il n'a jamais tant souffert qu'ont précédé la chute de Keren. Les réserves d'eau ne pouvant suivre la progression, les hommes n'avaient reçu que quelques quarts d'eau. La langue enflée au point que les ordres devaient être donnés par signe, les yeux presque fermés par le sable, ces hommes devaient prendre Keren fortifié à plusieurs centaines de mètres du niveau de la plaine. L'ennemi était retranché dans des abris creusés à vif dans le rocher, surplombant une montée à pic. Pour ne pas succomber à la soif, il est des hommes qui ont bu leur propre urine.

Le 14 mars vers 18 heures, le 4<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> régiment de Pundjab et un groupement aux ordres du Lieutenant Colonel Cazaud qui se compose de la 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Compagnie de la Légion en plus d'une Section de Mitrailleuses et de la 3<sup>e</sup> Compagnie du 1<sup>er</sup> Bataillon d'Infanterie de Marine avec l'appui de l'artillerie et de l'aviation se préparent à donner l'assaut final de Keren.

La Légion monte vers le col qu'elle atteint à minuit. Le matériel, les fusils mitrailleurs et les mortiers sont portés à dos d'hommes, la montée étant trop raide pour pouvoir faire grimper les chameaux. Les hommes peinent dans la nuit. Les ténèbres et le brouillard enveloppent toutes choses et vers 23 heures, la température est devenue véritablement glaciale. À minuit, la Légion attaque le grand rocher, surnommé le Grand Willy dont la position domine dangereusement le col

que nous venons d'occuper. Les hommes sont éreintés, les unités se perdent dans le brouillard et la nuit glacée. Enfin, après un combat assez confus, les éléments de tête de la 1<sup>re</sup> compagnie de la Légion et une section de la 3<sup>e</sup> compagnie parviennent à occuper le sommet du col. Tout est prêt pour l'assaut du Grand Willy. Cet assaut ne sera pas nécessaire. Les Italiens décrochent. Ces gens là ne savent pas se battre et si nous savons que ce sont là des troupes d'élite qui défendent le col (en effet il s'agit de troupes fascistes). Nous pouvons être rassurés quant à l'avenir. Les pertes chez nous sont insignifiantes, nous avons perdus trois hommes blessés et hélas deux tués. Le premier homme qui fut descendu fut un de mes anciens camarades de la campagne de Norvège le Caporal Clément. Clément était Luxembourgeois et combien de fois n'avons-nous pas évoqués nos pays respectifs lors des veillées d'armes. C'était toujours avec joie qu'il parlait de son cher Luxembourg où il avait terminé de brillantes études universitaires.

La journée suivante est destinée à installer une Compagnie sur un piton au nord de l'Engiabat, qui est comme un véritable mur, aux arêtes coupantes, et qui domine la plaine de Keren de quelques 2.100 mètres.

Cette décision a été prise par notre Colonel qui juge l'occupation de ce piton indispensable pour le déroulement futur de la manœuvre d'encerclement de la ville. Le ravitaillement en eau n'est toujours pas arrivé. À la tombée de la nuit suivante, la 2<sup>e</sup> Compagnie part pour effectuer une manœuvre d'encerclement.

Chaque homme reçoit un paquet de biscuits, et une boîte de viande hors ration et l'ultime réserve d'eau leur est distribuée à raison d'un demi-litre par homme. Après dix heures de marche épuisante, surhumaine, les hommes, tenaillés par la soif, épuisés sous la charge des armes et des munitions parviennent à atteindre les contreforts ouest de l'Engiabat. L'alerte est donnée, en face, à la garnison italienne par les guetteurs des petits postes d'observation. La 2<sup>e</sup> Compagnie de la Légion se lance à l'assaut, mais reste durement accrochée sur les pentes. Attaques et contre attaques se succèdent à un rythme accéléré. L'Engiabat est défendu par deux bataillons de Fascistes et autant de noirs Ascaris. Postés dans des trous individuels reliés entre-eux par de véritables tranchées édifiées de murettes, la position est pour ainsi dire inexpugnable. Le Capitaine M... et le Lieutenant L... sont blessés. La 3<sup>e</sup> Compagnie, elle, progresse péniblement sur les pentes Nord et conquiert son premier objectif. Elle est contre attaquée par trois fois à la grenade. La mêlée est confuse et il est très difficile, pour ne pas dire impossible de reconnaître amis ou ennemis. On peut voir des corps rouler dans les ravins et rebondir sur les rochers plus bas. La 3<sup>e</sup> Compagnie n'en continue pas moins sa progression. Elle a, très vite 34 blessés et 5 tués. Notre Lieutenant-Colonel Gazoud et le Capitaine Saint-Hillier sont parmi ces derniers. Vers midi, la situation devient sérieuse du fait que les munitions s'épuisent à une cadence rapide. Il faut trente-six heures à dos de chameaux en plus des douze heures à dos d'hommes, cette fois, pour amener les munitions chez nous. De plus le manque d'eau est insupportable et bien des hommes tombent sans connaissance. Heureusement la 10<sup>e</sup> Compagnie du BM 3 occupe le puits et effectue la corvée d'eau. Nous nous occupons toute l'après-midi et une partie de la nuit à ramener nos blessés et à regrouper les unités. Notre Aumônier, le Père M...

de la Légion part seul, et, à genoux dans l'oued de l'Engiabab, il creuse de ses mains et ramène un peu d'eau qu'il distribue aux blessés. Quel homme admirable, d'abnégation, de sacrifice et de simplicité. Enfin sur la fin de la journée, le Bataillon du Tchad effectue un ravitaillement en eau pour la Légion.

Le 22 mars, une patrouille composée de trois officiers et d'un groupe assez important de Légionnaires, quitte le puits afin d'effectuer une reconnaissance sur l'arrière des lignes ennemies et ayant pour mission principale le dynamitage et la destruction de la voie ferrée qui relie Keren à Asmara. Après une marche de 50 kilomètres dans un décor de montagnes, la patrouille rejoint son point d'attache avec des renseignements d'importance capitale. Deux bataillons italiens sont au repos dans la région d'Habi-Mentel. La 11<sup>e</sup> Compagnie effectue une mission de reconnaissance sur le Mont-Tiru et ramène 12 prisonniers.

Les jours qui suivent, c'est-à-dire les 23, 24 et 25 mars s'écoulent en s'émaillant de tirs d'harcèlement, de corvées diverses et de distribution d'eau aux unités. Le moral des troupes italiennes, nous le savons est très bas. Des déserteurs Ascaris viennent par petits groupes se rendre à nos avant postes. Nous sommes prévenus que l'attaque finale est pour le 27 mars au matin.

Au jour dit, à 7<sup>h</sup>.30, l'attaque se déclenche, mais nous sommes surpris de constater que les troupes italiennes ont décroché pendant la nuit. Au loin, sur les hauteurs, nous les voyons se replier en toute hâte en direction d'Habi-Mentel. Sur un ordre de notre Colonel la Brigade est lancée immédiatement vers le sud pour essayer de leur couper la retraite. Le 28, la route est atteinte et nous faisons de très nombreux prisonniers qui se rendent d'ailleurs sans la moindre résistance, le moral à plat. Peu après, le Général De Gaulle vient nous passer en revue dans la région de Chelamet.

Nous venons d'appuyer, dit-il, les paroles qu'il a prononcées lors de sa fameuse allocution « La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre ». Par delà les mers, par delà les océans, nos victoires ont portés par le monde, la preuve que la France avait retrouvé son porte drapeau et que désormais l'ennemi devait compter avec elle.

Le 2 avril au matin, la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion Étrangère embarque en camion, protégée par des autos mitrailleuses anglaises, dans la direction d'Abbelet. Ce point est atteint vers 11<sup>h</sup>.30 et on pousse quelques patrouilles pour nettoyer les villages arabes des environs de Pozzo di Canzal et Torrente. Nous arrivons à la nuit à Seeb où 14 Italiens se rendent sans difficulté aucune. Le 3 avril, la 3<sup>e</sup> Compagnie progresse vers l'ouest et s'empare par surprise d'une batterie italienne de 65. Et nous fonçons sur la route qui conduit à Massoua. Les Italiens, surpris par notre avance n'ont même pas le temps de faire sauter complètement la route dans un défilé, ce qui aurait pour effet de retarder considérablement notre progression vers le fort de Massoua qui est notre objectif. Nous retrouvons plusieurs fourneaux de mines qui n'ont même pas été pourvus de leurs explosifs. Le 6 avril, toutes les troupes italiennes qui ont pu se regrouper d'Asmara à Schinda, sont rassemblées à Massoua. Elles ont établi leurs principales défenses sur le mont Wardi, le village et le fort de Montecullo, le fort Vitorio Emmanuel, le fort Umberto, protégées par une

position d'avant-postes très bien organisée (tranchées profondes, barbelés, fortins minés aux alentours, etc...). La défense de ces fortifications sont même appuyées, par des pièces d'artillerie de 220.

L'attaque est prévue pour le 8 avril. Notre Brigade a pour mission, dans le premier temps, la prise de la ligne principale de résistance, qui devra servir de base de départ pour l'attaque des objectifs finaux. Le premier échelon débouche à 7 heures. La progression s'effectue normalement mais vers 7<sup>h</sup>.30, la 1<sup>er</sup> Compagnie de la Légion est arrêtée par le feu nourri d'armes automatiques qui se déchaîne du centre de résistance. Par une habile manœuvre, le nid de résistance est encerclé et les hommes qui y sont retranchés se rendent. Il y a là deux officiers Italiens et 80 hommes. La seconde Compagnie se heurte, elle, à des organisations défensives sérieuses, mais après un échange très vif l'ennemi s'enfuit en abandonnant la place. La Compagnie continue sur sa lancée et se trouve bientôt devant le fortin Norin et le fort de Montecullo et nos hommes tentent de déborder les fortins. Sous le feu intense de plusieurs mitrailleuses et d'armes automatiques la 2<sup>e</sup> Compagnie subit des pertes sévères. La 3<sup>e</sup> Compagnie est alors appelée à renforcer les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> par une série de mouvements, soutenus par le tir bien réglé de 2 canons de 75. La résistance Italienne flanche pour finir par s'éteindre. Nous capturons 150 hommes et nous constatons qu'un Capitaine Italien et 5 hommes ont été tués. Le Bataillon de la Légion, avec le B.I.M. met largement à profit le désarroi qui s'amplifie chez nos adversaires. Les hommes foncent sur la ligne des forts et des batteries qui leur font suite. Les batteries sont enlevées et nous faisons 400 prisonniers dont un Colonel et plusieurs officiers.

Vers midi, toute résistance a cessé, devant l'avance rapide et combinée de la Brigade. C'est notre Colonel qui, le premier, entre dans Massoua, accompagné seulement de quelques motocyclistes. C'est à lui que se rend l'Amiral Bonneti et le général Bergonsi. Le 8 au soir, le drapeau français flottait sur l'Amirauté de Massoua. Le désastre de Massoua coûtait aux Italiens ; un amiral, trois généraux, 500 officiers et plus de 10.000 soldats et sous-officiers prisonniers. Notons que les troupes qui défendaient Massoua avaient nom Africa Orientale.

La ville, par elle-même n'a pas subi de dégâts considérables, mais le port est obstrué par plusieurs bateaux et cargos qui sont sabordés afin d'interdire l'entrée de passage aux bateaux alliés. Le 9, nous pouvons voir durant toute la journée, des colonnes interminables qui viennent se rendre, entourés de quelques légionnaires qui, fusils en bandoulières, vont et viennent le long de cet immense serpent d'hommes qui passent, accablés sous le poids de leur défaite. C'était cela les Bataillons de la Mort, c'était cela les hordes facistes qui avaient juré de mourir plutôt que de céder un pouce de terrain. Ils étaient cependant supérieurs et de loin en nombre, bien armés, bien équipés. De plus, sur un terrain qu'ils avaient eu tout le loisir de fortifier parfois de façon formidable, ils tenaient là des atouts maîtres en main. Ce qui les a perdu c'est le moral, et le moral seul. Mes camarades et moi évoquons les photos qui nous montraient les Italiens à la parade, bombant le torse, et nous ne pouvons nous empêcher de faire la comparaison avec ceux-ci, qui se sont laissé battre, sans un seul sursaut d'énergie parce qu'il leur manquait le courage. Pour ma

part, j'eus l'occasion de faire des prisonniers dont trois officiers et je vous assure qu'ils n'étaient pas fiers. Si Massoua avait été tenu par les Allemands, nous y serions entrés, bien sûr, mais au prix de quels sacrifices.

Mais si nous apprécions très peu les Italiens, il n'en est pas de même de leurs tonneaux de chianti provenant de l'intendance et qui, ma foi, est excellent.

Après l'eau salpêtrée du désert, je vous jure que le chianti a la côte d'amour auprès de nos hommes. Nous sommes très bien accueillis par les indigènes et après quelques jours, même les fonctionnaires italiens nous font, au passage de petits saluts amicaux auxquels nous nous gardons bien de répondre.

Pendant trois semaines la Légion bivouaque à Massoua. Ma Compagnie est installée confortablement, je dois le dire en toute justice, dans les bâtiments de l'Amirauté Italienne.

Les semaines et les semaines passent pour constituer notre Bataillon qui, ainsi que je l'ai dit plus haut est en bien piteux état. Nous venons de recevoir plusieurs volontaires qui se sont engagés pour la durée de la guerre. En plus de l'entretien des armes, notre Colonel nous occupe en divers exercices et revues. Nous venons de recevoir officiellement la Citation de la Brigade et celle-ci est lue au rapport. Cela nous fait deux victoires reconnues et passées au Bulletin des armées. À ce propos, j'ai pu obtenir la copie de notre première citation et je la fais suivre :

*« Ordre Général n° 17 de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade.  
Officiers, sous-officiers et Légionnaires*

« A l'occasion de la prise de Narvik, le général commandant en chef les forces alliées et le général commandant les Forces Françaises et polonaises, vous ont accordé l'honneur de vous comprendre dans leurs félicitations d'ensemble aux infanteries et artilleries alliées. Permettez à votre chef et à votre ancien de la Légion, de vous dire que vous avez fait une entrée remarquable dans le monde et même dans l'Histoire. Brigade de montagne, deux fois vous avez débarqué de vive force. Le 13 mai à Bjerkvik, vous avez conquis sans désespérer, 4 objectifs, menacés d'encerclement à fuir, vous abandonnant 80 prisonniers, des armes automatiques, un armement, des équipages impossibles à dénombrer et jusque 10 avions. Du 28 mai au 2 juin vous avez conquis Narvik et exploité le succès sur 13 kilomètres, pris 180 Allemands, 5 canons de campagne, 2 obusiers et 5 canons de D.C.A.

Nous nous inclinons avec respect devant les deuils glorieux, rançon de succès ».



La deuxième citation de la Brigade est lue, lors d'une prise d'arme devant l'amiral, quelques jours avant notre départ pour l'Égypte.

*Citation de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de la Légion Étrangère  
et de la 3<sup>e</sup> Compagnie du 1<sup>er</sup> B.I.M.*

« Le 8 avril, à Massoua, appuyées par les feux de la Compagnie d'accompagnement du Capitaine Amilakvari, ont, au cours d'un combat de trois heures mené pied à pied et par manœuvres additives et partielles soit spontanées soit ordonnées par le Lieutenant Colonel Cazaud, commandant la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de la Légion Étrangère, pris Montecullo, le fort Montecullo, le fort Vittorio Emmanuel et le fort Umberto, capturant au cours du combat 30 officiers, 700 Européens et 100 Askaris. Ont ensuite capturé au cours de l'exploitation du succès, l'amiral commandant en chef en Afrique Occidentale italienne, le général commandant en chef en Erythrée, 2 officiers généraux, 449 officiers et plusieurs milliers de prisonniers, le Lieutenant Colonel Cazaud ayant fait lui-même 600 prisonniers et seule la 3<sup>e</sup> Compagnie du bataillon d'infanterie de Marine sous les ordres du Capitaine Savey ayant fait prisonniers 1.943 Italiens ».

Le 29 avril, toute la brigade est embarquée sur le paquebot « PAUL DOUMER », qui vient d'être réarmé par la compagnie du Canal de Suez. Nous quittons Massoua le 30 avril 1941 pour la Palestine après la traversée du Canal de Suez. D'Ismalia, nous sommes transportés par chemins de fer pour arriver enfin au camp de Ques-tina où toutes les forces Françaises sont regroupées en vue de former la division Legentilhomme. Chaque homme de la Section reçoit à tour de rôle, une permission de huit jours, qu'il peut passer où bon lui semble. Pour ma part, mon habileté au Poker, m'a valu d'être en possession de quelques centaines de livres sterlings qui me permettront de passer cette permission dans un « confortable » qui me tourne boule depuis longtemps déjà. Je suis désigné dans les premiers permissionnaires et je choisis Jérusalem comme lieu de ma « bordée ». Ce que tout Légionnaire cherche, quand il est en perme, c'est d'abord, un bon restaurant où il pourra oublier la tambouille traditionnelle de tous les cuistots d'armées du monde ; ensuite un petit bistrot discret, et ensuite, eh ! Mon dieu, pourquoi pas ? Une beauté qui pourra, pendant quelques heures lui donner l'illusion d'un grand amour. Mais immédiatement je tombe sur une tuile.

En effet, j'ai décidé de loger dans un hôtel luxueux on me doit après tout bien ça après des mois de dures batailles. Hélas ! Si dans toutes les Colonies Françaises, les hôtels mêmes les plus luxueux sont accessibles à tous pour autant que l'on paie, ici, on fait un net distingo. Les établissements publics, qu'ils soient cafés, restaurants, hôtels ou dancings sont tous groupés en trois catégories : 1°) les troupes, 2°) les sous-officiers, 3°) les officiers.

A deux reprises, j'ai insisté pour être présenté aux directeurs d'Hôtels chics, qui m'ont très gentiment expliqué que cet état de chose ne relevait pas d'eux mais d'ordres supérieurs. Et devant l'inutilité de mes efforts, je décide de recourir au système D. Je hèle un taxi et je rentre immédiatement au camp. Je me procure plusieurs rubans des décorations les plus célèbres, des galons d'officier et je refile à Jérusalem

et de là à Jaffa où je passe commande de deux magnifiques tenues d'officiers. Et lorsque je rentre en ville j'ai le grade de Capitaine, s'il vous plaît. Puisque ces Messieurs veulent du grade pour le prestige, ils seront royalement servis.

Et c'est ainsi que je suis bientôt installé dans un des plus beaux Hôtels de la ville avec, au registre du bureau des entrées, un nom de noblesse, ronflant à souhait qui me vaut la considération du personnel et de la direction. Et c'est devant une coupe de champagne Cordon Rouge que j'explique clairement au Directeur mon désir d'oublier les heures d'horreur que je viens de vivre dans les bras d'une femme, ma foi, pas trop farouche ? Il a d'ailleurs suffi de quelques minutes pour me trouver en face de trois belles filles dans lesquelles il ne me reste qu'à faire mon choix, prix compris évidemment. Une petite brune, qui parle un français impeccable, capiteuse au possible est élue. Aux grands maux les grands remèdes.

Il est évident que je sors le moins possible de peur de me faire pincer par une patrouille, mais le deuxième jour, en entrant dans un restaurant, je me trouve nez à nez avec mon propre officier de Section. Je me dispose à me mettre à sa disposition pour rentrer au camp et éventuellement recevoir ma punition quand brusquement il me dépasse en me saluant comme s'il ne m'avait pas connu. Chic type, va !

Pendant les six jours que je passe à jouer à l'Officier supérieur c'est plusieurs fois que je dois à une retraite stratégique précipitée autant qu'imprévisible, de ne pas me faire épingleur par des Officiers véritables ceux-là, et, dans mon for intérieur je me promets de ne plus recommencer une telle aventure car si cette situation comporte des agréments elle est épicée, et un peu fort je vous jure, par des risques qui vraiment n'en valent pas la peine.

Mais tout a une fin et les six jours de permission s'en sont allés rejoindre d'autres dans le domaine du passé. C'est d'ailleurs d'un cœur léger que je rejoins mes compagnons d'armes car ce séjour chez les « *parvenus* » m'a passablement écœuré. Dans le monde qui est en guerre, chacun, d'une façon ou d'une autre subit les conséquences de cette catastrophe. Le militaire supporte la mobilisation et la vie dans les secteurs de combats, le civil est sous le coup de privations et de vexations de toutes sortes. Partout ce ne sont que deuils, inquiétudes, ruines et malheurs.

Ici, dans ces grands Hôtels, rien de tout cela. Ce ne sont que des gens qui vivent dans un luxe insolent, qui mangent à leur faim, boivent à leur soif, et souvent jusqu'à plus soif, et tout cela grâce à des richesses acquises par le fait de la guerre, par l'exploitation de la misère des gens qui manquent de tout.

De retour au Bataillon, nous sommes à nouveau, soumis à un entraînement serré en vue de prochaines opérations dont le but est tenu secret. Et à nouveau, c'est la vie des camps, monotone mais utile.

Dans la nuit du 7 juin, la 1<sup>re</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère franchit la frontière de la Palestine et entre en Syrie. Le 21, la ville de Damas est prise.



## CAMPAGNE DE SYRIE

Le Premier Bataillon de Légion de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade des Forces Françaises Libres est commandé par le Commandant Amilakvari, Prince Russe.

Les Fusiliers marins sont commandés par le Capitaine de Corvette Détrovat, et le Bataillon d'Infanterie de Marine par le Commandant de Chévigné.

Les deux Brigades de la Première Division des F.F.L., sont sous les ordres du Colonel Cazaud et du Colonel Genin.

Le 7 juin 1941, le 1<sup>er</sup> Bataillon de Légion est en tête de la colonne en marche vers la Syrie. Nous contournons le lac de Tibériade en coupant par la Transjordanie.

Le 8 juin, nous arrivons devant Idlib, dernier village avant la frontière.

Deux de nos parlementaires, le Capitaine Carbit et le Médecin Capitaine Mourin se présentent aux avant-postes Vychistes avec deux drapeaux, le fanion Français et le fanion blanc. Avant que nos deux Officiers ne se soient approchés à portée de voix, les troupes Vychistes ouvrent le feu sur eux. Les troupes Hindoues qui nous appuient sans souci pour la vive fusillade qui les accueille passent à l'attaque et, traversant la frontière, poussent en direction de Cheik Mesquine et percent les lignes de défense avancées adverses et progressent sans arrêt alors que le Bataillon d'Infanterie avec l'appui des Fusiliers marins et les éléments du 1<sup>er</sup> Bataillon de Légion foncent vers Damas.

Pendant la même nuit, le Commandant de Chévigné opère un mouvement tournant avec ses marsouins et oblige la garnison de Cheik Mesquine à reculer en abandonnant des prisonniers et des autos mitrailleuses, jusqu'à ce que la première ligne adverse soit complètement enfoncée.

Le 9 juin, le Capitaine de Boissaudy reçoit l'ordre de prendre la seconde ligne adverse située à quelques cent kilomètres de Damas.

Le 10 juin, nous sommes mitraillés par des avions Glen Martin et des Potez, mais heureusement il y a peu de dégâts des deux côtés, car nous avons reçus, avec un plaisir évident, la consigne d'éviter autant que possible l'effusion de sang inutile. Mais les positions adverses sont très fortement fortifiées et nous aurons besoin de trois jours de combats pour atteindre les observatoires des sommets d'où l'on aperçoit Damas.

Du 15 au 19 juin, nous n'avons plus qu'à atteindre le regroupement de nos éléments respectifs, et le 19 au matin, le combat reprend dans les environs de Kisseou.

Le 20 la 3<sup>e</sup> Compagnie tient Djebel la Kabb et, à la fin du jour, le Commandant Amilakvari occupe avec la Légion une nouvelle hauteur et relève la 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> Compagnie du Lieutenant Colonna d'Istria, dont il ne reste que quatre-vingt seize hommes sur les deux compagnies dans un état d'épuisement complet.

L'attaque de Damas par les Hindous et l'aviation touche à sa fin et a été couronnée de succès. Et bientôt des explosions extrêmement violentes font trembler le sol : les Vichystes font sauter leurs dépôts de munitions avant de se rendre.

Le 12 juillet 1941, la convention de Saint Jean d'Acre met un point final aux hostilités de Syrie.

Il ne nous reste plus guère, dans la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade, de gars qui sont partis avec nous de Sidi-Bel-Abbès au commencement de la guerre. Nos pertes ont été très sévères en tués, blessés, réformés comme mutilés de guerre, les malades, etc. Mais comme après chaque campagne importante l'effectif sera, heureusement comblé par la venue de nouveaux volontaires dont le plus grand nombre nous sera fourni, cette fois, par des éléments du 6<sup>e</sup> Régiment de Légion Étrangère stationnés en Syrie. On laisse à ces hommes le choix soit de rentrer en France ou de s'engager comme volontaire dans les Forces Françaises Libres. Un grand nombre de Légionnaires ainsi que plusieurs sous-officiers et Officiers répondent à notre attente et j'ai le plaisir de retrouver, parmi mes nouveaux compagnons d'armes, d'anciens camarades avec lesquels j'ai passé quelques années à la Citadelle de Homs et à la caserne de Ball-beck...

Notre Demi-Brigade passe sous le commandement du Lieutenant Colonel Amilakvari qui décide de la reformer à la date du 16 septembre 1941 par un élément de Commandement et trois Bataillons formant corps. Notre ancien Colonel, Monclar, vient de passer Général de Brigade. Voilà certes des étoiles bien gagnées car Monclar nous a conduit de victoire en victoire au moment le plus tragique de l'histoire de la France quand on avait cru que tout était perdu.

Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons qui viennent d'être formés suivent une instruction technique et théorique sur les chars et pendant plusieurs semaines ce ne sera que manœuvres de toutes sortes en vue de coordonner nos actions pour de futures opérations dont chacun attend la date avec une impatience assez mal contenue. Le 2<sup>e</sup> Bataillon, lui, est formé sur le type de Bataillon d'Infanterie portée.

Depuis la prise de Damas, j'ai beaucoup changé, je ne suis plus le même homme. De tous mes anciens camarades de combat, il ne me restait en entrant à Damas que le Breton et Koslowsky, le Polonais. C'est deux jours après que je me suis retrouvé tout seul. Mes camarades étaient morts. Et pour la première fois de ma vie j'ai pleuré comme de la perte de frères. Pendant plusieurs jours j'ai accumulé bêtise sur bêtise. Je suis sorti sans permission, je me suis battu plusieurs fois en ville, j'ai même menacé de mort un chef d'une patrouille anglaise. Chaque fois on me remet entre les mains de mon Officier de Section qui passe l'éponge. Il sait bien, lui, que ce n'est pas avec des punitions que l'on pourra me guérir de mes accès de désespoir. Mon

Officier finit par me verser, en vue de me faire oublier mon cafard, dans le Service de Santé comme infirmier du Pr Bataillon. Et bientôt je n'ai plus d'autres fonctions que de nettoyer les plaies, faire des pansements et soigner les fiévreux. L'infirmier chef du Bataillon avec qui je suis très lié depuis la campagne d'Erythrée me donne un sacré coup de main en m'initiant aux diverses méthodes et théories, en me donnant de précieux conseils et en me faisant assister à des démonstrations pratiques.

Je suis un très bon élève et en quelques semaines je sais assez bien me débrouiller. Quand, brusquement, la 1<sup>re</sup> Compagnie du Bataillon est désignée pour aller bivouaquer au Djebel-Druse, un coin perdu. Je suis désigné pour faire partie de cette expédition. J'en suis non seulement désolé mais surtout inquiet. Notre Bataillon ne dispose que d'un seul médecin et quatre infirmiers. Mon chef infirmier m'a désigné comme étant le plus débrouillard et je me trouve dans une situation embarrassante d'être le seul et unique infirmier ayant la responsabilité de la santé d'une Compagnie avec mes quelques faibles connaissances sur la façon de soigner une plaie, une blessure et donner les premiers soins à un fiévreux. J'ai beau en parler au Médecin, lui exposer en long et en large mes vues, lui dire que je n'ai pas la moindre connaissance médicale, rien n'y fait. Le Médecin me fait comprendre qu'il a envisagé toutes les situations et qu'il se rend parfaitement compte de leurs gravités, mais que devant l'impossibilité de pouvoir fournir un médecin ou à la rigueur un infirmier de métier, il faut faire face à la situation par les moyens du bord. À la guerre comme à la guerre. En guise de consolation il me permet de réquisitionner une voiture de la compagnie pour amener mon où mes futurs patients, en cas d'extrême urgence, à Damas, au Bataillon du Médecin-chef. Évidemment toute la Compagnie ne m'appelle plus que Docteur ou Toubib.

Et je pars enfin, muni d'une grande caisse de pansements, et d'un coffre impressionnant bourré de médicaments les plus hétéroclites. J'ai pu me procurer en ville un dictionnaire médical ainsi que des brochures traitant une foule de maladies. J'ai l'air fin, je vous assure.

En arrivant à Djebel-Druse, je constate avec un certain plaisir que déjà le 2<sup>e</sup> Bataillon Sénégalais de marche, faisant partie de la 1<sup>re</sup> Division des Forces Françaises Libres se trouve installé dans le fort qui domine toute la plaine et a un champ dégagé magnifique. Quant à nous, nous nous logeons dans d'anciens bâtiments militaires qui étaient destinés auparavant à abriter des troupes coloniales. Dès le lendemain matin, j'attrape sur les bras six Légionnaires qui se font porter malades. Sans hésiter, j'empoigne le carnet de visites médicales et j'amène mes six lascars au Lieutenant Médecin Duval, Officier de Santé du 2<sup>e</sup> Bataillon Sénégalais et je lui demande de bien vouloir ausculter les hommes. Ma demande est acceptée et je me sens sauvé, du moins pour le moment.

A présent, après chaque visite du Médecin, il ne me reste qu'à soigner les éclopés, d'après les instructions de ce brave lieutenant. Après les pansements et les soins, j'ai tout mon temps devant moi ce qui me permet de dévorer en toute quiétude mes documentations médicales. Je vous jure que pas un étudiant en Faculté n'a bloqué avec plus de cœur ses examens. Je pousse même la conscience professionnelle jusqu'à faire des expériences sur des chats (rassurez-vous). Mais le lendemain matin les pauvres matous sont morts. Et là s'arrêtent mes efforts en vue de devenir



un second Pasteur. Je me contente désormais d'appliquer à la lettre les prescriptions du médecin et c'est tout.

Mais comme le métier d'infirmier mène à tout, il me reste à vous conter cette charmante histoire.

Au fond d'une caisse que les Anglais, nos prédécesseurs, nous ont abandonnés au fond d'un réduit, je découvre un nombre incalculable de petits paquets de poudre blanche, ayant la consistance du sucre, à peu près qui, ajoutée à un verre d'eau pétillait à la façon d'un verre de limonade. J'y trempe la langue et, effectivement, je constate que le goût est identique à la fameuse limonade. J'en délaie un paquet dans un verre d'eau et, à ma grande surprise, je constate que ce breuvage est on ne peut plus rafraîchissant et désaltère très bien par ces chaleurs intolérables.

Le même soir de ma découverte, je sors avec mes compagnons faire un tour dans les quelques cafés arabes. Les affres de la guerre ont déjà atteint ce coin perdu et les hommes manquent de tout. Il est pratiquement impossible de trouver le moindre aliment de provenance française, ni boissons, ni rafraîchissements.

Sur la fin de la soirée, je fais la connaissance d'un fonctionnaire qui doit occuper un poste assez important au Gouvernement. Et nous parlons de choses et d'autres, notamment des difficultés que les colons d'ici éprouvent pour s'approvisionner en denrées de la métropole. Et c'est ainsi que nous en arrivons à parler de ma découverte de ce matin et, sans arrière pensée, je lui permets de lui proposer, en reconnaissance de sa gentillesse, de lui faire cadeau de quelques uns de mes petits paquets de poudre blanche. Il accepte d'enthousiasme et, en homme qui connaît les usages, paie tournées sur tournées. Nous nous quittons sur la promesse de nous revoir le lendemain, chez lui. J'accepte évidemment de grand cœur car, ici, toute la population est Musulmane et, qui plus est, elle est renommée comme la plus sauvage de la Syrie.

Et c'est comme cela que le lendemain, j'arrive avec plus d'une centaine de paquets de ma mixture, et que je passe, ma foi une très agréable soirée, agrémentée de distributions généreuses d'eau additionnée de poudre et de sucre ce qui fait la joie des enfants et, pourquoi pas, des adultes. Je m'endors ce soir-là avec la satisfaction d'avoir adouci, un tant soit peu le sors d'une famille française aux prises avec les difficultés du moment.

La matinée suivante se passe comme à l'accoutumée en soins et pansements à mes malades et éclopés et, vers le soir, c'est tout naturellement que je prends le chemin de la résidence de mon fonctionnaire où j'ai été reçu la veille avec vraiment trop de gentillesse. Oh ! Cela n'a pas traîné. À peine sur le seuil je suis accueilli par une bordée d'injures que j'aurais je n'aurais osé croire du répertoire d'un fonctionnaire, si bien en note, ni surtout de sa femme. Tout y a passé, je vous l'assure ; charmeau, charlatan, sale graine et j'en passe et des meilleures. Ahuri, comme bien vous semble, j'apprends, lorsque les pauvres gens sont en état de me répondre que mes petits paquets de limonade étaient tout simplement de la poudre purgative. Voyez-vous d'ici le résultat. Une catastrophe évidemment. J'ai beau expliquer ma bonne foi, j'ai beau me tortiller de toutes les façons pour leur dire que j'ignorais complètement que cette maudite poudre était purgative, rien n'y fait. Je suis prié de repasser



la porte, ce que je fais d'ailleurs, la tête basse. Cette fois, c'est bien juré, jamais plus je n'emploierais des médicaments que je ne connais pas et j'arrête là mes incursions dans le domaine d'Esculape.

Et les journées s'ajoutent aux journées. Voilà bientôt un mois que nous traînons notre ennui dans ce bled lorsqu'un beau matin, le Médecin du Bataillon des Sénégalais, m'annonce froidement qu'il a décidé de s'absenter quelques jours, pour aller passer une permission de détente à Damas. Il ne me demande rien moins que d'assurer son service en son absence. Du coup j'en perds la respiration. Je lui soumetts, à ce Toubib, le même raisonnement que j'ai soumis à la sagacité de mon Médecin et j'en arrive au même résultat. Rien à faire, je dois m'incliner. Le Médecin part avec la voiture du Capitaine et me laisse sa voiture personnelle avec ordre de lui amener tous les cas graves à Damas, en cas d'extrême urgence. Et le lendemain je commence ma carrière de Médecin militaire. Oh ! Cela ne fut pas facile. Vous vous rendez compte, une vingtaine de malades, oh, pas grave bien sûr, mais tout de même. En général je m'en tire avec une potion composée surtout d'eau, d'alcool à 80° et de sucre (Une cuillerée à soupe toutes les heures : recommandation accompagnée d'un regard sévère). Je mets mon lascar exempt de service un jour ou deux et il s'en va satisfait. Sur le livre des visites j'indique, en belle ronde, « Vu et soigné » et le tour est joué. Il faut croire que la potion de mon invention trouve des amateurs car le lendemain c'est quarante malades que j'ai à la visite, une véritable épidémie. Ils ont tous mal là, et là, ou encore là. Quelle histoire. Si le médecin ne rentre pas bientôt, je vais épuiser ma provision d'alcool et tout le bataillon va se porter malade.

Enfin, le Médecin est rentré et je n'en suis vraiment pas fâché. Tout s'est fort bien passé et j'ai eu une veine de n'avoir aucun cas grave à déplorer, sauf un Espagnol maladroit qui a dégoupillé une grenade fumigène et qui en a été aveuglé pendant deux heures. Quelques gouttes d'Argyrol dans les yeux et tout est rentré dans l'ordre.

Notre 13<sup>e</sup> Demi-Brigade se prépare pour une nouvelle campagne et nous sommes rappelés d'urgence à Damas. Ouf ce n'est pas trop tôt dites donc !

Une nuit, nous sommes tous éveillés par la Sonnerie Générale. Le bruit court que notre bataillon part vers le front et cette nouvelle nous met des ailes. L'inaction forcée du camp commençait à nous peser terriblement et la perspective de pouvoir en découdre nous plaît infiniment. En une heure les sacs de campagne sont bouclés et tout le Bataillon est rassemblé dans la cour. Nous sommes passés en revue par nos Officiers ainsi que par les chers de bataillon et finalement ; nous apprenons que tout ce remue ménage n'était dû qu'à une inspection de nuit. Ainsi ce n'était qu'à une manœuvre que nous avions accrochés tant d'espoir, ce n'est évidemment que partie remise mais quand même

Je rentre furieux et dans les chambres ce n'est qu'un concert de vociférations, de jurons mal sonnants tant la déception est grande. Mais quelques jours plus tard nous sommes du vrai départ et notre convoi nous emmène à travers la Palestine et passe par le Caire, Port-Saïd, Alexandrie, Marsa Matrouk, Sidi-Barrani, Saloum et Bardia. Pendant plusieurs semaines nous vivons la vie du désert.

En janvier 1942, nous arrivons enfin dans le désert de Lybie. La première Brigade participe activement à l'arrêt de l'offensive de Rommel le long de la côte puis le 14 février, reçoit pour mission d'organiser et de défendre le bastion Sud des lignes britanniques et la citerne de Bir-Hakeim, réduit de la ligne de résistance choisie par la 8e armée et poste avancé dans le désert avec ses champs de mines. La Première Brigade comprend tous les anciens du Corps expéditionnaire venus d'Angleterre en 1940. deux Bataillons de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère venant de Norvège, le 1<sup>er</sup> Bataillon d'infanterie de Marine rallié de Syrie, le Bataillon du Pacifique qui vient, lui, de Nouvelle Calédonie, le 2<sup>e</sup> Bataillon Sénégalais de Marche, un régiment d'artillerie, un bataillon de Fusiliers Marins du Génie ce qui nous donne une troupe de 3.600 hommes, armés de matériel principalement Français. C'est comme cela que nous prenons position à Bir-Hakeim. Aux quatre angles de la position, couvrant tout l'horizon, les batteries d'artillerie sont enterrées profondément contre les raids de l'aviation. La brigade est en état d'alerte constant et de rapides engagements imprévus viennent nous tenir en haleine. Les batteries sont à tour de rôle aux prises avec les chars de Rommel.

Afin de reconstituer avec le maximum de précision l'épisode de Bir-Hakeim, le lecteur voudra bien me permettre de baser mon texte ci-dessous sur le journal de marche de la Première Brigade des Forces françaises libres qui dépeint heure par heure toutes les péripéties du drame.

Le 14 mars, la première batterie immobilise deux chars allemands. Le 16 mars, les Allemands utilisent pour la première fois le char Mark IV et entrent en contact dans un combat d'une violence terrible avec la 2<sup>e</sup> batterie.

Le 27 mai 1942 à 7 heures du matin, la bataille de Bir-Hakeim se déclenche. Le Commandant britannique attache une importance capitale à cette position car elle protège ses lignes contre tout débordement par le Sud, et, de plus, elle doit servir de base ultérieurement pour la reprise de l'offensive vers l'Ouest.

Dépourvue de protections naturelles, la position fut aménagée par la 1<sup>re</sup> Brigade pendant les mois de mars, avril et mai 1942. Plus de 60.000 mines anti-char sont disposées autour de la position et forment un barrage extrêmement dangereux pour les chars ennemis. Le périmètre de la position de Bir-Hakeim est d'environ 16 kilomètres en terrain plat, dans lequel chacun se creuse un trou individuel. Des abris sont aménagés pour les munitions, les P.C., les cuisines, le poste de secours, les véhicules.

Dans la nuit du 26 au 27 mai, deux divisions blindées et une division motorisée allemandes soutenues par une division motorisée italienne (l'Ariete) prennent leur course et contournent la position de Bir-Hakeim par le Sud, en culbutant une Brigade anglaise et tombant sur nos échelons autos au petit jour. Vers 9 heures soixante-dix tanks progressent le long du champ de mines à l'est du camp en formation de combat. De toutes leurs pièces, les chars tirent sur notre position. En face de la porte Est ils font un quart de tour à gauche et foncent droit en avant vers les défenses. Les pièces anti chars ouvrent le feu et dix-huit blindés allemands sautent sur les mines, ils sont achevés à coups de 75. Un combat furieux et implacable se déroule pendant plus d'une heure. Les chars s'immobilisent, atteints par

nos obus qui percent les cuirasses et éclatent à l'intérieur. Des tourbillons de fumée se dégagent des tanks cloués sur place. La poussière du désert couvre la zone de bataille. Bientôt, trente chars s'avancent simultanément, les premiers obus anti chars sont tirés alors que ces engins ne sont qu'à 400 mètres, les derniers, alors que certains chars ne sont plus qu'à quelques mètres. Les Légionnaires effectuent des sorties, ramène des prisonniers qui abandonnent les chars en flammes. Six chars ont réussi à pénétrer dans les défenses intérieures de la position. L'un est à quinze mètres du poste de combat d'un Officier Commandant une compagnie de Légion Étrangère. Un obus de 47, tiré par le char traverse l'abri de l'Officier sans toucher celui-ci, heureusement. L'Officier brûle son fanion de peur qu'il ne tombe entre les mains de l'ennemi, tandis que ses hommes s'élancent en avant et attaquent le char dans un furieux corps à corps. Les Légionnaires lancent des grenades incendiaires, grimpent sur les chars, tirent au revolver sur les occupants au travers des fentes de visée et en quelques minutes, les six chars sont hors de combat. Le Colonel Italien qui les commandaient est fait prisonnier. L'ennemi se retire vers 11<sup>h</sup>.30. Le sergent-chef Turelle de la Légion a détruit à lui seul, sept véhicules ennemis, le dernier est à quinze mètres à peine de la pièce de 75 qu'il commande. Une autre pièce, servie par le Bataillon d'Infanterie de Marine en a détruit cinq. Les prisonniers sont interrogés et on apprend ainsi que l'assaut a été mené par la division Italienne Ariete. Plusieurs des prisonniers sont blessés et sont dirigés immédiatement vers l'infirmerie où ils sont soignés.

Dans l'après-midi, un convoi de véhicules italiens, est venu se présenter à la chicane de la piste de Machili. Ils sont très étonnés de trouver là des sentinelles françaises. D'après les plans de l'offensive, Bir-Hakeim devait tomber ce matin. Plusieurs des Officiers Italiens prisonniers expriment leur admiration devant la défense victorieuse de la position et leur stupéfaction est complète quand ils apprennent que l'effectif de Bir-Hakeim se monte en tout et pour tout à une Brigade.

Le 28 mai, les rôles sont renversés et ce sont les éléments de la 1<sup>re</sup> Brigade qui passent à l'attaque effectuant des sorties au cours desquelles ils incendient tous les chars mis la veille hors de combat. De leurs coups de main audacieux, ils remontrèrent plusieurs prisonniers. Le 29, un détachement parvient à mettre le feu à un groupe de huit autos mitrailleuses. Un autre détachement de la Légion attaque une formation de dix-sept chars, en détruit cinq et force les autres à s'enfuir dans la direction Nord.

Le 30, l'ennemi a battu en retraite. Son attaque s'est brisée contre la défense de la 1<sup>re</sup> Brigade des Forces Françaises Libres. Le terrain est jonché de 43 chars, 8 autos mitrailleuses et laisse entre nos mains 180 prisonniers.

Le 31 mai au soir, un convoi de ravitaillement a pu traverser les lignes ennemies et nous amène des vivres, de l'eau et des munitions. Il repart dans la nuit en emmenant les blessés et les prisonniers. Le 1<sup>er</sup> juin, nous sommes bombardés par les Stukas allemands qui, par vagues de 12, lancent des bombes de 500 kilos. À dix huit heures, nous avons l'honneur d'un bombardement en piqué par 24 Stukas, bombardement qui fait trembler la position sous ses déflagrations apocalyptiques. Un des avions pique droit sur une pièce de D.C.A. servie par les Fusiliers Marins.

L'avion n'est plus qu'à deux cents mètres et lâche sa bombe les servants de la pièce continuent à tirer sur l'avion qui remonte déjà en chandelle. La bombe tombe à deux mètres de la pièce, fauchant les servants à leur poste de combat. Le 2, vers 9 heures trente, une forte colonne ennemie de plus de mille véhicules, avec des chars et des autos mitrailleuses nous est signalée venant du Nord-Est. Vers 10<sup>h</sup>.30, une automobile portant le drapeau blanc se dirige vers la porte Est où deux Officiers Italiens demandent à être reçus par le Commandant de la Place. Ils sont conduits au Quartier Général. Le Général Kœnig sort de sa tente, une canne de jonc à la main et, calmement, écoute le discours que lui adresse l'un des Officiers. Au nom de Général Rommel et du commandant Italien, les parlementaires somment la garnison de Bir-Hakeim, qui en ce moment est encerclée, de capituler. En cas de résistance la garnison entière sera exterminée. Le Général Kœnig les informe, d'un ton courtois, mais ferme qu'il ne peut être question, pour la Brigade, de capituler sans avoir combattu. « *Vous êtes de grands soldats* » déclare l'un des parlementaires lorsqu'ils sont reconduits à la porte Est, où ils remontent en voiture et disparaissent.

Une heure plus tard, les premiers obus de 105 allemands tombent sur Bir-Hakeim et aux bruits sourds de leurs éclatements se mêle le claquement sec des 75 qui tirent sur les concentrations de véhicules s'installant en direction de Bir-Scerrara. Vers une heure de l'après-midi, un vent du Sud, soufflant très fort enveloppe Bir-Hakeim d'un nuage de sable. Il devient impossible de régler les tirs d'artillerie par suite d'un manque total de visibilité. Vers les sept heures du soir, trente avions tournoient dans le ciel. Ils finissent par repérer notre position et nous lâchent leur cargaison de bombes. L'artillerie ennemie se met elle aussi, de la partie et nous sommes soumis à un bombardement d'une violence inouïe jusqu'à la nuit. Le 3 juin à huit heures, deux soldats anglais, fait prisonniers la veille, sont envoyés dans nos lignes par les Allemands afin d'apporter un message rédigé en allemand et signé du général Rommel. Je fais suivre le texte :

« Aux troupes de Bir-Hakeim. —

« Toute nouvelle résistance n'amènerait qu'à verser le sang inutilement. Vous auriez le même sort que les deux Brigades Anglaises qui se trouvaient à Got Saleb et qui ont été exterminées avant hier. Nous cesserons le combat dès que vous hisserez le drapeau blanc et viendrez vers nous sans armes ».

La réponse du Général Kœnig ne se fait nullement attendre ; toutes les batteries françaises ouvrent un feu nourri sur tous les véhicules qui s'approchent à leur portée. Chaque homme est décidé de lutter jusqu'au bout plutôt que de reculer ou de se rendre. Au cours de cette journée les Stukas viennent nous rendre visite à trois reprises et attaquent en piqué notre position, dans un infernal vacarme d'éclatements des bombes et du tir de nos pièces de D.C.A. ainsi que de toutes nos armes automatiques.

Le 4 juin, vers huit heures, nous sommes bombardés par quatre vagues de Stukas. Un appareil ennemi est touché par un de nos obus et éclate en plein vol. Une immense flamme et l'avion pulvérisé, s'écroule en débris Vers 9 heures, douze Stukas reviennent sur la position, la D.C.A. en abat un qui va s'écrouler juste en dehors de

nos défenses. L'après-midi est réservée à la visite des Italiens, cette fois, dont un appareil va exploser au sol.

Le 5 juin dans la journée nous subissons le bombardement de l'artillerie lourde allemande, des pièces de 210 nous envoient sans répit des tonnes d'obus qui font trembler le sol du désert. Les 75 français se mettent de la partie et il est admirable de voir les chefs de pièces diriger le tir, debout derrière les canons comme à l'exercice en temps de paix.

Le 6 juin à 11<sup>h</sup>.30, l'ennemi déclenche une attaque de grand style. Appuyées par l'artillerie, les forces ennemies tentent par tous les moyens de progresser. La bataille fait rage. Ce ne sont que claquements des armes automatiques se mêlant aux rafales des mitraillettes, le tout couvert par moment par le vacarme de nos 75 et de nos mortiers qui tirent en barrage. Cette action inflige des pertes très sévères à l'ennemi et vers dix sept heures, des parlementaires, sous le couvert du drapeau blanc obtiennent une trêve de dix minutes pour leur permettre de ramasser leurs blessés. La trêve expirée, le combat reprend acharné, surhumain, désespéré, mais finalement l'ennemi est repoussé de partout et il se replie.

Le 7 juin, les Stukas (toujours eux) sont revenus pour nous arroser, cette fois, de bombes de gros calibre. Cinq soldats allemands qui conduisaient des ambulances sont fait prisonniers.

Le 8, à sept heures trente, nous avons l'honneur d'être visité par soixante Junkers 38 qui procèdent à un bombardement massif de la position, appuyés par des tirs d'artillerie allemande. À dix heures, l'infanterie allemande, protégée par les chars, attaque par le Nord-Ouest. L'ennemi doit se retirer après un combat d'une férocité sans nom, en laissant sur place deux de leurs chars. À 13 heures, répétition de la manœuvre du matin ; bombardement par les soixante Junkers, attaque des chars qui parviennent jusqu'à l'extrême bord du champ de mines. Notre défense touche à nouveau deux chars qui brûlent comme des torches, abandonnés par les autres qui se retirent. À dix-huit heures, la manœuvre se renouvelle, sans plus de résultat pour l'ennemi qui doit à nouveau s'en aller. Des défenseurs de certains de nos postes se sont fait tuer plutôt que de céder un pouce de terrain. Les artilleurs surtout ont été magnifiques de bravoure.

Le lendemain dès huit heures trente nous subissons à nouveau, le bombardement des Junkers 88 ainsi qu'à treize heures mais cette fois, l'attaque est formidable. Elle est générale et se déclenche simultanément sur tous les fronts. Par moment, le combat devient un corps à corps innommable. Une Compagnie de la Légion intervient avec ses Brenn Carriers et deux voitures blindées ennemies sont détruites et incendiées. Vers le soir, méthodiquement, les Junkers reviennent, mais cette fois nous avons des dégâts à déplorer. Le poste d'infirmerie où se trouvaient une vingtaine de grands blessés est détruit par une bombe. Tous les occupants du poste sont tués et horriblement déchiquetés. Des camions sanitaires sont inutilisables.

Dans l'après-midi, le Général Koenig avait fait porter aux unités, le message suivant « Nous remplissons notre mission depuis 14 nuits et 14 jours. Je demande que



ni les cadres, ni les troupes ne se laissent aller à la fatigue. Plus les jours passeront, plus ce sera dur ceci n'est pas pour faire peur à la Première Brigade Française Libre. Que chacun bande ses énergies. L'essentiel est de détruire l'ennemi chaque fois qu'il se présente à portée de tir. Le Général de Brigade Kœnig. Commandant la 1<sup>re</sup> Brigade Française Libre. Les forces commencent à s'épuiser ; le manque d'eau, la fatigue de plusieurs journées de combat, l'inexistence du repos ni de jour ni de nuit, tout cela marque terriblement les hommes. Nous sommes hirsutes, les barbes sont pleines de sable, les traits sont tirés par le manque de repos. Mais qu'importe, nous tenons.

Le 10 juin, sur l'ordre du Commandant Britannique, on donne l'ordre d'évacuer Bir Hakeim pour la nuit. Les Allemands lancent de très violentes attaques. Une de ces attaques est brisée par les Chasseurs de la Royal Air Force. À treize heures, cent Stukas viennent, en un seul vol lâcher 50 tonnes de bombes sur notre position. D'immenses colonnes de fumée et de poussières obscurcissent le ciel pendant que l'infanterie attaque sans arrêt. Deux chars sont parvenus à pénétrer dans la position. Le premier est détruit tandis que le second bat en retraite. Toutes les armes de l'ennemi sont utilisées à la fois, canons lourds et légers, mortiers, mitrailleuses et armes automatiques. À 17 heures l'ordre d'évacuation est communiqué à la Brigade qui doit, pour ce faire, briser l'encerclement et, à travers les lignes ennemies, se forcer un passage, les armes à la main. La nouvelle, on s'en doute un peu est accueillie avec satisfaction par tous. Nous sommes prêts à mourir dans un combat risqué et difficile plutôt que de tomber vivant entre les mains des Allemands. À 18 heures 120 Stukas ont effectué un dernier bombardement et l'infanterie attaque toujours, sans répit, jusqu'à la nuit. La position est éclairée par les flammes des voitures qui brûlent. Les munitions tirent à leur fin. Une batterie dont trois canons sur quatre ont été détruits, continue à tirer avec le canon indemne dans trois directions différentes. Au moment où le tir cessera, vers vingt-deux heures, il restera en tout et pour tout vingt obus dans le caisson. La moyenne des obus tirés pendant cette bataille était de 3.000 par journée de combat.

Dans la nuit du 10 au 11 juin, chacun détruit ce qui ne peut être emmené. Vers 10 heures, les moteurs tournent au ralenti, les voitures qui doivent nous transporter vont se placer en file près de la porte Sud, porte par laquelle est prévue la sortie. À minuit les premiers véhicules s'engagent dans le passage ouvert dans le champ de mines ? Le génie n'a pas eu suffisamment de temps pour ouvrir la largeur prévue et les véhicules ne peuvent passer qu'en file indienne. Nos adversaires ont entendu le bruit des moteurs. Des rafales de mitrailleuses rayent la nuit de leurs balles traçantes à travers tout le terrain du camp de mines. Quelques camions sont en feu et les flammes éclairent, par places, la file des véhicules. Mais notre infanterie s'est élancée à l'attaque des postes ennemis et, dans le bruit des armes automatiques, la colonne avance peu à peu vers la sortie du champ de mines. Après avoir franchi les derniers obstacles la Brigade fonce vers la liberté.

Bientôt nous sommes dans les lignes anglaises. Nos blessés sont évacués et seront soignés dans les Hôpitaux d'Égypte. La Première Brigade Française Libre est sortie de l'encerclement des forces germano-italiennes avec les deux tiers de ses

effectifs et une grande partie de son matériel. Le Haut Commandement britannique avait prévu que la place de Bir-Hakeim pourrait résister éventuellement un maximum de dix jours.

La résistance se prolongea pendant quinze jours. La garnison était de 3.600 hommes, elle fut attaquée par une division blindée, puis par deux divisions motorisées, la 90<sup>e</sup> Division allemande et la division Italienne (Trieste). L'ennemi disposait d'au moins quatorze batteries.

**« Quant à Bir-Hakeim, un rayon de sa gloire est venu caresser le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France ».**

Quatre jours après la sortie de vive force de Bir-Hakeim, le désert, la soif et les fatigues d'un interminable voyage en camions et véhicules les plus hétéroclites ont marqués les hommes d'une empreinte indélébile. Les visages sont couverts d'une boue de poussière formée par le sable s'amalgamant à la sueur qui coule perpétuellement de nos membres exténués, les yeux paraissent cernés par une tension extrême, les lèvres sont sèches et les langues rugueuses. Les journées sont interminables, appesanties qu'elles sont par une chaleur suffocante, étouffante et par un manque total de la moindre brise qui nous rafraîchirait un tant soit peu.

Au quatrième soir, donc, les hommes s'installent pour la nuit sur un plateau unis, comme aménagé pour servir de terrain d'atterrissage pour l'aviation. Chacun installe donc sa tente personnelle, à moins que, comme plusieurs, on ne plonge immédiatement à même le sable pour s'endormir d'un sommeil profond. À cette période, la nuit descend très vite et nous sommes à l'époque où la lune n'est pas visible. Il fait bientôt noir comme dans un four.

Après le passage tapageur de quelques avions allemands, une bonne douzaine de fusées éclairantes descendent lentement vers nous, attachées à des parachutes. La puissance de ces fusées est telle que l'on voit comme en plein jour. Au risque d'y laisser sa peau on se précipite pour récupérer les parachutes qui, de trois mètres de diamètre et fabriqués en soie, sont très recherchés dans toutes les armées. Mais les aviateurs allemands ne restent pas inactifs et, après quelques passages en rase-mottes en nous arrosant copieusement de rafales de mitrailleuses, ils se mettent en formation afin de bombarder notre camp improvisé.

Sous les lueurs des fusées qui découpent les tentes et les véhicules avec une force décuplée, cela devient pour eux un jeu d'enfant que de nous envoyer quelques bombes de gros calibres suivies bientôt d'un bombardement intensif. Cette opération s'effectue avec le minimum de temps et, après que le ronronnement des moteurs s'est évanoui dans la nuit, nous dénombrons les morts et les blessés. Alors que je suis occupé à donner les premiers soins à quelques blessés légionnaires, un de mes hommes vient nous signaler qu'il existe, pas très loin de nous, un tombeau creusé à même le roc qui conviendra très bien pour y garder nos blessés contre un éventuel retour des bombardiers ennemis. Bientôt le tombeau, dont les dimensions sont à peu près de douze mètres sur huit est plein de blessés.

Lorsque ceux-ci sont pansés et que le calme est revenu dans notre groupe, je



m'empresse d'examiner les murs du tombeau qui sont couverts de signes hiéroglyphiques.

Dans l'impossibilité de dormir je vais à la recherche d'un des copains, un Grec, qui en connaît un bout sur ces histoires de l'Egypte ancienne. Il s'agit, en effet, d'un tombeau de Pharaon, qui, m'explique-t-il, a été fouillé par les pillards du désert et ne contient plus rien de son ancienne splendeur. Et pourtant, les murs sont de véritables chefs d'œuvre, les gravures qui les recouvrent sont conservées d'une façon étonnante grâce à la sécheresse du désert. On les dirait gravés et sculptés sur les murs depuis hier seulement tellement ils sont nets d'une façon inimaginable.

Il y a paraît-il, dans ce désert, des quantités énormes de ces monuments envahis par les sables et introuvables. Les Egyptiens l'ont voulu ainsi mais aussi parce que le sable pénètre partout et que c'est merveille que nous avons pu découvrir une telle retraite.

Inutile de vous dire que toute la nuit se passe à épiloguer sur cette civilisation qui nous a laissé un abri. Les constructeurs de ce tombeau ne pouvaient pas s'imaginer que cette construction servirait un jour d'hôpital à des guerriers d'un autre âge et que des hommes viendraient chercher protection contre des oiseaux métalliques qui lâcheraient la mort du haut du ciel.

Enfin la Première Division des Forces Françaises Libres se retire par petites étapes sur Alexandrie et Le Caire.

Pendant quelques jours nous campons dans les environs immédiats des deux grandes villes et des permissions sont accordées. À tour de rôle nous partons pour huit jours de détente et j'ai la satisfaction d'arroser par la même occasion, mes galons de caporal.

Mon congé terminé je regagne le campement. Une agitation fébrile règne dans les services. Nous subissons un entraînement sévère et une préparation d'ensemble qui ne trompent personne et, en effet, un beau jour, toutes les permissions sont supprimées et cela devient de nouveau sérieux. Quelques jours de voyage par camions nous amènent sur le théâtre de nos futurs combats.

Le 23 octobre 1942, l'offensive d'El Alamein se déclenche. La première Division Française Libre attaque par le Sud la position dénommée Himeimat. En face de nous nous trouvons la 21<sup>e</sup> Brigade allemande Panzer et la Division blindée Italienne Ariete avec qui nous nous sommes déjà mesurés à Bir-Hakeim. La mission de notre division est de maintenir l'ennemi le plus longtemps possible pendant que les Australiens, Sud-Africains, Hindous, Néo-Zélandais, Anglais, Écossais, en tout quatre divisions bien armées et bien entraînées attaquent par le Nord. Le combat est effroyable. Après que le génie a frayé un passage dans le champ de mines, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade passe, compagnie par compagnie. Alerté par le bruit des moteurs, l'ennemi déclenche un tir de barrage, mais il pointe trop haut et les obus passent au-dessus de nos têtes avec des miaulements sinistres. Quelques obus finissent par éclater sur nous sans toutefois faire trop de dégâts. Le champ de mines est franchi et l'attaque commence par le tir des armes automatiques et des mitrailleuses. Tous nos canons sont restés à plusieurs kilomètres en arrière ensablés dans les dunes. L'ennemi contre-attaque avec des chars et en très peu de temps nos pertes sont sévères.

Nous avons plusieurs blessés et des morts. Attaché au Service de Santé je fais mon boulot, mais n'y tenant plus, je demande à mon Lieutenant Médecin l'autorisation de remplacer les blessés et de pouvoir monter en ligne. Mais le poste a été repéré et plusieurs obus tombent autour de nous blessant quelques légionnaires qui se trouvent dans les environs. Après plusieurs heures de combat acharné, mais sans l'appui de nos chars, l'ordre est donné de rompre le contact et de nous regrouper autour de nos engins blindés. La voiture sanitaire est insuffisante pour contenir tous les blessés graves et un camion est appelé à la rescousse. Nous partons avec le camion, mon Lieutenant Médecin et moi, mais en arrivant devant le passage du champ de mines nous sommes arrosés par un violent tir de l'artillerie ennemie qui nous canarde à vu des crêtes environnantes. Mon Lieutenant prend la décision de partir avec la voiture sanitaire et me confie la direction du camion avec ordre de passer coûte que coûte. Je reçois carte blanche et j'ordonne à mon chauffeur Durant (un ancien de Norvège) de foncer droit devant nous et de frôler les canons ennemis. Le risque est gros, mais c'est notre seule chance car de l'autre côté j'ai repéré six chars ennemis et quatre voitures blindées qui nous ferment irrémédiablement le passage. Après une course folle de quelques cents mètres, nous nous trouvons soudain devant un barrage de mines anti-char. Aller plus loin serait aller à la mort. Si nous ne nous trouvions que Durant (mon chauffeur) et moi dans le camion sûr que nous risquerions le paquet, mais j'ai la responsabilité de dix grands blessés et ma mission passe avant tout. Après quelques secondes de réflexion je charge un de mes blessés, Dominiqui, sur mon dos et je traverse le champ de mines. Les mines ne sont enterrées que sous quelques centimètres de sable et, parfois, je glisse sur l'une d'elles. Je sais, évidemment que les mines n'explosent qu'à partir d'une pression de quatre cents kilogrammes, mais, depuis le temps qu'elles sont enterrées, la rouille ou la corrosion ont pu les rendre plus sensibles. Il me souvient que nous avons même remarqué que certaines mines explosaient sans même la plus légère pression, spontanément. Je m'attends à être déchiqueté d'un instant à l'autre. Mais, pendant mes réflexions, j'ai marché, et les trente mètres de la largeur du champ de mines sont dépassés. Je recommence la manœuvre avec un second et un troisième blessé et enfin avec le gros de ma troupe qui, heureusement peut encore marcher. Je vous fais grâce de ce tableau de blessés, clopinant péniblement, arc-boutés les uns sur les autres, la terreur au fond des yeux, s'avançant sur ce champ de mort. Nous arrivons enfin au complet de l'autre côté. Les Allemands ont été réguliers et aucun obus n'a été tiré pendant le transfert des blessés. Des voitures de la Légion sont venues prendre mes éclopés qui sont immédiatement évacués sur le premier poste de secours.

Déchargé de cette énorme responsabilité, je pars dans les lignes ennemies à la recherche d'un nid d'armes automatiques qui fait des ravages énormes dans nos rangs. Je suis armé d'une mitraillette, de quatre grenades et d'un pistolet d'Officier allemand. Je me sens en pleine forme et je ne suis pas fâché d'en découdre personnellement avec l'ennemi et venger mes camarades tombés. J'ai pu repérer le nid en question et je demande à deux de mes compagnons de protéger mon avance par un tir de protection. Je progresse sous un feu nourri, les balles giclent dans ma direction sans me toucher, mais je suis déchaîné. À cent mètres je fais mouvement vers

la droite afin d'éviter d'être touché par le tir de mes camarades qui continuent à tirer sans arrêt. Je fais mon petit ramping et me trouve enfin protégé par un petit monticule de sable. Je dois être à une trentaine de mètres de mes ennemis et soudain, je bondis et j'arrose copieusement le réduit. Le tireur et le chargeur sont grièvement blessés et leur caporal, un italien de dix-neuf ans peut-être lève les mains et se rend. Après les avoir désarmés et enlevé une pièce de l'arme automatique, je fais un pansement sommaire aux deux blessés, et ramène mon prisonnier au travers du champ de mines. Je suis obligé d'appuyer ma mitrailleuse dans le dos de ce satané d'italien pour le faire avancer dans ce passage dangereux. Sur le chemin du retour, je dépasse plusieurs de nos blessés qui s'acheminent en boitillant vers le poste de secours le plus proche. Je forme un groupe et donne les premiers soins à chacun.

Nous repartons par petites étapes de cinq cents mètres. Au poste de secours, je retrouve mon lieutenant en plein travail. Il est débordé par les blessés qui arrivent de plus en plus nombreux. Il n'a pas été averti de mon retour et de derrière, mouvement de détente joyeuse, je lui lance une formidable claque dans le dos. Furieux, il se retourne, l'injure à la bouche et, dans les yeux, la détermination de punir celui qui lui aurait manqué de respect, mais à ma vue, son regard s'éclaire et, me serrant la main à me déboîter les phalanges, il me félicite chaleureusement pour avoir ramené tous les blessés au travers des lignes ennemies. Je lui remets son équipement qui était resté dans le camion que j'ai incendié avant de l'abandonner dans le champ de mines. Il en est très touché et il me confie que j'étais considéré comme perdu lorsque je suis parti pour faire ma petite patrouille personnelle. Il est sidéré quand je lui présente mon prisonnier et il tient même à m'accompagner au Commandant du Bataillon pour lui signaler mon exploit.

Étrange garçon que ce Lieutenant-Médecin. L'année 1940 le trouve interne dans un hôpital civil. Engagé dans l'armée Française, il est affecté comme simple infirmier (n'étant pas français) dans une quelconque unité. Lors de la débâcle, il parvient à échapper à la capture par un tour de force peu commun, il se fait passer pour simple d'esprit et pendant des semaines, il s'achemine vers l'Espagne, volant de ci, de là, des légumes dans les champs, voire quelques betteraves pour ne pas mourir de faim. Il finit toutefois par rallier l'Angleterre, via Miranda, où il est reçu par le Général De Gaulle qui l'affecte comme Médecin à son Quartier Général. Mais ce n'est pas pour ce métier de rond de cuir qu'il a risqué cent fois sa vie, c'est pour se battre qu'il a rallié les Forces Françaises Libres. Après bien des rouspétances et des réclamations, on fait droit à sa demande et c'est comme cela qu'il fut affecté aux troupes de la Légion. Ce chic type par excellence me prépare une citation qui n'est pas, je vous le jure, piquée des vers, mais ici vient se placer un étrange dilemme. En effet, j'ai détruit un nid de mitrailleuses, j'ai fait un prisonnier mais comme je suis toujours brancardier, ces faits d'armes ne peuvent pas être portés sur ma citation.

Elle portera simplement le fait que de nombreux blessés ont été sauvés sous un violent bombardement et elle reprendra les péripéties de ce sauvetage, ma foi, mouvementé au possible.

Sur notre aile droite, le combat continue, acharné et l'attaque fait rage. Le 1<sup>er</sup> novembre, l'ennemi cède enfin. Le 4 novembre, les Allemands fuient en abandonnant dans le désert de Lybie quatre divisions italiennes. Et c'est une poursuite effrénée.

Les chasseurs de la R.A.F. s'en donnent à cœur joie. Cette chasse ne s'arrêtera qu'à Enfidaville en Tunisie soit après un parcours de trois mille cinq cents kilomètres.

Dans ces combats, nous avons perdu notre Colonel Amilakvari, commandant la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade. Homme de valeur, cet officier était avec nous, avec le grade de Capitaine, lors de la Campagne de Norvège. Il s'est couvert de gloire lors des campagnes d'Erythrée et de Lybie. Il était notre symbole pour son courage, son abnégation, son esprit de sacrifice et sa bravoure.

Plusieurs de nos vieux Légionnaires sont tombés au Champ d'Honneur et d'autres plus nombreux encore, ont été mis hors de combat par des blessures et brûlent de reprendre leur place dans nos rangs.

Notre brigade va se cantonner à Héliopolis afin de se regrouper et prendre bientôt part à de nouvelles opérations. Quelques jours ont suffi et bientôt la poursuite de l'ennemi continue en passant par El-Alamein, Alfaya, Tobrouk, Derna, Benghazi, Tripoli.

Et c'est comme cela que le 10 mai 1943, je me trouve sur un piton, en face de Djebel Garci (Tunisie) avec quelques anciens Légionnaires. Il y avait là le sergent Parent qui était dans ma section en Norvège et le Légionnaire Kakovorsu, un autre ancien de Narvik.

L'artillerie et les mortiers ennemis n'ont cessé de nous bombarder de toute la journée. Nous ne pouvons effectuer Kakovorsu et moi, qu'un tir de longue portée sur des fantassins ennemis. Nous nous trouvons sur des pitons élevés et l'ennemi est sur l'autre versant, en face, à environ quatre cents mètres. Je touche pour ma part deux fantassins allemands qui font une chute des plus impressionnantes, dégringolant la pente avec des attitudes de pantins cassés. Mais notre tir ne va pas sans entraîner la riposte des copains d'en face qui nous envoient des bordées de mortier qui tombent drues sur notre position. Je me fais évidemment enguirlander par d'autres légionnaires qui se trouvent planqués à quelques quarante mètres derrière nous et qui encaissent, qui encaissent que c'en est une véritable bénédiction. Et ce petit jeu continue deux jours, deux mortelles journées durant lesquelles répondant au tir de nos engins automatiques, l'ennemi riposte avec tout ce qu'il possède de disponible comme armes, mortier, mitrailleuses, artillerie.

Le 12 mai, au plus fort du combat, je reçois ordre de joindre une compagnie qui est très exposée et qui vient de subir de très sévères pertes.

Pour rallier cette position, il faut traverser un passage particulièrement exposé, découvert, d'où l'ennemi vous a en point de mire. Aie... Voilà ce fichu passage. Je suis immédiatement pris à partie par les tireurs allemands qui me font entendre la chanson de leurs balles de mitrailleuses. Les mortiers se mettent de la partie et quelques obus me manquent de peu. Je suis assourdi par un tel tintamarre que j'en ai la tête qui tinte. Je traverse la bonne centaine de mètres qui me sépare du gros de la compagnie en difficulté et j'y arrive sain et sauf. Eh bien ! Franchement, de m'en être tiré sans une égratignure tient véritablement du miracle. Les copains eux mêmes me regardent avec des yeux ronds, abasourdis d'avoir vu un homme traverser cette mer de fer. Mais trêve de réflexions. À peine arrivé je suis entouré de blessés

graves qui m'attendaient. J'effectue les premiers pansements d'urgence et moins d'une heure plus tard tous mes blessés sont amenés par les brancardiers, qui viennent d'arriver à la rescousse.

Le bombardement et le tir des armes automatiques continuent avec une rare violence. Je pars avec le sergent Parent pour contenir les contre attaques de l'infanterie allemande. À peine sur place, le malheureux sergent reçoit une rafale de mitraillette qui lui enlève la calotte crânienne et l'étend sans vie à mes pieds. Un autre sergent vient à notre secours avec son groupe de légionnaires mais, en quelques instants, le gradé et deux de ses hommes sont tués sur place. Je maintiens le combat en attendant un renfort problématique.

Le sifflement des balles et le bruit des explosions me martèlent le tympan et c'est presque inconscient que je continue à maintenir le contact. Quelques Allemands se sont infiltrés dans nos positions et cela en devient un véritable corps à corps. J'ai lancé mes quatre grenades et vidé tous mes chargeurs de mitraillette, il ne me reste qu'à prendre les grenades des morts et les deux chargeurs qui sont dans la ceinture des sergents. Mais une section arrive à la rescousse et l'ennemi abandonne le piton qui se trouve le plus près de nous.

Peu à peu, le calme revient, entrecoupé seulement de tirs isolés qui fusent de ci, de là. Je peux enfin m'occuper de mes blessés et le soir, tout rentre dans l'ordre. Mais les pertes de la compagnie sont très lourdes en blessés et en morts. Après que le transport du dernier blessé a été assuré, je rentre au poste de secours sanitaire pour rendre compte de l'emploi que j'ai fait de cette satanée journée qui comptera, je vous l'assure dans mes souvenirs. Je n'ai ni mangé, ni bu de toute ma journée et c'est seulement à présent que je m'aperçois que je suis littéralement affamé, assoiffé et de plus, recru d'une fatigue surhumaine. Mon chef de Bataillon De Seigny me félicite pour ma bonne conduite au feu et pour les blessés dont j'ai tenu à assurer l'évacuation dans des conditions très difficiles et sous un bombardement du tonnerre. Je suis cité de l'ordre de l'Armée.

De retour à mon campement, je m'endors d'une traite dans mon coin que j'ai choisi comme le plus confortable. Vers dix heures du soir, je suis éveillé par la venue du Capitaine Aumônier, qui est venu partager le repos de ce qu'il appelle « sa troupe ». Je veux lui céder ma place et, devant son refus, je me vois obligé d'insister pour lui faire accepter la meilleure place. Je vais, pour ma part, m'allonger dans un autre endroit.

Cette nuit-là, un seul obus a été tiré, mais le pointeur devait être diablement habile car l'obus, un 155, est venu exactement toucher le coin du Marabout, ce coin que j'avais voulu offrir à notre Aumônier, perforant le toit et blessant notre Officier aux pieds. Sans la venue de cet Aumônier, j'avais immanquablement la tête écrasée sous les gravats, car, trouvant la position plus confortable, celui-ci avait tout simplement mis les pieds à la place qu'occupait ma tête quelques instants plus tôt. À croire que j'ai, comme disent les Arabes, la Baraka, et, comme nous disons chez nous une veine de pendu.

Le 13 mai au matin, tout le secteur est d'un calme impressionnant. Le bruit court que les Allemands veulent se rendre, mais personne n'y croit, nous craignons un



piège. Je sollicite de mon Officier, le Lieutenant Mortineau, la permission de filer à l'anglaise et de faire une patrouille dans le secteur ennemi avec un seul homme, le Légionnaire Hosman, un jeune Ascaris, qui a rallié la Légion à Massoua et qui a déjà justifié une renommée bien assise de baroudeur de classe. Nous partons, armés de plusieurs grenades et la mitraillette au poing. Nous faisons de la sorte plus de quatre kilomètres et nous avons bientôt dépassé les deux premières lignes ennemies. Nous n'avons jusqu'ici rencontré que des cadavres en putréfaction, abandonnés à leur poste de combat. C'est un spectacle horrible et mon jeune compagnon est sur le point de rebrousser chemin, mais à ma remarque qu'il perdra son prestige s'il ne revient avec quelques prisonniers, il se surmonte et continue à me suivre. Nous devons être partis pour le sixième kilomètre quand, brusquement, une rafale d'arme automatique fait Bigler le sable à quelques mètres devant nous. Nous ripostons par le tir de plusieurs chargeurs de mitraillettes et, pendant que je laisse tirer mon jeune camarade, je contourne le piton rocheux d'où est parti le tir de l'ennemi.

Après quelques minutes, ma progression s'achève et mon étonnement est des plus grands quand je constate que le secteur est devenu soudain d'un calme lourd. Le tireur ennemi et son chargeur gisent, percés de plusieurs balles sur leur pièce ensanglantée. Un signe joyeux à mon compagnon et nous continuons nos investigations. En contournant un grand piton, nous sommes surpris pila vue de plusieurs drapeaux blancs qui sortent des fentes des rochers. Deux compagnies, une allemande et une italienne se rendent et se mettent à notre disposition. Officiers en tête. Mon sac est bientôt bourré de jumelles et de pistolets de tous calibres. Nous capturons également quatre voitures et un matériel du dernier cri. Et notre étrange troupe se met en marche, par rang de trois. Nous croisons sur le chemin du retour, une compagnie de Sénégalais de Forces Françaises Libres et je vous laisse à deviner la tête de ses gradés quand ils constatent l'occasion qu'ils viennent de rater. Afin de ne pas nous quitter sur cette impression plutôt pénible, j'indique au capitaine de la Compagnie plusieurs drapeaux blancs qui s'agitent encore à quelques centaines de mètres plus loin et qui indiquent que, là aussi, les ennemis sont disposés à se rendre et nous nous quittons les meilleurs amis du monde. La Compagnie des Sénégalais disparaît dans les creux de la montagne et nous continuons à avancer dans la direction de notre unité. Nous y arrivons sur le coup de midi, ayant dû effectuer un assez long détour afin de permettre à nos véhicules de prise de suivre les pistes.

Au P.C. du Bataillon, les prisonniers affluent de partout. Sur tout le front c'est la débâcle. L'Afrique du Nord est purgée de ses ennemis. Officiers en tête, de longues colonnes d'allemands et d'italiens descendent des derniers massifs Tunisiens vers les camps de prisonniers. C'est ici que viennent se rassembler les débris de l'Afrika Korps, la Division Herman Goering, la 90<sup>e</sup> Division Allemande et la Division Trieste, cette même division qui nous encerclait à Bir-Hakeim.

La campagne de Tunisie s'achève par une victoire à laquelle l'Armée Française a pris la plus large part. La Tunisie restera terre de l'Empire Français.

Quoique cette campagne fut de courte durée, les pertes en hommes furent considérables, nos rangs, encore cette fois, s'étaient éclaircis, les meilleurs d'entre nous avaient laissé la vie dans cette bataille meurtrière, nos blessés étaient légion.

C'est à quelques kilomètres de Tunis que notre brigade prend son campement dans un paysage désolé. Nous défilons dans la ville, follement acclamés par la population qui hurle sa joie de voir se terminer les combats sur leur sol. L'enthousiasme tourne au délire et c'est à bras ouverts que la ville nous reçoit.

Je dois noter ici que je viens de recevoir ma nomination de chef de groupe et que, forcément, ma permission s'en ressent à tous les points de vue.

En rentrant au camp, j'ai le plaisir de revoir quelques-uns de mes anciens compagnons que j'ai connu en Syrie et au Levant avant la guerre, le Caporal Tys et Bogaert qui se sont engagés en même temps que moi en 1935. Nous avons fait partie de la même compagnie pendant deux ans et demi dans la citadelle de Homs en Syrie et à la caserne de Balbek. Il y a, ici, un très grand nombre de militaires de toutes armes qui se présentent pour rallier la Première Division du Général De Gaulle. La politique intervenant, questions dont je n'ai pas à parier dans ces pages n'étant pas diplomate, mais toujours est-il que les divisions de Kœnig et de Leclercq sont envoyées dans les sables de la Tripolitaine où nous passons les trois mois les plus chauds de l'année.

Vers le 1<sup>er</sup> septembre, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade va s'installer à quelques kilomètres de Tunis sur le féérique golfe d'Hammamet. Les pertes de la campagne de Tunisie ont été comblées par des Légionnaires des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Étrangers. De plus, Sidi-Bel-Abbès, nous envoie un détachement de renfort.

A nouveau nous sommes prêts à affronter le combat, à gagner de nouvelles batailles. Nous sommes équipés de matériel américain et notre 13<sup>e</sup> Demi-Brigade est constituée sur un nouveau tableau d'effectif dont un bataillon de commandement et deux bataillons d'infanterie. Quelques jours d'entraînement intensif et nous faisons l'admiration d'un Général Américain qui est venu nous voir manœuvrer pendant des exercices de tir réel.

Notre Général de Brigade, Kœnig, nous quitte, appelé à l'Etat-Major Général de l'Armée à Alger. Le Général Brosset prend le commandement de la 1<sup>re</sup> Division Française Libre.

Notre instruction est bientôt terminée et c'est avec un plaisir non dissimulé que nous nous embarquons le 18 avril 1944 à Bizerte. La campagne d'Italie est commencée. C'est après un voyage, sous la protection de navires de guerre que le 20 avril nous débarquons à Naples où la Division se regroupe au fur et à mesure de l'arrivée des transports.

Notre Demi-Brigade va pouvoir poursuivre la lutte contre un ennemi que nous talonnons depuis 1940.

---

Page ci-contre, le fac-similé de la 3<sup>ème</sup> demande de reddition envoyée le 3 juin 1942 par Rommel au général Koenig encerclé depuis 7 jours.

Page suivante, un tract diffusé aux troupes. La demande de reddition est tiré de ce document. Cet ajout d'un document rare nous a paru nécessaire.

Nous remercions le légionnaire, l'Adjudant Alain M. pour nous l'avoir fait connaître.



Dienststelle:			Reihe:	
Spruch Nr.	Befördert am	19	Uhr durch	
	Aufgenommen am	19	Uhr durch	
	Erhalten am	19	Uhr	
Fern- Sprech- Zust. <b>Spruch Nr.</b> von an				
Bemerkte:				
Abfahrende Stelle:	te Meldung	Ort	Zeit	Stunde
	Abgegangen			
	Angelommen			
	An			
<p> <i>an die Truppen von Bir-Akeim.</i> </p> <p> <i>Weiterer Widerstand bedeutet unnützes Blutvergießen. Ihr werdet denselben Schicksal erleiden, wie die beiden englischen Brigaden in Got Saleb, die vorgestern vernichtet wurden.</i> </p> <p> <i>Wir stellen den Kampf ein, wenn ihr weiße Flaggen zeigt und ohne Waffen zu uns überliefert.</i> </p> <p> <i>ROMMEL</i>  <i>Gammelsdorf</i> </p> <p> <i>Rece. le 3/5 à 9h10</i> </p>				

Traduction : "Aux troupes de Bir-Akeim.

"Résister plus longtemps provoquerait des effusions de sang inutiles.

"Vous subirez le même sort que les deux brigades anglaises de Got Saleb qui ont été anéanties avant-hier.

"Nous arrêterons le combat si vous hissez le drapeau blanc et si vous passez sans armes nos lignes."

signé : ROMMEL







## LA CAMPAGNE D'ITALIE

Notre 13<sup>e</sup> Demi-Brigade, établie en base de feux, assiste à la percée de Garigliano et se prépare à participer à la poursuite. À San Giorgio, pendant que nous montons en ligne, l'ennemi, qui a dû être averti de l'emplacement de nos bivouacs par quelques espions mêlés à la population, nous soumet à un bombardement de nuit avec une telle diabolique précision que déjà nous avons de grosses pertes à déplorer. J'ai, pour ma part, la douleur de perdre quelques-uns de mes vieux copains de 1940.

Nous prenons contact et attaquons à hauteur de Pontecorvo au Monte-Leucio où une avance rapide, suivie d'une contre-attaque de l'ennemi fait de très sérieux ravages dans nos rangs. Notre Brigade tient tête à l'ennemi et le repousse non sans lui infliger de terribles pertes. Nous continuons notre avance en avant.

Pendant toutes ces opérations, je suis débordé par les soins à donner aux blessés, mais devant les pertes que nous subissons, surtout en gradés, je suis sollicité par mes Officiers pour prendre le commandement d'un groupe de combat. Et c'est comme cela que nous continuons notre progression le long de la rive droite du Liri, en liaison à vue avec les Britanniques qui progressent, eux sur l'autre rive.

Un adjudant est mortellement touché de trois balles en pleine poitrine et, le blouson enlevé me fait voir une horrible blessure qui met le poumon à nu. Avant d'être amené par l'équipe de brancardiers, cet homme qui sent la mort m'adjure de le venger.

Je viens rendre compte à l'Officier de la deuxième Section de la perte de son adjudant. Cet homme qui vient de perdre deux sous-officiers en deux jours me charge de remplacer l'adjudant jusqu'à nouvel ordre tout en continuant à m'occuper des blessés et de l'équipe des brancardiers. J'accepte.

Je fais installer deux fusils mitrailleurs en avant poste, derrière l'écran qu'offrent de grands arbres après avoir fait aménager des trous individuels. Je fais installer une mitrailleuse entre ces deux armes automatiques et je demande à chaque tireur d'ouvrir le feu sur les positions allemandes clans dix minutes. Mon plan est très simple. Pendant le tir de protection ou de diversion, si l'on veut, je vais progresser avec les deux Légionnaires vers la maison qui se trouve entre les deux positions. Je pourrais du grenier de cette habitation repérer l'ennemi et il m'offrira une cible que je ne me ferais pas faute de supprimer.

Nous faisons notre petit camping et nous sommes aux trois quarts de notre progression lorsque nos armes automatiques ouvrent le feu. La riposte des Allemands

ne se fait pas attendre et c'est maintenant sous une voûte de fer que nous progressons. Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres de la maison lorsque l'un de mes Légionnaires est tué et reste sur place. L'objectif est atteint, et de ce poste d'observation idéal je vois, par une crevasse, les avant postes ennemis. Juste sous mes regards un nid de mitrailleuse est là, le tireur, le chargeur et un sous-officier, ils sont juste à une centaine de mètres de moi. J'agrippe mon fusil mitrailleur et calmement, comme à l'exercice, je mets les trois hommes hors de combat d'un seul chargeur. Mais à présent ce coin va devenir malsain, les autres avant postes doivent avoir repéré notre position par les flammes de notre tir. Nous prenons l'escalier au galop. Il n'était que temps, les balles traversent le toit et un obus, tiré d'un char, fait une trouée avec un bruit épouvantable. Mon second Légionnaire a un œil crevé par un éclat. Je le traîne vers le bas où nous sommes à l'abri de cette maison qui, comme toutes celles de la région, est une vieille construction et l'épaisseur des murs est tout simplement impressionnante. Il leur faudrait une bombe de gros calibre pour venir à bout de notre abri. Le reste de mon groupe est venu nous rejoindre entre-temps. Le Légionnaire Levêque, un Belge, part seul pour ramener le corps de notre camarade qui a été tué avant d'avoir atteint la maison, Levêque le ramène quelques minutes plus tard sous le feu terrible de l'ennemi. Brusquement des explosions se succèdent sur notre gauche où se trouve une Compagnie de Sénégalais de notre Division. En quelques minutes, deux jeeps sont en flammes, leur Officier est gravement blessé. Je pars en toute hâte. Le spectacle est pénible, ici deux braves Sénégalais baignent dans leur sang, là un troisième est étendu sans vie, plus loin un autre se roule sur la terre en proie à de terribles douleurs dues aux brûlures (un bidon d'essence a explosé dans la jeep où il se trouvait).

Après avoir soigné tout ce monde et fait évacuer les blessés graves, je me vois obligé de faire installer une troisième arme automatique sur le flanc gauche. La Compagnie des Sénégalais a eu de lourdes pertes et plusieurs autres groupes ont des blessés, de plus deux positions sont détruites. Pour ne pas laisser cette brèche ouverte et empêcher une infiltration ennemie, je fais installer un groupe de Légionnaires avec mission de protéger notre gauche et de rester en contact avec la Compagnie voisine. Un tir infernal continue toute la journée pour ne décroître qu'avec la venue de la nuit.

Le lendemain, j'apprends la mort de l'adjudant. Il me semble que j'éprouverais un tel soulagement de verser quelques larmes que je donnerais tout ce que je possède pour sentir sur mes joues leur douce tiédeur. Mais la guerre a fait de moi un être insensible. Je suis devenu une machine à tuer, tuer pour pouvoir survivre, tuer pour venger nos morts, tuer pour que ceux qui survivront puissent faire la paix. Cela devient une ironie. Ironie d'autant plus cruelle que le soldat s'en rend compte. Mais qu'y peut-il ?

Cette nouvelle journée est âprement commencée. Notre Bataillon, après un regroupement nécessaire, enlève de haute lutte les positions ennemies et progresse en avant.

Nous avons obligé les Allemands à quitter un secteur qu'ils occupaient depuis longtemps. En arrivant aux premières maisons que les Allemands viennent d'abandonner, mon premier soin est de visiter une grande bâtisse qui pourrait éventuelle-

ment servir de repaire à quelques tireurs d'élite et qui de cette façon auraient beau jeu pour nous mitrailler par derrière. En arrivant au premier étage, je suis cloué sur place par le spectacle effroyable qui s'offre à ma vue. Dix jeunes Allemands sont là, sur des lits. Ils sont tous morts. Deux d'entre eux, dans les affres de l'agonie, ont roulé sur le plancher. Il y a du sang partout, la pièce en est éclaboussée, il en a giclé sur les murs, les pansements en sont imprégnés, les visages maculés. Ce bâtiment servait de poste de secours et ces cadavres sont ceux des grands blessés qui furent abandonnés par leurs hommes devant notre avance rapide.

C'est avec un soupire de soulagement que je quitte ce charnier pour continuer mes investigations et, un peu plus loin, adossé à un arbre, il y a un officier allemand, les yeux vitreux. Il est mort il y a très peu de temps avec un tout petit trou au milieu du front. Notre Compagnie est arrêtée à quelque trois cents mètres d'un pont qui est défendu farouchement par l'ennemi et j'obtiens de mon Officier de faire une patrouille, mais tout seul, car, me dit-il, chaque fois que je pars en patrouille j'enregistre des manquants lors de mon retour. Ma témérité coûte cher à la Compagnie et il ne veut absolument plus exposer ses effectifs.

Après avoir progressé pendant une vingtaine de minutes je me trouve soudain devant un groupe de maisons où je suis accueilli à bras ouverts par les habitants de ce petit hameau où j'apprends que les Allemands ont abandonné le secteur par suite de l'avance des Canadiens sur notre flanc droit. Malgré l'urgence de la nouvelle, il m'est totalement impossible de quitter ces braves gens sans m'être restauré d'une omelette pantagruélique arrosée de larges rasades de chianti. Tout ce monde pleurerait de joie d'être enfin délivré de ce cauchemar. Je vais rendre compte de l'avance des Canadiens à mon Capitaine.

Ce soir-là, notre compagnie prend ses dispositions pour passer la nuit aux abords d'un carrefour important de la bourgade. Notre campement étant établi dans une immense ferme rustique possédant de nombreuses dépendances disséminées aux alentours.

Suivant mon habitude, je flânais très tard dans la soirée, en patrouille à la recherche de tireurs allemands, mais lorsque je revins afin de m'octroyer un peu de repos, il me fut absolument impossible de trouver le moindre coin où reposer mes muscles raidie. Tous les hommes étaient littéralement tassés comme des sardines en boîte. Et c'est comme cela que je m'égarais bien malgré moi je vous le jure, dans une salle où étaient allongés des civils, des réfugiés peut-être. Après leur avoir expliqué les raisons de ma visite je fus accueilli très gentiment et, comblé de déférence, ont mis à ma disposition la seule couchette disponible de tout ce coin. Je ne tardais pas à m'endormir comme un bienheureux, quelques rasades de chianti aidant. Ce n'est que vers les dix heures que je m'éveillais le lendemain.

Je sors presque aussitôt en patrouille. J'avais à peine contourné le bâtiment que j'entend une voix jeune et fraîche qui me hèle et je vois venir à moi une jeune fille qui, rougissante, me demande d'accepter une petite médaille religieuse qu'elle me met dans la main en me souhaitant de revenir vivant et de finir la guerre en vainqueur. Ému, plus que jamais je ne l'avais été, de tant de gentillesse, je l'embrasse sur le front, et, fouillant mes poches je lui offre toutes mes économies. Et je pars

enfin soulagé, ruminant dans ma pauvre tête que, peut-être, pour la première fois dans ma garce de vie je viens, de faire ce que communément, on appelle une bonne action.

Je serais, cette fois accompagné dans ma patrouille par deux Légionnaires, un Espagnol et un Alsacien. Après avoir dépassé nos dernières positions, nous sommes soudain pris à partie, à un tournant de la route, par le tir furieux de quelques tireurs d'élite, ceux que les Américains appellent « Snippers » et qui se font tuer sur place afin de ralentir un tant soit peu l'avance des troupes adverses par des tirs de harcèlement. Nous ouvrons le feu à l'aide de nos mitraillettes et, soudain, tout redevient très calme. Nous progressons, homme par homme, en nous protégeant mutuellement et, en arrivant en l'emplacement du tireur, nous y découvrons un Allemand de seize ans à peine, qui se tient le ventre d'où s'échappent des flots de sang noirâtre. Il me demande, dans un français assez correct, de prendre une enveloppe qui se trouve dans la doublure de sa veste et de bien vouloir l'envoyer à sa mère, à l'adresse indiquée. Je lui promets de faire le nécessaire, et l'instant d'après, il meurt dans nos bras. Nous le recouvrons de sa couverture de campagne et nous lui rendons les honneurs militaires. Il était un ennemi, mais il est mort en brave, les armes à la main. Je vois, dans les yeux de mes compagnons, des larmes de compassion, impressionnés qu'ils sont de la mort de ce jeune garçon qui n'est encore qu'un enfant. Mon Légionnaire Espagnol a un fils qui doit être à peu près du même âge. Je voudrais, moi aussi, verser quelques larmes, et la colère, une colère irraisonnée autant que pénible me monte de ne pouvoir tenir sous les feux de ma mitraillette, les véritables responsables de cette guerre.

Nous reprenons notre progression et, quelques centaines de mètres plus loin, nous nous arrêtons d'un seul mouvement pour admirer, devinez quoi, un coq, un superbe coq qui se balade en se pavanant et nous toise d'un regard indifférent. Un coq, alors que depuis des semaines nous n'avons plus goûté un seul morceau de viande fraîche. Notre estomac est malade rien qu'à penser aux boîtes de conserves.

Je l'ajuste avec mon arme et à la première rafale je l'abats à environ cinquante mètres, mais au moment d'aller chercher le produit de notre « chasse », une autre rafale de mitraillette nous cloue au sol. Cela vient de la direction des adversaires et je demande à mes hommes de me protéger de leurs tirs pendant que j'irai récupérer notre trophée. Au moment même où je crois tenir ce sacré coq, une rafale de balles s'abat sur moi. Un projectile troue mon bidon et deux autres pénètrent à l'intérieur de mon blouson de combat, heureusement, sans me toucher. Je vide deux chargeurs à mon tour et je reviens en courant, un sourire large comme cela aux lèvres et brandissant le volatile.

Une heure après, notre coq, embroché sur une baïonnette, cuisait doucement au-dessus des flammes d'un foyer de fortune. Cela était peut-être un peu rustique, mais je vous jure que la volaille était succulente. Un jeune lieutenant, tout en dégustant une cuisse, me fait calmement remarquer, que je viens de risquer ma vie pour avoir le plaisir de manger quelques bouchées de viande fraîche. Je l'admets facilement, mais dans cette guerre qui n'est, elle, pas drôle, nous en sommes arrivé à perdre totalement la notion des choses et nous ne connaissons même plus leur



valeur intrinsèque. La vie d'un coq pour un homme ! Pourquoi pas après tout, nous nous faisons parfois tuer pour moins que cela.

Après plusieurs journées d'un combat acharné, la Brigade, avec les éléments de la première Division Française Libre. À abordé les premières positions ennemies. Elle a brisé les lignes de défense de la Vallée du Garigliano et percé le front, malgré l'opposition farouche de l'artillerie ennemie. La Brigade et les autres Régiments avancent de plusieurs kilomètres et enregistrent la prise de plusieurs villages, notamment San Andréa, San Ambriogo et San Appolinaire. L'ennemi ne peut tenir devant notre fougue et notre ténacité, nous sommes déchaînés car nous défendons ici l'honneur de la France et nous vengeons la capitulation de 40 que nous n'avons, nous Légionnaires, jamais acceptée. La progression continue, extrêmement rapide, acharnée et implacable, en liaison constante avec les Forces Britanniques un peu en arrière sur la rive gauche du fleuve. San Giorgio est enlevé le 16 mai. Nos Bataillons attaquent sans répit et le 17 Chiala est pris après un terrible combat où les hommes ont dû protresser maison par maison. Rio Forma Quesa est dépassé le 19 mai et notre Chef de Division, le Général Brosset, est félicité par le Général Clark, Commandant en chef de la V<sup>e</sup> Armée, à l'occasion de nos brillantes victoires et notre avance foudroyante. Le 20 mai, malgré l'opposition de vastes concentrations ennemies, nos Bataillons avancent sur le Seri en direction de Ponte Corvo. Du 20 au 26 mai, la poursuite continue au-delà du mont Leucio et ceci, malgré les attaques incessantes de chars ennemis et nous arrivons devant la deuxième ligne de défense allemande connue sous le nom de Ligne Hitler.

Après un regroupement de nos forces, rendu nécessaire par une avance trop rapide, nous continuons le 29 mai et après d'âpres combats, Rome est enlevé le 4 juin. Du 5 au 7 juin, nos bataillons enlèvent Villa Adriana, après des combats d'une terrible intensité, forcent le passage du Taveronne pour obliger l'ennemi à abandonner finalement Tivoli. Le 9 juin, nos avant-gardes reprennent le contact avec l'ennemi devant Viterbo et s'emparent de Montefiascone. Le 11, après un mouvement tournant qui a comme centre le lac Boisenà, notre Division repousse plusieurs violentes attaques et bouscule l'ennemi sur toute la largeur du front, forçant nos adversaires à décrocher devant Castel Giorgia, San Loranza et Aquapendente, Cascione, Bagni, ces deux villages tomberont entre nos mains après une semaine de combats meurtriers, ponctués par des attaques et contre-attaques des blindés ennemis. Viendront ensuite s'ajouter à nos victoires les prises de Monte-Calcinazo, Subrigo, le mont Cetona et enfin le piton de Radicofani. Ces combats se sont succédés pendant près de deux mois dans la fièvre de la poursuite que nous avons accomplie implacablement, chassant de partout l'ennemi, le forçant à reculer inlassablement devant nos fougueux assauts. Après la prise de Radicofani, le besoin de se regrouper et de donner un peu de repos à nos Bataillons se fait sentir impérieusement. Les pertes que nous avons subies, surtout en gradés, nous oblige à compléter nos cadres par de nouveaux apports en hommes et en matériel.

Je tiens, ici, à énumérer quelques faits qui se sont passés au cours de cette Campagne d'Italie, faits, hélas ! Le plus souvent tragique, la guerre, elle-même, n'étant que la plus triste des comédies.

Les 16 et 17 juin, notre Bataillon se trouve devant le piton de Radicofani lorsque brusquement, succédant à une accalmie, des obus de mortiers viennent éclater sur notre Compagnie. Le Légionnaire Mamoukt un Turc qui fait partie de mon groupe, est tué net à mes côtés, m'éclaboussant de son sang par deux blessures horribles. Il a la tête arrachée et une jambe sectionnée. Pour son compagnon inséparable, le Caporal Hosman (ce même Hosman avec l'aide duquel je fis plusieurs prisonniers en Tunisie) la perte de cet homme est irréparable.

Après avoir ramené la dépouille de notre compagnon vers un poste de secours à l'arrière, je me vois obligé de demander une équipe de renfort, car le Caporal Hosman, déprimé à un point maximum, ne réagit plus, même devant les situations les plus critiques. J'obtiens, comme contingent d'appui, un petit Français, Durand, et un Espagnol, deux hommes qui ont fait leurs preuves et qui me sont dévoués jusqu'à la mort. Et, remontant vers le piton, nous reprenons l'implacable combat. Cependant, je suis obsédé par plusieurs faits bizarres qui s'imposent avec une force toujours croissante à mon pauvre esprit torturé par les derniers malheurs qui nous ont accablés. Depuis le départ de ce matin, j'avais été très étonné par l'attitude anormale du Légionnaire Mamoukt. Il faut dire que Mamoukt était ce qu'on peut appeler un rude baroudeur. Pendant toutes les campagnes antérieures, jamais personne ne l'avait vu hésiter une seule seconde. Il était d'un calme asiatique et c'est avec le sourire aux lèvres, ce sourire tranquille des hommes sûrs d'eux, qu'il partait, comme il en revenait d'ailleurs, pour une attaque. Et cependant, toute cette journée l'avait vu rouspéteur comme pas un, c'était même avec une mauvaise grâce évidente qu'il m'avait suivi en progression vers les points stratégiques. Eh bien ! Ce fait constaté comme tant d'autres au cours de mes combats me donne la certitude que cet homme avait un vague pressentiment de sa fin proche. « Quien sabe ? »

En arrivant sur le promontoire où le bombardement fait rage, un triste spectacle m'attend. Plusieurs blessés et des morts sont éparpillés dans le secteur des avant-postes. Il n'y a pas une minute à perdre et c'est sur mon dos que les blessés sont évacués. Je suis bientôt inondé de sang. Ah ! Ce sang ! Il me souvient que le dernier homme que je transporte est gravement blessé à la tête et à la poitrine et, ma charge assujettie sur mon dos, je sens un liquide chaud qui dégouline, par le col de mon blouzon, et m'imprègne de son odeur fade et écœurante. Ma mission remplie, je viens faire mon rapport à mon Capitaine. Son premier geste en me voyant est de se précipiter vers moi pour me maintenir et me faire asseoir. Il est vrai que la pensée qui lui traverse l'esprit est que je suis gravement blessé et, me regardant clans une glace, je comprends sa crainte. Avec ma barbe de quatre jours, les plaques de sang séché qui me maculent la figure, mes vêtements littéralement imbibés de sang, je suis horrible à voir. Il y a jusqu'à mes quatre grenades que l'on dirait peintes de la couleur indéfinissable et sale que prend le sang en séchant. Je dois être terrible à regarder, ressembler à quelque fantôme sorti du tombeau, si j'en juge par la mine stupéfaite de mes interlocuteurs. J'explique le motif de cette triste mascarade à mon Capitaine et à son entourage ainsi que la façon que j'ai dû employer pour gagner du temps au transport des blessés et je reçois l'ordre d'aller me laver et changer de vêtement. Après la Frousse que je viens de leur donner, je comprends qu'ils tiennent

très peu à me contempler dans mon macabre accoutrement. Quelques heures plus tard, je suis à nouveau dans le secteur, où le bombardement n'a cessé de croître.

Mais à présent, les hommes se sont creusés des trous individuels et ce n'est que tard dans l'après-midi qu'un blessé grave et deux légers demandent d'être évacués après les premiers soins. J'évacue mon grand blessé à deux cents mètres derrière un grand rocher, lorsque deux Légionnaires m'amènent un Sergent Allemand, gravement blessé par deux balles qui se sont logées clans les poumons. Sa blessure est horrible à voir, mais aucune plainte ne sort de sa bouche. Mes soins sont d'abord accueillis avec une indifférence hautaine et malgré moi, je ne peux qu'admirer cet homme dont la stoïcité dépasse tout ce que j'avais pu voir jusque là. Cet homme, qui s'est battu jusqu'à la limite de ses forces, supporte sans broncher des douleurs atroces et, calmement, sentant peut-être la fin venir, il tire, après de nombreux efforts, un chapelet de l'une de ses poches et fait sa prière comme s'il était assis dans quelque église rustique de l'Allemagne. Après quelques minutes de recueillement je m'adresse à ce brave dans un sabir moitié français, moitié allemand et lui témoigne toute mon admiration pour son calme courage. Alors, avec un triste sourire, il me fait comprendre qu'il a mille fois souhaité cette mort, qui le met ainsi à l'abri de cette guerre inhumaine qui a fini par ne plus avoir de sens pour lui. Nous aurions pu discuter plus longtemps si, juste à cet instant, plusieurs obus de gros calibres n'étaient venus tomber sur notre abri précaire. Ils éclatent en éventail à une quinzaine de mètres de nous lorsque soudain, je suis projeté contre terre et assourdi par un bruit de tonnerre. Lorsque je reprends mes sens, je m'aperçois avec une horreur sans nom que je suis plein de sang et de terre et, que sur ma veste, il y a des lambeaux de chair qui sont accrochés. Encore une fois, je viens d'échapper de justesse à une mort quasi certaine et sans ma chance habituelle, pour moi aussi, la guerre finissait à cet endroit. Le Sergent Allemand, lui aussi est sauf, protégé qu'il était par deux levées de terre entre lesquelles il était allongé, mais le Légionnaire qui se trouvait à ma droite vient d'avoir les deux jambes arrachées. Ses pauvres jambes ont été lacées, broyées, déchiquetées en une immonde bouillie et c'est en vain que nous les cherchons dans un rayon de trois cents mètres et pour cause.

Mais une jeep s'est arrêtée à quelques mètres et je fais immédiatement évacuer le Sergent Allemand tout en lui souhaitant bonne chance de tout mon cœur. Je sais que cet Allemand était pour moi un ennemi, je sais que nous combattons les uns contre les autres, mais, aujourd'hui encore, je suis prêt, s'il est toujours en vie, de lui renouveler mon admiration pour son calme courage, pour son abnégation, et son sang-froid et pour ce faire, je n'hésiterais pas à aller le retrouver dans n'importe quel coin de l'Allemagne. Car devant de tels hommes, qu'ils soient punis ou ennemis, il n'y a qu'une attitude qui soit digne, le garde à vous.

Le soir, le Capitaine La Rocque me fait l'honneur de m'appeler. Dans le secteur, où les dernières opérations de nettoyage viennent juste d'être achevées, une Compagnie au complet est rassemblée pour la lecture du rapport et entendre les ordres à suivre pour la journée de demain. Il est, en effet, d'usage que l'on prenne des dispositions détaillées en pareils cas, pour permettre la progression et pour continuer à profiter des avantages acquis sur l'ennemi.

A ma vue, le Capitaine interrompt son exposé qu'il était en train de développer et m'interpelle. Je m'approche réglementairement à six pas et, après avoir salué, je me raidis dans un garde à vous impeccable. Armé de façon imprévue, je ressemble plus à un arsenal ambulant qu'à toute autre chose, avec mes six grenades attachées par les anneaux de dégoupillage, ma mitraillette, mon pistolet et mon inséparable poignard.

Et je suis là, qui attend de savoir le motif d'une convocation qui, franchement d'intrigue au plus haut point, d'autant plus que je sens les regards des hommes de fiente la compagnie qui se posent sur moi.

Enfin, le Capitaine La Rocque me fait savoir qu'il a pris bonne note de ma demande qui avait pour but l'obtention du commandement d'un groupe de combat dans sa Compagnie.

« Je suis au regret, me dit-il, de te refuser le commandement d'un groupe de mes Légionnaires, mais je te prie de noter que ce refus n'est pas dû à ton incapacité ni ton manque de courage, au contraire. Ici, devant toute ma Compagnie, je tiens à te dire franchement que je te considère comme le plus courageux de tous, Officiers compris, et, personnellement je trouve que tu es trop casse-cou. C'est pour cette raison, vois-tu que je refuse de te donner satisfaction, c'est-à-dire te confier le commandement et un groupe de mes hommes. Je t'ai vu à l'œuvre tu fais un travail admirable, magnifique. Tu ne crains pas de partir seul, en pleine journée, dans le secteur ennemi afin de faire la guerre à ta façon. Mais les hommes qui seraient sous tes ordres seraient trop exposés, du fait que tu recherches toujours les missions les plus dangereuses. En un mot comme en mille, ta témérité leur serait préjudiciable. »

Un pareil discours, tenu devant toute la Compagnie assemblée, me rend fier comme Artaban et vous devez vous imaginer que, sous mon équipement, je bombe le torse tant que je peux. Le Capitaine La Rocque est avare d'éloges et, au témoignage même des anciens, c'est la première fois dans le cours de sa carrière qu'il prononce de telles paroles sur le front de sa Compagnie. Jusqu'à présent, je possédais une solide réputation de baroudeur, à présent, je passe à la Légende. Quant au commandement d'un groupe de combat, j'arriverais à mes fins en changeant quelque peu ma méthode de combat personnelle. Il suffirait de bien abriter le gros du groupe à l'abri des armes automatiques, laisser le Caporal avec le tireur et je pourrais partir avec un homme ou deux, pour, suivant ma tactique favorable, faire un tour chez les Allemands et ramener quelques prisonniers.

Le crépuscule arrive enfin. Tout le monde est exténué par plusieurs journées de combats et de marches harassantes. Nous n'avons dormi que trois ou quatre heures par jour depuis des semaines. Les gardes sont doublées depuis quelque temps, exactement depuis que nous nous sommes aperçus que les Allemands inauguraient une nouvelle méthode de bataille en nous envoyant de nuit leurs fameux "Commandos de la Mort".

La mission de ces hommes consiste en actes de sabotages perpétrés à l'arrière et est, de ce fait même, périlleuse au possible. Pendant les nuits sans lunes, ils traversent nos lignes, ce qui constitue un tour de force avec nos sentinelles qui sont échelonnées tous les dix ou douze mètres. Qu'il passe seulement un seul

Commando sur dix envoyés sur nos arrières et cela représente pour nous des destructions irréparables. Ils ne s'attaquent jamais aux avant-postes qui sont d'ailleurs prêts à toutes les éventualités, mais ils s'avancent parfois à plusieurs kilomètres à l'intérieur de nos secteurs. Ils ont pour mission principale de repérer les concentrations de véhicules, les dépôts de munitions, les troupes cantonnées et massées, etc. Leur armement consiste en dix ou douze grenades, d'une mitraillette, pistolets et poignards et surtout de charges d'explosifs à retardement. Dès que ces Commandos se sont approchés de leur objectif, ils placent leurs charges d'explosifs et attendent à quelque distance, couchés et dissimulés dans un repli du terrain. Dès que les explosions déchirent le ciel de leurs lueurs fulgurantes alors que toutes les choses prennent des allures de cauchemar et que les cris et les râles des mourants montent dans la nuit, ils lancent leur chargement de grenades, déchargent quelques rafales de mitraillettes et, profitant du désarroi qui suit inévitablement une telle surprise, ils disparaissent dans la nuit.

Ils essayent alors de repasser une deuxième fois nos lignes pour rentrer chez eux. Il est incontestable que ces exploits relèvent du plus haut héroïsme et que ces hommes ont, d'avance, fait le sacrifice de leur vie pour entreprendre pareilles aventures. Rares sont ceux qui réussissent dans pareilles entreprises, mais lorsque les Commandos de la Mort ont passé dans un secteur, la terre est jonchée de ruines, de cadavres et de débris sanglants.

Après notre avance foudroyante, nous nous retrouvons le soir, arrêtés à cent mètres des lignes ennemies et nous pouvons voir les premiers postes avancés de guetteurs qui sont installés là-bas quelque part en face de nous. Les effectifs de ma compagnie qui ne sont pas de garde, occupent une ferme et ses dépendances qu'ils partagent avec des réfugiés italiens. Il va sans dire que ceux-ci sont étroitement surveillés, l'expérience nous en a assez appris sur des gens comme ceux-là qui constituent un excellent camouflage pour l'un ou l'autre agent ennemi qui peut, de ce fait, surveiller toutes nos positions et renseigner facilement ses amis de toutes nos intentions.

L'obscurité est venue très vite, et, par cette nuit sans lune, le travail des ennemis va être facilité. Malgré une fatigue extrême, je demande, comme toujours, la permission d'effectuer une petite patrouille tout seul. Mais, par mesure de précaution je ne laisse pas à mon Lieutenant de refuser ou d'accepter que déjà je m'évanouis dans la nuit d'encre. Le temps de prendre le mot de passe à la sentinelle et bientôt, une cinquantaine de mètres franchis, je m'allonge sur le sol car je sais qu'à partir de maintenant, une balle ennemie peut me descendre d'un instant à l'autre. Et nous savons tous que les hommes des avant-postes allemands ont l'ouïe fine. Ils sont d'ailleurs là pour cela.

Devant moi, le ciel et la terre se confondent en un même amalgame d'ombres et j'avance silencieusement en un ramping prudent. Un coup d'œil à ma boussole et à ma montre que j'ai nichés dans le creux de mon béret afin de ne pas en faire remarquer la luminosité, m'apprend que voici déjà une demi-heure que je progresse et que je suis toujours dans la direction des lignes allemandes. Soudain ma progression est arrêtée net ; je viens de percevoir un chuchotement très doux qui



m'est venu d'en face, mais légèrement sur ma droite. J'extrais avec mille précautions quelques pierres de ma musette. Légèrement je me relève sur les genoux et je lance deux pierres, l'une après l'autre, dans la direction du bruit perçu. Un très bref instant et la première pierre tombe avec un bruit très vague tandis que la seconde percute contre un corps dur et son bruit est très nettement perceptible. Je suis allongé, le doigt sur la gâchette de la mitraillette, et j'attends, une longue minute, dans un silence total où il ne se passe rien. Tout ce que j'espérais c'est que l'ennemi lance une fusée éclairante ou une rafale dans la direction du bruit de mes pierres. Cette manœuvre aurait démasqué les nids ennemis et fatalement me les auraient désigné et alors, quelques rafales déchargées en vitesse en plein sur leurs positions et il ne me restait qu'à changer de secteur, à toutes jambes évidemment. Et pourtant je suis sûr qu'à cinquante mètres au plus, peut-être trente, se trouve un poste de guetteurs allemands. Je redouble de précautions, car il est inutile de recommencer ma manœuvre. Je contourne légèrement sur la droite. Il s'agit d'être d'une prudence extrême car la sentinelle doit être un vieux routier qui connaît toutes les ficelles du métier et qui sait si, alerté par ma première manœuvre, il ne s'est pas manifesté volontairement et s'il ne m'attend pas dans l'ombre avec quelques balles à destination de mon buffet.

En ces moments cruciaux de notre existence nous apprenons des tas de précautions dont nous rions en d'autre temps, ainsi il me vient l'idée qu'une sentinelle isolée pourrait entendre ma respiration et je m'efforce de l'adoucir de toutes mes forces. Un autre coup d'œil à ma montre ; trois heures se sont à présent passées et au jugé j'ai fait un maximum de trois cents mètres ; cent mètres à l'heure, joli record. Ma position est extrêmement périlleuse. Je sais maintenant que je suis en plein centre ennemi, je viens en passant, de frôler un trou individuel et j'ai très bien entendu la respiration régulière du dormeur. Ce ne serait qu'un jeu d'enfant de lui lancer une grenade, puis déguerpir, mais il me répugne d'attaquer un homme en plein sommeil. Je continue donc ma progression en appuyant vers la droite. Tous mes sens sont tendus au maximum, tous les muscles de mon corps sont durcis par la volonté de rester prêt à bondir à tout instant. Dans cette obscurité, l'ennemi peut surgir d'un moment à l'autre, de devant, de derrière, de gauche ou de droite. Et je refais, après mûres réflexions, le chemin qui me ramènera, je l'espère, dans les parages du poste que j'ai pu remarquer tantôt. Et effectivement, je le retrouve ce fameux poste, je suis à présent à environ cinq mètres et j'aperçois nettement leurs ombres très floues, mais dont je peux distinguer tous les mouvements.

La situation est donc celle-ci : deux Allemands sont là, sur le qui-vive, le doigt sur la gâchette de leurs armes, ils sont prêts à faire feu sur tout ce qui bouge, sur tout ce qui peut prendre un caractère suspect à leurs yeux. Pour moi, il est temps que je fasse quelque chose pour libérer mes nerfs d'une tension trop longtemps contenue. Mais lancer quelques grenades est une manœuvre impossible. Il ne faut nullement être expert pour savoir que le bruit de dégoupillage d'une grenade est connu de tous les soldats du monde, et avant que la première grenade n'éclate, je serais, sans aucune faute, transformé en passoire. Quelques rafales de mitraillette, le coup classique de tous bons patrouilleurs, ne m'inspire qu'une confiance relative cette fois. L'arme peut s'enrayer, chose qui peut n'arriver qu'une fois sur cent, mais qui arrive



et alors... Non, j'adopte franchement la troisième solution, la plus dangereuse, bien sûr, mais la plus délicate dans ce cas. J'affermis mon pistolet dans la main gauche et j'enlève le cran de sûreté et ma main droite armée de mon poignard. Légèrement, j'arrive à mettre un genou en terre, dans la position d'un athlète qui prend le départ d'un cent mètres. C'est à ce moment seulement que je sens mon cœur qui bat dans ma poitrine avec une ardeur plus vive. Oh ! Ce n'est pas la peur, c'est quelque chose de plus fort encore. Nous savons que nous avons à peine une chance sur dix mille de nous en tirer avant la fin de la guerre, nous avons fait le sacrifice de notre vie à la cause de la justice. Non ! La peur m'a passé là-bas, en Norvège, lors des premiers combats, mais maintenant c'est une grande émotion qui précède toutes mes actions décisives. Je repère une dernière fois mes deux hommes dans l'ombre opaque et, tendu comme un arc, vibrant de tous mes muscles, je m'élance. En quelques bonds je me trouve dans une petite tranchée, mon bras décrit un premier moulinet qui ne rencontre que le vide, mais le mouvement de retour de mon poignard arabe trouve la gorge de l'Allemand qui s'écroule en poussant une plainte. Ce mouvement n'a pas duré l'espace d'un éclair depuis mon élan, mais déjà le second Allemand réagit d'un « Was is das » sonore. Je lui vide mon pistolet à bout portant dans la poitrine.

A peine mon pistolet vient-il de rentrer dans son étui des voix venant de deux ou trois endroits, très près de moi, lancent des ordres et des appels. Comme de mon poste de guetteur personne ne répond, j'imagine que ce secteur va devenir malsain d'un moment à l'autre. Il est inutile que je perde un temps précieux à vouloir remettre mon poignard dans sa gaine. Je le glisse entre mes lèvres, poissé comme il est de sang de l'Allemand que j viens d'abattre. Mes six grenades sont dégoupillées et lancées vers les points approximatifs d'où ont fusé les voix. L'enfer se déchaîne, après l'explosion de mes grenades des cris, des hurlements s'élèvent de deux endroits visés et presque immédiatement une mitrailleuse se met à tirer dans ma direction. Mais je n'en ai cure. Je dévale à toute vitesse, la légère pente, au risque de me casser, mille fois les reins en butant contre les pierres et les branches que je sens sous mes pas. Je n'ai pas le temps d'éviter les obstacles et je fonce, je fonce. Et lorsque le plus gros danger est passé, je ralentis ma course. Le tir de la mitrailleuse reste concentré sur le lieu que je viens de quitter et il est même probable que mes lascars sont en train de se fusiller mutuellement dans cette nuit d'encre. Grand bien leur fasse. Et je reprends enfin mon souffle en rangeant les jumelles et que j'ai eu le temps, malgré les événements, d'enlever aux deus: guetteurs dont l'un au moins devait être un sous-Officier. Dans cette course folle j'ai du perdre ma direction. Je me retrouve bien devant un gros bâtiment, mais franchement je ne m'y reconnais pas. Envoyer le mot de passe c'est risquer de se faire descendre comme un lapin si j'ai eu la malchance de m'être trompé de repère. J'adopte la seule solution qui me reste, c'est-à-dire attendre que le jour se lève afin de pouvoir discerner si oui ou non je suis bien devant le refuge de ma compagnie, quitte ensuite, si je me suis trompé, de battre en retraite. Ce serait vraiment trop bête de se faire descendre pour si peu.

Il est inutile que j'explique ici toute l'importance que prend un mot de passe dans des circonstances comme nous en vivons actuellement. Toute sentinelle, si elle détecte un rien de suspect, peut vous envoyer une balle, même si vous portez l'uniforme de son armée qu'elle ne peut pas toujours prendre comme argent comptant.

Et l'aube pointe à l'horizon lorsque je constate que je suis bien devant le bâtiment de ma compagnie. Je me dispose à rentrer en contournant le bâtiment lorsque soudain j'ai le sentiment que quelque chose d'insolite se passe. En effet, bientôt tout près de moi je peux distinguer une ombre casquée qui progresse silencieusement, suivie à peu de distance par une seconde forme. Comme je suis allongé près d'un buisson, ils n'ont pas remarqué ma présence. Enfin ! Une cible précise sur qui je vais pouvoir décharger ma mitrailleuse. J'ajuste froidement et trois longues rafales vident mon chargeur que je remplace immédiatement. Une des deux ombres est en fuite, mais l'autre ne bouge plus. Je m'approche, prêt à faire feu au moindre geste, mais c'est inutile. C'est exactement ce que je pensais, j'ai là un jeune Allemand du Commando de la Mort avec six grenades et tout son attirail de guerre. Mais la sentinelle de chez nous a ouvert elle aussi le feu et j'ai d'énormes difficultés de me faire reconnaître dans tout ce bruit qui prend de plus en plus d'ampleur.

Enfin je rejoins ma compagnie où tous mes hommes me croient mort, conséquence de ma longue absence. Je peux voir le petit Français Durant qui pleure de joie en me revoyant et il n'est jusqu'à ce brave Abyssinien d'Hosman qui ne soit ému. Les trophées que je viens de rapporter sont bien vite distribués et Durant qui, dans le fond, m'en veut un peu de ne pas l'avoir emmené dans mon équipée, me sert un café du tonnerre en me priant de raconter les péripéties de ma patrouille. Mais après la deuxième tasse de café, j'ai tout à coup les muscles qui deviennent comme du coton, tout mon corps se détend et une insurmontable envie de dormir me ferme les yeux malgré moi. On a évidemment beau avoir une réputation d'être infatigable, mais après deux jours sans sommeil et surtout après les tribulations de cette nuit, je suis vraiment K.O. Je m'endors comme une souche et je rêve que je défile à la tête de ma Compagnie sous l'Arc de Triomphe ; je suis entouré de tous mes compagnons qui sont morts ou qui ont disparu lors des campagnes de cette guerre.

Drôle de rêve en vérité qui me laisse comme un goût d'amertume dans la bouche lorsque je m'éveille quelques heures plus tard alors que ma compagnie se prépare à partir vers de nouvelles conquêtes, vers de nouvelles fatigues.

Le 18 juin, notre Bataillon a l'honneur de se distinguer à nouveau lors de la prise de la forteresse de Radicofani. L'approche de cette forte position est défendue par un tir infernal d'armes de tous calibres. Les mortiers, les canons, les mitrailleuses et les diverses armes automatiques en usage nous envoient leur provision de mort.

Plusieurs de nos voitures sont incendiées par l'ennemi. Notre aumônier se distingue dans ce combat d'une façon unique et digne des plus grands éloges. Qu'il me soit permis ici de dire combien nous lui devons. Se dépensant sans compter, il est partout. Ici un mourant réclame les sacrements, il y est, là, un blessé est sans soin, il le soigne, et tout cela sous les balles des armes ennemies qui encadrent son activité d'une barrière de fer. Mais qu'importe, on a besoin de lui et c'est en ne pensant qu'aux autres qu'il se démène, qu'il va, vient, court, sans souci pour la sueur qui lui macule le visage ni la boue qui lui empêche ses vêtements.

Une Compagnie de la Légion est arrivée à prendre contact avec l'ennemi et commence un combat à la grenade qui fatalement, dégénère en un combat corps à corps à la baïonnette. Ces combats sont hallucinants car marcher, la poitrine découverte

devant les pointes des armes blanches, n'a rien de folâtre, je vous le jure. Mais les Allemands sont refoulés. Leur Commandant n'a pu survivre à la défaite de son Bataillon et, après avoir désarmé les survivants de cette boucherie, il rentre dans son bureau où nous le trouvons, la tempe trouée d'une balle de son revolver et, portant autour du cou, la cravate de Commandeur de la Croix de Fer. D'après ses décorations, trente en tout, qui lui barraient la poitrine, un héros allemand de la guerre 1914-18 venait de se tuer, désespéré qu'il était de n'avoir pu remplir une mission qui était après tout difficile, sinon surhumaine.

Du haut de la forteresse, un ancien château fort qui a été spécialement aménagé pour une résistance à outrance, l'artillerie ennemie nous bombarde continuellement et gêne nos mouvements à un degré tel que toute avance est rendue difficile. Je demande à mon Officier la permission de partir en avant pour essayer de débloquent ce nid de résistance, mais lorsque nous arrivons au sommet d'un piton, les Allemands ont décroché après avoir épuisé leurs dernières munitions et lancé leurs dernières grenades. La poussière épaisse qui s'élève du petit champ de bataille m'empêche de voir où je marche et je fais une culbute spectaculaire sur... un groupe de trois cadavres allemands.

Deux des nôtres sont blessés par le tir qui est dirigé sur nous d'un sommet voisin. Un de nos hommes est tué par l'éboulement d'une pierre qui est dégringolée du sommet de la construction près de laquelle nous nous trouvons en ce moment. Cela commence à devenir très malsain. Le rocher que nous occupons constitue en effet une cible idéale et, indirectement, à chaque éclatement d'obus, les pierres branlantes de ce château menacent de nous ensevelir sous une avalanche de granit.

L'ordre est donné de changer de position sur le flanc gauche de la forteresse et je m'aperçois non sans une grande stupéfaction, que mon pantalon est troué de deux éclats d'obus et d'une balle de mitrailleuse.

Dans l'après-midi, le bruit court que nous allons être relevés pour nous permettre de nous regrouper et nous reposer. Après plusieurs semaines de combats épuisants, il est bien évident que tout le monde le souhaite ardemment. Pour ma part, je ne désire plus rien au monde plus qu'un peu de paille sur quoi m'étendre après un bon bain et un passage chez le barbier. La journée se passe dans l'attente de cette relève qui, évidemment, ne vient pas, et c'est en bougonnant que nous nous préparons à passer à nouveau une nuit blanche du fait que nous sommes en état d'alerte constant par suite des patrouilles et des infiltrations ennemies toujours possibles.

Le lendemain 19 juin, il n'est toujours pas question de cette fameuse relève et vers dix heures, le Bataillon progresse vers la gauche de la forteresse. À quatre cents mètres de la position allemande le terrain est très découvert et nous sommes copieusement arrosés par le tir des mortiers des copains d'en face. En très peu de temps, plusieurs blessés sont ramenés vers l'arrière. J'apprends que, dans un avant-poste, trois blessés graves attendent des soins. Je pars immédiatement, mais pour arriver à leur hauteur je me vois obligé d'utiliser mon arme ; trois chargeurs complets y passent de cette façon.

Le dernier blessé évacué, je me prépare pour rejoindre ma compagnie quand, brusquement, je suis environné par les éclatements d'obus et de mortiers. Projeté à

terre, les tempes battantes, les oreilles déchirées par un bruit infernal, je reste quelques secondes pour reprendre mes sens. Lorsque je veux me relever, je constate, stupéfait, que ma jambe est toute raide et, baissant les yeux, je m'aperçois que j'ai la cuisse gauche complètement ouverte. Le sang coule à flot. Je m'applique immédiatement un grand pansement et je serre de toutes mes forces. Je pars enfin, traînant de plus en plus cette fichue jambe qui commence à me faire souffrir terriblement.

Dans le secteur de ma Compagnie, le Capitaine De Korta, qui est l'officier de liaison de notre Compagnie, me trouve sur le bord de la route et me fait monter dans sa jeep. Enkei, le chauffeur, est un de mes intimes et me passe ce qu'un Légionnaire a le plus besoin dans un cas semblable, sa gourde de rhum. Et je vous assure que j'en avais réellement le plus grand besoin.

Au poste de secours, le Capitaine Médecin abandonne sur l'heure le blessé léger qu'il était en train de soigner pour s'occuper de ma petite personne et le Lieutenant Bapts, dont le père est Général Médecin des Forces Françaises Libres, vient aussitôt s'enquérir de la gravité de ma blessure. À mon grand soulagement, on me confirme que, seules, les chairs sont atteintes et que je m'en tirerais sans grands dommages.

Encore une bonne rasade de rhum et je suis envoyé vers le champ d'aviation d'où je serais évacué sur Naples.

Il nous a fallu moins de trois heures pour rallier Naples où je suis admis clans un hôpital américain. Je me fais tout de suite un ami du Major, s'il vous plaît, ancien combattant de la guerre 14-18 et qui a gardé un attachement très profond envers la France.

Après deux semaines d'hôpital, je sors clandestinement et je vais visiter Naples. Quelle désillusion ! Cette ville, si belle pourtant, n'est plus maintenant qu'une vaste organisation du marché noir, de prostitution, de misère et de crasse. Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi sordide que ces ruelles mal éclairées. Des enfants, en guenilles, vous proposent, pour quelques cigarettes, les choses les plus hétéroclites. Il en est de même qui vous offrent leur sœur.

Je rentre à mon quartier écoeuré de tant de bassesse, de tant de vilenie, et je n'ai plus qu'une hâte, guérir le plus vite possible pour retourner là-bas. Le 17 juillet, quelques camarades sont venus me rendre visite et j'apprends par leur bouche, que la relève était effectivement venue, ce soir du 19 juin, jour pendant lequel j'ai reçu cette fichue blessure qui m'immobilise d'une façon qui m'énerve de plus en plus. Le 21 juin, la première Division des Forces Françaises Libres a été relevée pour aller se regrouper à Tarente et à Brindisi en vue de participer à une campagne que, sous le manteau, on désigne sous le nom de CAMPAGNE DE FRANCE.

Cette campagne d'Italie a coûté, pendant une période de quarante-cinq jours, 2.000 blessés dont 200 officiers à la Première Division Française Libre. Tout le long de la route qui conduit de Naples à la Toscane, 700 tombes jalonnent le parcours. Parmi ces 700 morts glorieux, il y a 49 Officiers, tous tués à l'ennemi. La Première Division n'a ménagé ni son sang, ni sa peine pour prouver au monde, si cela devait encore être à faire, que la France est toujours présente au combat, aux côtés des alliés.

Sitôt après le départ des camarades, je demande le rapport du Commandant Médecin Américain et lui demande de pouvoir sortir de l'hôpital afin de rejoindre mon unité. Je savais, maintenant, que le débarquement en France était imminent et je voulais en être coûte que coûte. À ma demande l'Officier estime que je ne suis pas encore en état de retourner au front, mais devant mon obstination qui se fait de plus en plus ferme, il cède, et décide de me ramener dans sa jeep personnelle.

Au bataillon, mon Chef me propose quelques jours de convalescence afin de permettre à ma blessure de se refermer complètement. Énergiquement, je lui fais comprendre que pendant quatre ans, je me suis battu sans trêve et sans repos pour avoir le bonheur de connaître la délivrance de la France et que je n'admets en aucune façon d'être évincé, frustré, au moment où va s'engager la bataille que j'ai attendue avec tant d'impatience, avec tant d'ardeur. Je lui demande, comme seule faveur, d'être débarqué sur la terre de France, avec les premiers contingents. Il faut croire que je me suis montré persuasif car j'obtiens gain de cause et, le jour même, je suis versé dans la 3<sup>e</sup> Compagnie avec le Commandement d'un groupe complet à ma disposition.

Mon groupe est composé pour les trois quarts, d'éléments volontaires que Sidi-Bel-Abbès venait de nous envoyer, mais un bel esprit de discipline y règne. Parmi les anciens, je remarque deux jeunes Alsaciens qui sont avec nous depuis la Syrie.

Quelques jours seulement ont suffi pour que j'aie mon groupe bien en main et nous attendons, en tuant le temps par des exercices divers, le moment de l'action.

Le 18 août 1944, la Brigade embarque à Tarente. Durant deux jours, nous vogons sur une mer idéale et les quelques avions ennemis qui survolent parfois, notre convoi n'ont pas la possibilité d'interrompre notre quiétude.

Et bientôt, la terre de France est là. Cette France pour laquelle nous avons tant souffert, depuis les neiges de Narvik, en passant par les déserts africains ; cette France qui nous doit sa place dans le monde libre et pour laquelle nous avons laissé notre route jalonnée de tombeaux. Nos morts glorieux se sont sacrifiés uniquement pour que nous, les survivants, vivions cet instant pathétique et pour que nous la revoyions cette terre, mille fois bénir.

À sa vue, ma gorge se serre, une étrange émotion s'empare de tout mon être et de douces larmes jaillissent de mes yeux. La France est là, qui nous attend. Un dernier effort, et bientôt nous pourrons fouler son sol, l'embrasser sur la joue de ses enfants qui ont tant souffert, eux aussi, pour que vienne ce moment.





## LA CAMPAGNE DE FRANCE

Le débarquement et les deux premières journées qui suivirent furent pour moi, les heures les plus pathétiques de mon existence. Chaque pas que je fais, chaque regard que je jette sur le paysage me fait déborder le cœur d'une joie profonde. L'accueil et l'enthousiasme de toutes ces femmes, de tous ces vieillards, de tous ces enfants, qui pleurent sur notre passage nous offrant dans un geste de profonde reconnaissance les derniers vivres qui peuvent leur rester, fait déborder mon cœur d'une gratitude infinie. Médailles, citations, honneurs, tout cela je les donne volontiers pour ces instants uniques, d'un peuple qui offre son cœur à ses libérateurs, à ses enfants qui foulent son sol après en avoir chassé les infâmes oppresseurs. Qu'importent maintenant les souffrances, les nuits sans sommeil, les tortures morales et physiques, la France va être libre.

Le 16 août 1944, après quatre années de combat, de luttes, de souffrances aussi, notre Brigade reprend pied sur la terre de France, cette France que nous avons aimée jusqu'au sacrifice

Le 18 juin 1942, le Général de Gaulle dans un discours comme seul il savait le faire, disait :

« Nous dirons à la France, simplement comme Péguy : « Mères, voyez vos fils qui se sont tant battus ». Eh bien, cette France, nous y étions, nous foulions son sol de nos souliers qui avaient vu bien des routes de par le monde. Nous frappions à la porte de la Victoire, mais avant de voir l'huis s'entrouvrir, bien des nôtres allaient encore mourir. Mais qu'importe mourir pourvu que ce soit pour une juste cause.

Note Brigade débarque à Cavalaire, petit village près de Saint-Tropez et immédiatement c'est la marche sur Toulon. Une marche glorieuse, toute semée de pleurs de joie et d'hymnes de foi. Le 1<sup>er</sup> Bataillon, dont je fais partie, appuyé par la Compagnie Antichars, du nettoyage des Salins d'Hyères et de Carqueron. Nous ramenons de ces opérations plus de 400 prisonniers allemands qui, démoralisés et sentant la fin proche, constituent une colonne morne et abattue.

Chez nous, le chant de la Légion, ce fameux chant qui est devenu notre chant de guerre et de victoire, égayait nos cœurs de son refrain martial.

« C'est la Légion du Général de Gaulle  
« Sous son Fanion nous Servons librement »

Hélas, pour moi, les souffrances que me cause ma blessure à la cuisse, qui s'est rouverte, du fait que je n'ai vraiment pas voulu rester à l'hôpital le temps nécessaire à ma guérison complète, estompe ma joie. Chaque jour je me vois obligé de renouveler mon pansement qui est littéralement imprégné de sang quelques heures après. C'est cc qui fait que le Lieutenant Zuis, qui commande la Compagnie, me propose de retourner quelques jours à l'hôpital afin de pouvoir me remettre de mes fatigues et de laisser refermer complètement ma blessure. Mais, je ne peux, malgré les souffrances que j'endure, me décider de quitter ma Compagnie, ne fusse qu'un seul jour. Et puis, pourquoi ne pas le dire, c'est une récompense unique que de voir l'accueil que nous fait la population, ivre de joie de se voir délivrée du joug nazi.

Mais malheureusement, cette marche à la Victoire n'est pas obtenue sans de très lourdes pertes et j'ai la douleur de perdre, dans ces premiers jours de la libération du territoire français, quelques-uns de mes chers compagnons de 1940.

En marchant sur Salins d'Hyères et Carqueron, il me souvient avoir été impressionné par le nombre incalculable de cadavres allemands qui gisaient un peu partout, sur les routes, dans les fossés, dans les champs mêmes qu'ils émaillent de leur triste couleur felgrau. Le bétail a été, en grande partie, abattu par les Allemands avant leur fuite et, sur le bord des chemins, nous croisons beaucoup de paysans ruinés qui pleurent, en silence, la perte de leurs maigres biens.

Le 20 août, la Brigade monte en ligne sur la route Saint-Raphaël-Toulon et nous prenons contact avec la résistance de la vallée de Copeau. C'est le feu infernal des batteries allemandes qui nous salue. À l'aube, l'attaque se déclenche et bientôt, le Mont Redon est enlevé, suivi de près par Copeau qui tombe entre nos mains. Mais le combat est loin d'être terminé. Appuyés par le tir de l'artillerie nous conquérons de haute lutte le bastion du Golf-Hôtel. Après ces premiers succès, la Première Division des Forces Françaises Libres se voit confier la mission de poursuivre les unités allemandes qui sont en retraite dans la vallée du Rhône. La poursuite est menée rondement, non sans pertes hélas !

Après la prise de Toulon, la Division prend Mignon comme objectif, elle passe le Rhône malgré que le génie allemand en a fait sauter presque tous les ponts, traverse les Cévennes et se rassemble à l'ouest de Lyon, dans les environs d'Arbresle. Le regroupement des forces se fait très rapidement, impatients que nous sommes de poursuivre la lutte, car maintenant c'est la fuite éperdue de l'ennemi qui sent la partie lui échapper. L'attaque de Lyon est décidée pour le 3 septembre et nous combattons en collaboration avec les F.F.I.

Une compagnie allemande, postée en arrière-garde, tient le carrefour d'Eaubly et gêne quelque peu notre avance. Notre Compagnie se déploie en ligne de combat et le soir, suivant mon habitude, j'effectue plusieurs patrouilles dans le secteur ennemi, histoire de me rendre compte. Je ramène deux prisonniers dont l'un sous-officier, révèle à la fouille être possesseur de notes très importantes concernant les effectifs composant son unité et l'emplacement de ceux-ci. Le lendemain, j'ai encore la chance de faire trois prisonniers dont un Caporal. Ce diable d'homme ne voulait pas se rendre et il a fallu que j'emploie la manière forte, en l'occurrence une bonne raclée à coups de crosse de pistolet, pour le persuader à me suivre. Il ne

m'a fallu très longtemps pour le ramener à des sentiments moins belliqueux et une magistrale semelle de botte s'appliquant à la partie la plus charnue de sons individu en a fait un homme tout à fait raisonnable.

Le 2 septembre se passe en un échange de bons procédés de part et d'autre pour la possession de ce sacré carrefour.

J'ai la douleur de perdre, lors de ces engagements, un de mes bons camarades vétéran de 40, qui est tué d'une balle en plein front, alors qu'il desservait sa mitrailleuse. C'est les larmes aux yeux que je salue la dépouille de ce compagnon d'arme avec qui je m'étais promis de fêter la Victoire que nous sentions de plus en plus proche.

Accompagné de mes deux Alsaciens, je me risque à approcher de l'emplacement des deux mitrailleuses qui gênent considérablement notre Brigade. Après avoir vidé quelques chargeurs, un calme presque parfait nous indique qu'il doit y avoir du nouveau de ce côté-là. Nous continuons à nous approcher prudemment de ce nid de résistance et c'est pour constater que les Allemands viennent de fuir, laissant là leurs armes en ordre de marche. Un peu plus à gauche, sur la route même, il y a un autobus dont nous nous rendons bientôt maître vu que personne n'est là pour nous en empêcher. Le moteur tourne encore et nous supposons que c'est le feu d'une mitrailleuse qui se trouve sur notre droite qui a fait fuir les Allemands il y a peu. L'autobus est bourré de valises, de sacs, et une bonne aubaine en quelque sorte.

Dans l'après-midi, nous constatons que l'ennemi a décroché sur toute la ligne de combat. La Brigade est regroupée dans un temps record et quelques heures après nous filons tous en voiture, vers... la prise de Lyon que ce fâcheux contretemps à bien failli nous faire rater. Nous entrons dans Lyon sans anicroche. La résistance est presque nulle car les Allemands ont quitté la ville ne laissant sur tin promontoire qu'une ou deux mitrailleuses qui tirent sans arrêt. Ces armes automatiques ne font pas de dégâts chez nous, mais quelques femmes et enfants qui sont venus, comme d'habitude, délirant de joie, pour nous acclamer, sont touchés par les balles. Nous détruisons ce nid de mort et alors Lyon s'emplit littéralement de gens qui chantent, crient, hurlent leur joie d'être délivrés. Les bouteilles sortent des caves, vous savez, ces vénérables bouteilles que l'on s'était juré de ne déboucher qu'au jour de la délivrance et qui ont attendu quatre années, se couvrant, à chaque anniversaire, d'un peu plus de poussière.

Le cœur serré par la joie, je me retire dans un coin pour pleurer tout mon saoul. La mort de mes compagnons, les blessures, la soif, la faim, le froid, aucun de ces éléments n'a réussi à me tirer une larme, mais aujourd'hui, je pleure, je laisse couler ces larmes qui me font tant de bien, car, le bonheur de cette population, voilà la véritable récompense, celle que j'attendais sans trop pouvoir y croire.

Soudain, brusquement, j'ai le sentiment que mes larmes ont un témoin, que je ne suis plus seul, et, me retournant, je me trouve devant une charmante femme d'une trentaine d'années. Devant mon visage baigné de larmes, elle croit tout d'abord que j'ai perdu quelque être cher dans le combat qui vient de se dérouler, mais, lorsque je lui donne la raison de mon désarroi, elle en est toute bouleversée et me prie, si je suis libre, de rendre visite un soir à ses parents. Pour nous, nous remontons en voiture et nous continuons notre mission qui est de nettoyer les environs de la ville

et de nous assurer que l'ennemi ne peut nous surprendre par quelque attaque dont il est coutumier.

Le lendemain, défilé dans les rues de Lyon pour commémorer la prise de la ville et l'après-midi, je demande à mon Officier de m'accorder une permission de vingt-quatre heures. Mon sac est littéralement bourré de victuailles de toutes sortes lorsque je pars pour mon rendez-vous. Il va sans dire que tout cela, boîtes de conserves les plus diverses, café, sucreries, avaient été économisés sur mes rations en prévision d'aventures de ce genre.

C'est avec une joie profonde que je peux distribuer mes friandises à ces braves gens qui en avaient oublié jusqu'au goût durant les années terribles qu'ils viennent de passer. L'accueil que je reçus de cette famille française me laisse un souvenir inoubliable. Ils avaient reporté sur ma petite personne tout ce qu'ils avaient dans le cœur de joie et d'allégresse, ils m'avaient réservé une reconnaissance qu'en sommes nous étions des milliers à avoir méritée. Le cœur pénétré d'une douce émotion, c'est dans cette ambiance familiale que je me retrouvais chaque soir que nous passâmes à Lyon. Pendant ces quatre jours, je fus véritablement choyé comme un fils et comme un frère qui revient de loin. Rien ne fut épargné par ces braves gens pour me faire oublier les jours d'horreur que nous venions de vivre.

Mais hélas, tout a une fin, même les meilleures choses et bientôt je repris mon sac de combat pour nettoyer quelque autre secteur.

Ces opérations s'effectuent sans grandes casses d'abord dans les localités avoisinantes. Notre Brigade est appuyée par les Fusiliers Marins, nos camarades qui nous aident d'une façon presque continue dans cette campagne.

Les combats s'intensifient pendant deux jours, du 8 au 10 septembre, devant Autun et au cours de cette dernière journée, notre Brigade fait 2.300 prisonniers allemands dont un Général et plusieurs Officiers Supérieurs.

Je tiens ici à narrer une scène qui me fendit le cœur, bien qu'émanant de nos ennemis. Après que les prisonniers furent rassemblés en colonne par trois, un vieil Officier allemand, un Capitaine aux cheveux blancs, demanda à mon Lieutenant la permission de garder avec lui son chien. C'était une bête superbe, un Berger allemand de race pure, majestueux, magnifique. Comme pareille demande n'avait pas de précédent, mon Lieutenant, au demeurant bien embarrassé et à contrecœur sûrement, dut refuser cette prière qui avait été faite avec des larmes plein les yeux. Et nous assistâmes aux adieux de ce vieillard à son compagnon de lutte. L'Officier parlait à cette bête intelligente comme on parle à un être humain, à un ami. Il avait des accents qui montaient, vibraient, en nous faisant venir les larmes aux yeux. L'Officier pleurait à chaudes larmes.

Lorsque la colonne fut partie, devant la détresse qui se lisait dans les yeux de cette pauvre bête, je ne pus me retenir de coupait la courroie qui la tenait prisonnière. Mon Lieutenant, qui me fixait en ce moment, détourna la tête, geste dont je lui suis encore aujourd'hui reconnaissant. Après avoir galopé pendant quelques mètres, l'animal se retourna et me regarda de ses yeux intelligents, il me fixa intensément avec une telle douceur que j'en restais bouleversé, ensuite il fila comme

une flèche sur le chemin qu'avait emprunté la colonne et disparut bientôt dans un tourbillon de poussière.

Le 15 septembre, la Brigade et les éléments de la Première Division libre sont rassemblés dans les environs de Dijon, pour un regroupement général et nous prenons part à un défilé magnifique. Après cette manifestation patriotique où j'ai pu me rendre compte à nouveau, combien la libération de la France a soulevé l'enthousiasme et la reconnaissance, je suis accosté par la famille de l'Inspecteur en Chef des Chemins de Fer de Dijon. Courtoisement, et avec la meilleure grâce possible, je suis invité à déjeuner, mais ma confusion est grande lorsque je me rends compte que je ne suis vraiment pas présentable dans ma tenue de campagne. Évidemment, nous avons eu très peu de temps devant nous et il nous a été impossible de nous raser, nous débarbouiller, bref de faire un minimum de frais pour notre toilette. À mes excuses, ces braves gens opposent un bon vouloir désarmant et il m'est impossible de refuser plus longtemps. Mais j'ai bien vite oublié ma tenue négligée devant la gentillesse déployée pour me choyer et me recevoir comme je l'ai déjà été tant de fois dans cette chère terre de France. Ces braves gens se sont mis en frais pour m'offrir un repas superbe où trône un magnifique coq arrosé des meilleurs crus et je devine que ces agapes ont dû leur coûter les yeux de la tête, car toutes ces victuailles ne peuvent venir du marché noir. Et c'est dans une ambiance merveilleuse que se termine, trop rapidement, je vous le jure, au gré de tous, cette admirable soirée. C'est sur la promesse de se revoir à la prochaine occasion que je quitte cette accueillante maison et que je rentre au camp.

J'apprends en rentrant que nous partons le lendemain vers de nouvelles aventures, vers de nouveaux combats, qui seront, nous dit-on, d'une importance décisive. Et les combats continuent, âpres, sans pitié, des combats où le manque de repos, les fatigues accumulées et, en ce qui me concerne, mes blessures mal fermées, coûtent des efforts incessants.

Pour ma part, je viens de récolter, dans une histoire ridicule, trois éclats de grenade dans le bras droit, un projectile a ricoché juste à côté de l'œil droit et en plus j'ai reçu un éclat au front. Je refuse de me faire évacuer, mais le Lieutenant Zuiz, qui commande ma Compagnie, m'envoie de force à l'hôpital de repos de Dijon. Trois journées d'hôpital m'abrutissent de leurs ennuis, et au soir du troisième jour, je fais le mur et vais rendre visite à la famille de l'Inspecteur des Chemins de Fer qui m'ont si bien accueillis lors de mon repos précédent. J'ai l'occasion de retrouver, à l'hôpital, un vétéran de la Campagne de Norvège, le Caporal Casol, qui vient d'être blessé pour la dixième fois. Je le fais entrer en contact avec cette merveilleuse famille qui bientôt vient lui rendre visite régulièrement et lui fait de nouveau apprécier toutes les douceurs d'une amitié sincère et désintéressée. Après trois semaines de traitement à l'hôpital, j'ai repris six kilos et, en pleine forme, je me prépare à reprendre part aux combats. Je quitte enfin l'hôpital et les nombreuses connaissances que je me suis faite pendant mon séjour et je dis adieu à ces braves gens qui m'ont soigné comme un parent.

Après une journée de voyage, oh combien inconfortable, en camion je rejoins ma compagnie où j'ai la surprise d'être présenté à notre nouveau Capitaine qui vient



de prendre le commandement de ma Compagnie. Au premier abord, il a l'air un peu dur, mais il me fait une très bonne impression. Il a le regard franc des vrais baroudeurs et ses yeux ont des reflets d'acier, quand, en me serrant la main, il me parle longuement de toutes mes Campagnes. Je reçois de ses mains le commandement d'un nouveau groupe composé presque exclusivement de jeunes gars échappés des prisons allemandes. Le jeune Caporal italien qui m'est affecté est tant soit peu impressionné, pendant quelques jours, par la discipline avec laquelle je mène mon groupe, mais après une huitaine de jours d'un entraînement des plus durs, l'entente est parfaite et c'est le cœur tranquille que nous partons pour de nouvelles opérations.

Et de fait, plusieurs semaines se succèdent émaillées de combats, à une cadence telle que nous avons à peine le temps de reprendre haleine. Secteur après secteur, villages après villages, villes après villes, rien ne résiste devant l'assaut impétueux de nos Bataillons. Les succès se suivent à une allure folle, hélas, pas toujours sans sacrifices. Sacrifices qui prennent ici toute leur signification, car, en terre de France, si près de la Victoire, nous finissons par considérer la mort comme une désertion.

Les journées des 26 au 29 octobre sont très fertiles, pour mon groupe, en patrouilles de toutes sortes que nous effectuons de jour et de nuit, dans un secteur particulièrement dangereux, le secteur de Remonchamps. Nous avons, pour une fois, la joie d'être à l'abri du froid et de la pluie, car nous occupons tout un groupe de maisons situées entre les lignes qui nous séparent de nos adversaires et où, à quelques centaines de mètres de nous, sont installées les premières mitrailleuses allemandes des avant-postes.

Le lendemain, une aubaine nous tombe du ciel sous la forme d'un porc, occis par l'obus d'un mortier allemand et dont le propriétaire nous fait magnanimement cadeau.

L'après-midi de cette journée est illustrée par une patrouille que j'effectue avec mes deux inséparables Alsaciens. Muller, à ma droite, tombe pile sur une sentinelle allemande, dissimulée dans un trou d'homme et qui dort comme un bienheureux. Impulsif comme pas un, mon Alsacien fait la bêtise de le réveiller par quelques bons coups de pieds appliqués clans la partie la plus charnue de son individu, ce qui provoque une réaction assez vive de mon Allemand qui, surpris, se sauve dans la nature en poussant des cris d'écorché. Une rafale de mitraillette l'étend blessé, à une dizaine de mètres. Mais nous n'avons pas le temps de l'aller cueillir, un tir très sérieux d'armes automatiques nous donne juste la faculté de nous faufiler dans un étroit ravin et de regagner nos positions de toute la vitesse de nos jambes.

A la nuit, je remets ça en compagnie cette fois de deux jeunes Russes et nous avons la chance de tomber sur une patrouille allemande commandée par un Officier. Une rafale bien ajustée abat l'Officier tandis que le groupe tout entier se sauve et se fond dans l'obscurité. Qu'importe car la sacoche du chef de groupe contient pas mal de notes importantes qui intéresseront au plus haut point notre Etat-Major. Le Capitaine Mattei me félicite chaleureusement et me propose pour une nouvelle citation.



Et cela continue, patrouilles de part et d'autres embuscades, combats à distance et toute la quyrienne d'opérations que ce genre d'exercice comporte. La nuit du 29 octobre, j'effectue ma dernière patrouille à Remonchamps avec un Espagnol, Lopez, un survivant aussi de la campagne de Norvège. Notre mission consiste à essayer de faire au moins un prisonnier afin de nous renseigner sur le dispositif défensif des adversaires. La nuit est assez noire, mais pendant les deux derniers jours, j'ai repéré à l'aide de mes jumelles, l'emplacement d'une mitrailleuse lourde qui est terrée dans un petit bosquet à environ trois cents mètres de notre position. Nous nous approchons à une cinquantaine de mètres et nous nous efforçons de ramper en appliquant toutes les précautions indispensables en pareil cas. Bientôt nous sommes tout près du flanc gauche et je suppose trouver ici une sentinelle feldgrau. Alors nous restons tapis dans le noir de la nuit, nous attendons durant des heures la relève des guetteurs. Soudain, à douze ou quinze mètres de nous, une ombre se faufile, quelques paroles étouffées sont échangées et je fais le signe convenu à Lopez qui lui dicte que je tente ma chance et je pars avec mille précautions vers l'endroit approximatif mais en le contournant vers l'arrière. Mon pistolet est préparé ainsi que mon poignard. Je me trouve maintenant à cinq mètres de mon adversaire et j'attends le signal de mon camarade avant de prendre mon élan. Je suis là, les nerfs tendus à se rompre, lorsque l'éclatement d'une grenade, qui déchire le silence de la nuit me fait sursauter. C'était là le signal convenu. Je m'élance et en quelques pas je me trouve, oh surprise, devant deux Allemands au lieu d'un que je m'attendais à trouver. Le premier prend mon poignard dans la nuque et je vide le chargeur de mon pistolet sur le deuxième qui me mettait déjà en joue dans l'intention évidente de me faire un mauvais parti. Des appels en Allemand partent immédiatement vers la droite et comme, évidemment aucune réponse ne leur parvient, une mitrailleuse se met à cracher ses rafales de mort dans notre direction. Lopez a fait quelques bonds et lancé deux nouvelles grenades. Des cris, des hurlements et des râles lui ont prouvé qu'il avait touché le but. Notre mission a échoué car nous n'avons réussi à ramener aucun prisonnier mais notre Capitaine nous manifeste sa satisfaction car nous avons tout de même fait du bon travail. Nous rentrons calmement dans notre poste afin de prendre un repos bien gagné.

Deux jours après nous sommes relevés pour aller nous regrouper vers l'arrière et reformer nos effectifs qui ont été bien mis à mal au cours de ces petites mais cruelles opérations. Et l'éternelle histoire recommence. Nous nous décrassons et nous laissons aller au « dolce farniente » entrecoupé d'exercices, afin d'initier les nouveaux renforts que Sidi-Bel-Abbès nous envoie à leur nouveau métier et surtout à leurs nouveaux chefs. La population est, ici comme ailleurs, ivre de joie. Elle se prive du peu qu'elle possède afin de nous procurer quelques petites joies en nous recevant chez elle.

Militairement on réorganise les effectifs et c'est comme cela que nous arrivons au 5 novembre 1944, date qui nous trouve devant la côte 1013.

Vers huit heures du matin, avant de monter à l'assaut, nous avons l'occasion de boire, le Légionnaire Lopez et moi, une dernière tasse de café arrosée d'une bonne rasade de cognac. Lopez, sa tasse bue, m'annonce d'une voix très grave qu'il vient

de boire son dernier breuvage. « Quoi ! M'écriais-je, la guerre est près de finir, nous sommes deux grands survivants du début de cette boucherie. Ensemble nous avons traversé les moments les plus dangereux, les plus durs que des hommes puissent connaître, et je ne te reconnais pas le droit de parler de cette façon ». Mais Lopez me rétorque d'une voix très calme, si calme et si douce que j'en suis tristement impressionné : « Je viens de boire mon dernier café ». Que voulez-vous répondre à cela ?

Quelques minutes plus tard l'ordre de départ arrive Notre Brigade se déploie en ligne de combat dans la montagne et à travers la forêt. Je ne suis pas sans remarquer que mon Caporal, lui aussi, a une attitude bizarre et incompréhensible. Lui, si calme d'habitude, est inexplicablement nerveux. Mais la première ligne de résistance allemande est là et je n'ai pas le loisir de m'étendre sur des constatations qui ne pourraient être après tout, que des impressions. Deux mitrailleuses ennemies se mettent à tirer sur mon groupe et sur celui qui se trouve sur notre flanc droit, le groupe du Sergent Gonzalez. En quelques minutes, toute notre Compagnie est en contact à la fois sur toute la ligne d'attaque. En arrivant à proximité d'une mitrailleuse allemande, je fais ouvrir le feu de toutes les armes automatiques dont mon groupe dispose. Nous espérons contourner cette résistance ennemie par la gauche, en suivant l'angle mort d'un ravin lorsque soudain j'ai un de mes hommes qui a les jambes criblées de halles et qui s'affale. À quelques mètres sur ma droite j'aperçois Lopez qui s'abat comme un pantin cassé. Je m'élance pour le secourir mais je n'ai même pas la consolation de recueillir ne fusse qu'une simple parole de sa bouche, une balle lui a traversé la tête de part en part et il est mort sur le coup. Il avait dit vrai lorsqu'il m'avait annoncé qu'il buvait son dernier café. Pauvre vieux ! Avoir fait toute la guerre d'Espagne, traîné sa sueur et son espoir dans toutes les Campagnes, Norvège, Erythrée, Syrie, Lybie, Tunisie, Italie. Et venir rendre son dernier soupir sur la terre de France, alors que la victoire est à la portée de la main, comme tout cela est bête et sans signification.

Mais la situation est tragique. Le groupe qui se trouve à ma droite est menacé d'encerclement. En plus de Lopez et du blessé, un troisième Légionnaire de mon groupe vient d'être mortellement blessé à mes côtés.

Je fais changer la direction de tout mon monde vers la droite et ouvrir le feu de toutes nos armes ; dans le vacarme infernal du tir des armes, deux Allemands débouchent soudain à dix mètres environ, de derrière deux gros arbres, à l'abri desquels ils s'étaient plaqués et me lancent chacun une grenade qui heureusement tombent trop loin. La seconde est tragique, du fait que je suis debout, les éclats de ces engins peuvent m'être mortels, mais avant de me laisser tomber je vide rageusement mon dernier chargeur de 25 balles dans leur direction. À ma grande satisfaction les hommes se plient en deux en se tenant le ventre et s'écroulent. Au même moment une balle me creuse un sillon sanglant dans le cuir chevelu. Quelques millimètres plus bas et je rejoignais Lopez au pays des ombres. Les grenades, éclatant en même temps que je viens de recevoir ce coup m'avaient fait croire que je venais d'être touché par un éclat, mais, tournant la tête. Je viens de voir un troisième Allemand qui s'écroulait, la mitraillette encore fumant dans la main. C'est mon fidèle Breton qui vient de lui envoyer tout un chargeur de sa mitraillette dans l'estomac.

Aveuglé par le sang qui me coule sur la figure et dans les yeux. J'ai juste le temps de placer un mouchoir dans mon béret afin d'essayer d'étancher ce liquide chaud qui dégouline. La situation reste sérieuse. Je remarque que mon groupe sert de cible à toutes les armes automatiques ainsi qu'à une mitrailleuse ennemie. La manœuvre est claire. Les copains essayent de m'encercler avec mon groupe. Je dépêche un de mes hommes rendre compte de la situation au Lieutenant Poirel, qui est mon chef de Section.

Mon Officier me conseille de me replier vers la droite, légèrement en arrière afin de former une ligne de résistance en attendant le renfort de la Compagnie. Le Capitaine Mattei vient immédiatement se rendre compte lui-même de la gravité de la situation. Je vais immédiatement vers lui et lui fait part que, vers la droite, en remontant la lisière de la forêt, j'ai pu m'assurer qu'il existait un carrefour avec des installations fortement appuyées de deux mitrailleuses et de plusieurs armes automatiques. Quelques instants plus tard nous recevons en renfort un char qui progresse vers le carrefour dont je viens de faire une description sommaire à mon Officier. Une heure après, nous sommes maîtres du terrain. Bilan, 3 mitrailleuses allemandes, 5 armes automatiques et une vingtaine de prisonniers. Notre position est fortifiée et des fils de fer barbelés sont installés en prévision d'une contre-attaque toujours possible des camarades d'en face. Dans l'après-midi, le Capitaine me propose de m'envoyer quelques jours en arrière afin de soigner la vilaine blessure que j'ai reçue à la tête qui continue à saigner abondamment. Mai j'ai à venger la perte de mon cher Lopez et je refuse, alliant à mon entêtement des considérations toutes sentimentales.

Vers 17 heures, une contre-attaque ennemie se déclenche. Elle est d'une vigueur brutale, appuyée qu'elle est par le tir de l'artillerie et par un arrosage intensif d'obus de mortiers de gros calibres. Mon Caporal vient d'avoir la tête fendue par un gros éclat d'obus de mortier et le Sergent Gonzalez a la jambe droite presque complètement sectionnée. Le sang coule à flot de cette horrible plaie et il souffre le martyre.

Après une lutte, un corps à corps sauvage, la contre-attaque allemande est enfin rejetée, et tard dans la nuit, la neige commence à tomber. Celle-ci se transforme bientôt en une pluie froide et pénétrante et c'est en grelottant que je suis obligé de prendre la faction au fusil mitrailleur du fait que les morts et les blessés ont laissé nos effectifs fortement réduits. Les autres groupes ne sont pas plus favorisés que le mien et, le lendemain matin, c'est le cœur serré que je vois un jeune Belge évacué pour une bronchite grave. La neige s'est remise à tomber et le gel a tôt fait de nous abrutir sous ses morsures qui se font de plus en plus impitoyables. Voilà plusieurs jours que nous n'avons pris aucune nourriture chaude, nos vêtements sont trempés, l'appréhension des contre-attaques nous tient éveillés et le manque de sommeil est là, lui aussi, terrible. Par la suite, plusieurs autres légionnaires sont encore évacués dont mon Lieutenant. Il faut vraiment que les hommes soient animés d'une volonté de fer pour pouvoir tenir dans des conditions aussi défavorables et pourtant on tient, le moral est tout simplement merveilleux, chacun attend avec une impatience qui s'accroît au fil des heures le moment de monter à l'assaut final. Pourtant, nous n'en sommes pas encore là. Pendant deux jours nous subissons des contre-attaques

qui se déclenchent aussi bien de jour que de nuit, mais nous ne cédon pas un pouce de ce terrain que nous avons conquis de haute lutte. Pendant ces deux derniers jours nous avons encore fortifié notre ligne d'avant-postes.

Pendant les 6 et 7 novembre 1944, j'effectue quelques patrouilles dans les lignes ennemies et j'ai la chance de ramener deux prisonniers qui, interrogés, nous livrent d'utiles renseignements sur les organisations stratégiques d'en face. Je viens d'apprendre avec tristesse que le Lieutenant Zuiz, qui commanda notre Compagnie avec tant de compétence et d'abnégation pendant plusieurs mois, vient d'être tué en voulant progresser vers une mitrailleuse ennemie et que le sergent Gonzalez est mort à l'hôpital à la suite de son horrible blessure et par la perte de sang vraiment trop grande qu'il a subie. Et je me retrouve tout seul de la compagnie avec Jean, de tous ceux avec qui nous sommes partis en Norvège.

La relève, composée de troupes fraîches, est venue le lendemain nous remplacer dans ce secteur d'enfer. Il était temps, les hommes ne tiennent presque plus debout, harassés, dans un état physique indescriptible. Pour ce qui me concerne, voilà des nuits que je n'ai plus fermé l'œil et cet état de choses joint au fait que j'ai dû perdre énormément de sang de ma blessure à la tête m'a laissé presque hébété. Les quelques jours de repos qui nous sont octroyés et que nous passons chez l'habitant sont mis à profit par la plupart d'entre nous à récupérer un arriéré imposant de sommeil. Mais vers le 20 du mois, la bataille a l'air de prendre une autre tournure. Les Allemands ont prélevé de nouvelles unités sur le secteur des Vosges. Une contre-attaque se dessine et les unités allemandes harcelées et inquiètes de la tournure des événements ont reçu l'ordre de se faire tuer sur place plutôt que de céder encore du terrain. Ils essayent de bloquer la route de Delle à Mulhouse et pour ce faire ils déclenchent plusieurs sérieuses contre-attaques sans résultats d'ailleurs.

Plusieurs jours de combats conduisent notre Division sur le plateau de Burnhaupt-le-Haut et elle fait la liaison avec l'Infanterie du Premier Corps venant du Sud. Les éléments de la 1<sup>er</sup> Division entrent à Curomagny le 22, ensuite c'est Raugegoutte, Chaux et Sermamagny qui tombent. La lutte s'intensifie en ampleur et en vitesse d'exécution et les 22, 23 et 24 nous progressons vers le Ballon d'Alsace. De jour et de nuit, mon groupe avance dans la neige, la pluie et la boue et nous enregistrons parfois les températures atteignant  $-17^{\circ}$ . Cette marche harassante, épuisante, conduit mon groupe, non sans perte hélas, car je viens d'avoir deux de mes hommes tués, nous conduit, dis-je, à l'Hôtel du Ballon d'Alsace que nous atteignons les premiers. Après un hâtif regroupement de nos forces, nous déclenchons une furieuse attaque contre une bâtisse fortifiée qui est occupée par une demi-Compagnie allemande. Cette opération fut menée tambour battant et après quelques mouvements d'approches nous réussissons à envoyer quelques grenades à l'intérieur du bâtiment, d'où les Allemands sortent précipitamment, les bras en l'air. Cinquante prisonniers s'alignent bientôt sous nos regards victorieux, mais la plus grande victoire c'est d'avoir conquis ce bâtiment qui va nous servir d'abri pour la nuit.

Je fais installer quatre armes automatiques, servies par des doubles sentinelles, autour de notre bâtiment et comme chef de garde je prends la première faction.

Vers minuit, je perçois un bruit léger de déplacement à quelques mètres de nous. Afin de ne pas attirer l'attention des adversaires, j'avertis mon tireur par signes et, à mon signai, nous ouvrons un feu terrible dans la direction des bruits en question. Des cris et des plaintes répondent à nos rafales et, après avoir pris les précautions d'usage nous ramenons deux sergents allemands, blessés assez gravement aux jambes. Deux soldats sont restés allongés sur le sol, dix mètres en face. Nos rafales les ont littéralement criblés de balles. D'après les dires des deux Sergents, une dizaine de soldats ont pu mettre à profit l'obscurité profonde pour disparaître dans la nuit.

Nous recevons encore la visite de plusieurs patrouilles ennemies. Les Allemands, assez nombreux dans les environs, tentent de s'infiltrer dans nos dispositifs de défenses. Les alertes sont très sérieuses et évidemment, nous devons encore ajouter cette nuit blanche à une infinité d'autres. Les jours suivants se partagent en multiples patrouilles. La pénurie de gradés se fait rudement sentir dans notre Compagnie et les responsabilités deviennent de plus en plus exigeantes, c'est à peine si je peux, encore dormir quatre heures par jour et malgré ma santé de fer et une endurance qui en imposerait à quiconque, je me sens dans un état de fatigue extrême. Du fait de la prise de cette position fortifiée, nous sommes en quelque sorte en pointe avancée dans les lignes allemandes et nous voyons le 28 notre camion de ravitaillement attaqué violemment et cela à quelques centaines de mètres de notre position. Immédiatement je pars secourir les occupants de notre camion, mais lorsque j'arrive sur place, le chauffeur est introuvable et les deux convoyeurs sont morts à leur poste de combat. L'un d'eux est l'ordonnance du regretté Lieutenant Zuiz qui vient d'être tué il y a quelques jours. Chargés des deux morts que nous voulons ramener à notre poste, nous sommes assaillis par le feu d'une mitrailleuse installée sur un piton. Nous ripostons évidemment de toutes nos armes, forçant l'ennemi à décrocher en laissant un mort sur le terrain.

A la suite de cette escarmouche, notre Capitaine décide d'entreprendre une opération de nettoyage des environs et en coopération avec Jean, Sergent Chef, nous sommes désignés pour attaquer le centre de la résistance ennemie. : Le Sergent Chef, Jean Kosmorski met deux groupes en ligne et s'approche prudemment en se dissimulant dans la neige et les buissons à quelques mètres des premiers postes allemands. Je me trouve à sa gauche pour parer toute surprise. Au signal les trois groupes ouvrent le feu et poussant des cris perçants nous attaquons en force. Trente soldats allemands font « *Kamarad* » et nous détruisons bientôt plusieurs nids de mitrailleuses. Une heure plus tard, au cours d'une patrouille dans les lignes ennemies, j'ai la satisfaction de constater que les Fridolins ont décroché partout, laissant bien entendu, le terrain truffé de pièges et de mines. Ils ont abandonné une quantité impressionnante de matériel. Le coin est net et nous pouvons enfin pousser un ouf ! de soulagement en nous laissant choir sur quelques pierres pour respirer. Pas pour longtemps hélas, car dans l'après-midi, un ordre demandant quelques volontaires nous touche. Il s'agit de reconnaître les dernières hauteurs du Grand Hôtel du Ballon d'Alsace afin de se rendre compte du dispositif en ligne pour la défense du secteur allemand.

Le Sergent chef Rey et moi, partons à la tête de nos groupes respectifs et après trois kilomètres effectués à travers le brouillard qui vient de s'épaissir, nous dispo-



sons nos hommes en défensive et nous partons en une reconnaissance approfondie du secteur. Nous nous infiltrons, toujours dans un brouillard de plus en plus opaque, vers le centre des lignes ennemies. Partout nous remarquons de grands amoncellements de munitions et de matériel de toutes sortes. Nous passons, et cela fut un terrible moment, à quatre ou cinq pas d'une sentinelle allemande qui certainement nous identifie comme deux des siens, camouflés comme nous le sommes dans nos toiles de tente allemandes ainsi que la mitrailleuse allemande. Toujours est-il qu'il nous laisse passer d'un air indifférent.

Nous faisons nos relevés sur nos cartes topographiques et nous rejoignons tranquillement nos groupes respectifs. Nous ordonnons les préparatifs de départ quand, brusquement, d'un mouvement instinctif, je me retourne et je vois, émergeant du brouillard, plusieurs groupes d'allemands qui s'avancent dans notre direction. À voix basse j'ordonne au tireur de mon groupe de vider plusieurs chargeurs à volonté, Rey a donné les mêmes instructions et nous rentrons à notre base, couverts par le feu de nos armes mais sans avoir perdu un seul homme. Quant à l'ennemi, nous lui avons fait subir des pertes très sévères.

Le 29 novembre, les éléments de notre Division enlèvent Rammersmatt, mais ensuite l'avance se ralentit progressivement pour s'arrêter après la prise de Thann.

Après cette poussée victorieuse de plus de 35 kilomètres dans un climat défavorable au possible, dans la neige, la pluie, la boue, notre Division, déjà tant de fois si sévèrement éprouvée, vient faire le compte de ses pertes. Nous avons perdu plus de 300 tués et 1.300 hommes ont été mis hors de combat pour blessures. Mais notre objectif est atteint, nous avons infligé de lourdes pertes à l'ennemi et pour mémoire simplement je signalerais qu'ils ont laissé quelque 750 tués sur le terrain. Plusieurs batteries d'artillerie et un matériel impressionnant est tombé intact, entre nos mains. Mais les événements se suivent à un rythme tel que nous sommes en droit de nous demander comment le Haut Commandement réussit à faire face à une telle profusion d'attaques et de contre-attaques. Cependant que les Allemands déclenchent leur grande attaque dans les Ardennes, le rappel de notre Division est décidé et le 2 janvier, par une température glaciale, nous tenons le sud de Strasbourg. Notre Division occupe tout un secteur jalonné par le Rhin jusqu'au Rhinau. Friesenheim, Witternheim, Ebersminster jusqu'à Sélestat inclus. Pendant que les Allemands vont essayer de compléter leurs attaques sur notre front par une action en pince, les éléments de notre division se trouvent étirés sur plus de 35 kilomètres et nous n'avons que nos blindés comme réserve.

En attendant que des renforts viennent compléter nos effectifs, nous recevons l'ordre de tenir coûte que coûte et de ne céder sous aucune pression. Et c'est immédiatement à fond que la bataille s'engage. Les Allemands essayent de réduire nos positions de front en vue de nous encercler par Ressfeld, Herbsheim et Obenheim. Dans cette dernière ville je reçois pour mission de tenir un pont et de le faire sauter à l'aide d'un dispositif prévu en cas d'approche éventuelle de chars allemands.

Vers le soir, deux chars Tigres sont signalés, ils sont suivis immédiatement par l'infanterie. Et je suis là, à cinq pas du pont, bien camouflé dans un trou individuel, avec une mitrailleuse en batterie. Le briquet est là, près de moi, tout prêt à s'enflam-

mer pour communiquer le feu aux bickfords de la charge. Je réalise toute la vanité de vouloir faire sauter ce pont en espérant m'en tirer. Évidemment, en admettant que de mon trou, je réussisse à éviter la déflagration, vu la distance, lorsque je voudrais me mettre à l'abri, l'infanterie ne me manquera pas. Mais, pour un motif ou pour un autre, et ceci à ma grande satisfaction, aucun char allemand ne se présente devant le pont et c'est avec un ouf ! de soulagement que je passe la consigne au gars qui vient me relever.

Sans nous donner le temps de souffler, nous sommes dirigés vers un autre secteur, sur la gauche, où l'ennemi, par un habile mouvement tournant essaye de se rendre maître d'un autre pont métallique que notre Génie vient d'installer voici quelques jours à peine. Nous devons attendre le lendemain pour contenir une attaque massive de l'infanterie ennemie. Les premiers éléments qui s'avancent sont dès l'abord pris sous le feu de nos armes automatiques. Le Sergent-Chef Kormorsky arrête net l'attaque par la précision des tirs qui clouent les ennemis, par leur efficacité vraiment prodigieuse. À cent mètres devant nous des Allemands s'écroulent et forment des tas informes. Un caporal vient de faire sauter le pont. Mon tireur, un grand Russe, est mortellement touché à sa pièce par des poutrelles qui proviennent de la destruction de cette œuvre. L'attaque hésite, flotte, pour ensuite se désagréger. L'ennemi reflue en désordre et bientôt nous n'avons plus devant nous qu'un terrain qui, s'il n'est pas désert, ne compte plus que des cadavres ou des blessés que les Allemands, dans leur hâte, ont abandonnés.

Je dois m'excuser auprès de mes lecteurs pour les quelques détails techniques qui vont suivre, mais je suis persuadé qu'ils jetteront une certaine lumière sur nos méthodes de combat et sur notre armement qui, avouons-le, est le plus disparate que l'on puisse rêver. À part le tireur du fusil mitrailleur, mon groupe a ceci de particulier, c'est que chaque légionnaire est armé de mitraillettes. Chaque homme en effet possède cette arme qui a été récupérée, au hasard des campagnes, sur l'ennemi. Nous avons un faible pour la mitraillette allemande et ceci, pour plusieurs raisons. L'arme en elle-même est infiniment plus légère que notre mitraillette Thomson, elle est ensuite plus maniable, son magasin peut contenir de trente à trente-deux balles, ce qui permet plusieurs courtes rafales, les balles, elles, sont moitié moins lourdes que nos propres balles.

Le Légionnaire en campagne emporte, outre le sac de combat, une réserve de vivres de deux jours ; quatre à six grenades pendant à sa ceinture, et, en plus de la couverture réglementaire, deux à trois cents balles qui viennent compléter son équipement. Lors des premières campagnes de Norvège et d'Erythrée nous avons pu constater, à nos dépens hélas, qu'à la suite d'accrochages assez sérieux avec l'ennemi, nous nous trouvions à court de munitions. Nos avances en flèches nous avaient fait perdre tout contact avec l'intendance et les vivres nous étaient coupés. C'est pour cette raison que outre son équipement, chaque homme de mon groupe dispose d'une réserve personnelle parfois imposante de vivres et de munitions. Après chaque attaque, nous récupérons toutes les munitions qui nous sont nécessaires avant de poursuivre nos avances. Il en est de même pour les grenades lorsque nous nous apercevons que nos réserves s'épuisent.

Depuis ce matin, nous avons déjà progressé de plusieurs kilomètres sans avoir rencontré de résistance sérieuse, exception faite de quelques tireurs isolés qui se replient en hâte dès le premier contact. Mais nous doutons que ces facilités puissent durer, car nous savons de bonne source que l'ennemi est installé en une grosse résistance sur les premières hauteurs des montagnes que nous apercevons déjà de très près et il domine tout le secteur. J'entraîne mon groupe dans l'escalade des premiers contreforts rocheux afin d'essayer d'atteindre un point d'observation susceptible de nous révéler la position de l'ennemi, lorsque soudain deux mitrailleuses allemandes ouvrent le feu. Le jeune Suisse Kobler qui vient d'arriver avec les derniers renforts, vient d'être légèrement blessé. Je lui applique un pansement sommaire mais il refuse de retourner en arrière pour se faire évacuer ou tout au moins panser convenablement.

J'installe soigneusement les hommes en ligne de combat et, après avoir repéré le tir de l'ennemi, je me prépare pour l'assaut. J'ordonne aux tireurs d'ouvrir un feu nourri jusqu'à ce que nous ayons atteint les derniers contreforts du mamelon. Ce tir est destiné, vous l'avez deviné, à couvrir notre attaque et, arrivé à pied d'œuvre, nous ouvrirons, à notre tour, le feu de toutes nos armes et lancerons nos grenades si besoin y est. À mon signal, l'assaut est donné, les hommes se ruent en une attaque furieuse. Les mitrailleuses crachent sans arrêt, essayant vainement de s'opposer à notre progression. Un légionnaire russe s'effondre, touché à mort. La situation est trop critique pour que nous puissions lui porter secours et nous passons irrésistiblement. Le mamelon est à nous. Nous délogeons les Allemands de la première casemate où gisent deux cadavres. Tout autour de nous le paysage garde les traces du furieux combat que nous venons de livrer, les arbres semblent souffrir énormément avec leurs branches qui pendent, disloquées, par des éclats de grenades, il est jusqu'au sol lui-même qui est jonché d'éclats et de douilles vides.

Le secteur défendu par une deuxième mitrailleuse est d'un calme anormal et, envoyant un homme rendre compte à mon Lieutenant de la situation, je reviens vers le jeune Russe abattu au départ de notre assaut. Il était jeune, mais il était parmi les plus courageux de mon groupe. Il possédait cette science innée de la guerre, science d'une efficacité réelle où la ruse, la rapidité des réflexes dominaient. Mon Officier me l'avait recommandé car, m'avait-il révélé, son père était Général dans l'armée russe lui-même était Capitaine à 25 ans. En 1943, sur le point d'être fait prisonnier, il s'était évadé après mille péripéties et était parvenu, avec l'aide d'un compagnon, à rejoindre nos lignes juste après le débarquement de Cavalaire.

Je ramène le corps de notre malheureux camarade vers les hauteurs que nous occupons et, avant de continuer notre élan, nous attendons des ordres de notre Capitaine. Nous recevons pour mission de nous porter sur le flanc gauche et d'anéantir la deuxième mitrailleuse ennemie de la même façon et en employant la même tactique que celle mise en œuvre pour la première résistance. D'un seul élan nous prenons possession du secteur sans coup férir, l'ennemi ayant décroché lors de notre opération précédente et s'est replié sur d'autres positions que nous devinons toutes Broches. Nous dévalons le versant dans l'espoir de surprendre les fuyards dans leur retraite avant qu'ils ne se soient installés et leur enlever ainsi le bénéfice de la défensive.

Après une heure de poursuite folle nous accrochons effectivement la fin de la colonne qui bat en retraite et nous engageons le combat. Les adversaires sont à découvert cette fois. Les buissons touffus ne facilitent guère la tâche et nos hommes lâchent des rafales sur les lieux suspects, non sans raison d'ailleurs, car nous venons de descendre un Allemand qui se trouvait terré dans un buisson.

Bientôt un accrochage a lieu. Un groupe d'Allemands s'est réfugié dans une sorte de piton où nous les encerclons habilement. Les sommations d'usage leur sont faites et je leur laisse cinq minutes pour se rendre. S'ils laissent passer ce délai je leur promets rien moins que la destruction à la grenade. Quelques instants se sont à peine écoulés qu'un sergent et quatre hommes sortent des fourrés avec une chemise attachée à un bâton en guise de drapeau blanc.

Alexandre Krakowski, notre mort de cette journée, est vengé. Il pouvait dormir désormais sous la protection du pavillon français pour lequel il avait combattu jusqu'à la mort.

Notre groupe change encore une fois de secteur et est dirigé vers un point particulièrement exposé. Nous devons dire que l'ennemi est extraordinairement buté dans ces parages, il est aux abois et apporte dans ses opérations une opiniâtreté dont on ne trouve la cause que dans les échecs cuisants qu'il subit sans discontinuer.

À proximité du point que nous sommes appelés à défendre, nous repérons un groupe de maisons que nous visitons allègrement, le doigt sur la gâchette, évidemment. Dans une des maisons, un grand bâtiment d'allure bourgeoise, nous trouvons plusieurs drapeaux hitlériens ainsi que des photos représentant des Allemands dans des poses avantageuses. Vous pensez bien que ces détails ne nous intéressaient pas s'il n'y avait pas eu dans la cave, une collection impressionnante de bouteilles à l'aspect respectable. Sans évidemment abuser de cette précieuse trouvaille, (hélas, le service est le service) ces bouteilles nous viennent bien à point, pour réchauffer quelque peu nos pauvres corps gelés par ce froid terrible. Nous tenons le point cinq jours sans grandes escarmouches mais bientôt hélas, nous sommes relevés. Je dis hélas, car c'est vraiment la mort dans l'âme que nous abandonnons notre précieuse cargaison dont une bonne moitié seulement a été utilisée à des fins réchauffantes et calorifiques.

Notre Division continue à repousser vigoureusement tous les assauts dont l'ennemi nous harcèle avec une hargne vraiment désespérée, tant et si bien qu'il finit par s'épuiser et à renoncer à franchir notre ligne d'arrêt. Tout le secteur s'est calmé et la Brigade se trouve bientôt réunie, le 21 janvier 1945, à Illhausern, en Alsace, où nous sommes réorganisés.

Nous nous reposons deux jours. Ici, à notre arrivée, chaque homme a touché des draps de lit qui vont nous servir à nous tailler des vêtements de camouflage. La neige recouvre le sol d'une couche épaisse et le 22 au soir, mon groupe a fini tous les préparatifs et est prêt au départ.

Le Capitaine Mattei vient justement me trouver pour me remettre ma première permission de longue durée, c'est-à-dire quinze jours, permission qui va me permettre de retrouver ma famille que je n'ai plus revue depuis dix longues années. C'est ma première grande permission depuis le début des campagnes d'Italie et de

France et j'ai le cœur atrocement serré lorsqu'il m'annonce que l'attaque sera pour le lendemain à 7 heures. Je sais que j'ai le droit de partir immédiatement, je sais que dans mon groupe, personne ne me contestera ce droit et qu'ils seront tous heureux de ma chance, tout cela je le lis dans les yeux de mes compagnons d'armes. Un étrange silence s'est établi. Dans ma tête un dilemme poignant joue une sarabande infernale ; d'un côté ma famille, de l'autre les termes de l'ordre du jour du Général de Lattre de Tassigny dont je me rappelle le texte :



## PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE

P.C., le 11 novembre 1944.

### ORDRE DU JOUR N° 4

Après avoir moissonné la gloire sur tous les champs de bataille d'Afrique et d'Italie, vous vous êtes vu confier la plus belle mission qui pouvait échoir à des hommes ; libérer leur Patrie.

Vous avez surclassé l'ennemi partout, à Toulon, à Marseille, dans le Dauphiné, en Franche-Comté, dans les Vosges, où vous livrez de durs et victorieux combats et déjà vous regardez au delà de ligne bleue des montagnes, au delà de l'Alsace, au delà du Rhin.

Patience, L'heure viendra.

Mais avant de franchir cette ultime étape, vous avez un immense besoin de détente.

De toute votre rime vous aspirez à revoir votre famille, vos épouses, vos petits, vos parents que certains ont quittés depuis des mois, d'autres – les vieux du Fezzan. De l'Erythrée, de Lybie – depuis plusieurs années. Vous désirez fouler la terre de votre enfance, poser vos regards sur des horizons connus, respirer le parfum de vos champs ou de vos djebels, retrouver les êtres et les choses qui vous sont chers.

Eh bien L'heure tant attendue a sonné.

Vous allez partir en permission, en France d'abord, en Afrique du Nord ensuite, dès la deuxième quinzaine de Novembre, pour huit jours francs.

Vous partirez par échelons successifs, lentement, et compte tenu de la durée de votre absence de France, de votre situation de famille, de votre classe, de vos citations.

Les anciens de la 1<sup>er</sup> D.M.I. partiront les premiers. Ils l'ont bien mérité.

Vous comprenez sans peine l'impossibilité de vous faire partir tous en même temps. C'est une question de transport.

Or, les communications de la France ont été ravagées. Vous avez vu, au cours de votre avance, nos gares bouleversées, des locomotives éventrées, des wagons pulvérisés, des lignes télégraphiques et téléphoniques pendant lamentablement de leurs supports.

Il faut remettre tout cela en état, et on y travaille ferme jour et nuit.

Vous n'ignorez pas non plus que les locomotives et les wagons ont été emmenés en Allemagne.

Et puis la guerre continue ; le boche s'accroche désespérément à nos marches de l'Est et l'hiver qui arrive avec mauvais temps facilite sa résistance.

Il faut transporter par priorité des munitions, des vivres, des vêtements chauds. Il faut enfin ne pas ralentir notre pression sur l'ennemi, ne pas lui laisser un instant de répit, les vieux guerriers que vous êtes maintenant comprendront cette servitude.

Si quelques-uns d'entre vous trouvent le temps long, qu'ils songent un instant à nos Alliés Américains qui, à 5.000 kilomètres de leur Patrie, se battent sans espoir de reprendre contact avec leur famille avant la fin des hostilités.

Pensez aussi à nos prisonniers, à nos déportés, à ceux de nos provinces chères entre toutes, du Territoire de Belfort de l'Alsace et de la Lorraine qui, de l'autre côté de la ligne de feu sont encore sous le joug de l'opresseur et nous attendent.

Vous êtes des privilégiés, ne l'oubliez pas.

Ne jalousez pas ceux qui partent les premiers.

Votre tour viendra et je voudrais vous donner quelques conseils.

Vous allez être dans toute la France, les ambassadeurs de la nouvelle Armée Française. C'est une lourde charge dans laquelle vous devez manifester :

- une haute dignité clans votre tenue, vos paroles, vos actes,
- une fierté simple et pure, auréolée de vos victoires d'Afrique, d'Italie et de France,
- une discipline de tous les instants.

Vous répéterez partout que l'ordre et la discipline ont été à la base de vos succès et que, sans ordre et sans discipline, il n'y a pas de résurrection possible pour notre France meurtrie.

Vous serez dans vos villes, vos villages, les hommes de bonne volonté et de foi qui donneront confiance, qui prêcheront l'union fraternelle des esprits et des cœurs pour gagner la guerre. Vous direz aussi à quel prix cette Armée Française a repris une place d'honneur parmi les Armées Alliées.

Vous direz ses sacrifices héroïques, tout au long de sa route glorieuse, vous lèverez le voile jeté sur elle et vous la montrerez telle qu'elle est : Une, Vivante, Ardente, n'ayant qu'un seul but : la plus grande FRANCE.

Avec un tel programme, vos journées seront bien remplies et, certes, vous les trouverez trop courtes.

Pourtant, vous reviendrez à l'heure qui vous sera fixée reprendre votre place au combat pour permettre à d'autres camarades de partir à leur tour vers leur foyer ; et, ainsi, vous aurez encore une fois bien mérité de la Patrie.

De tout mon cœur je vous dis :

« Bon voyage et bonne permission ».

*Le Général d'Armée de Lattre de Tassigny  
Commandant la Première Armée Française.*

J. DE LATTRE.

Mon groupe a été très éprouvé dans cette campagne de France. Trois caporaux se sont succédés sous mes ordres et ont été éliminés successivement dans les durs combats que nous avons dû subir depuis pas mal de semaines. Le Caporal qui est actuellement mon subordonné est un jeune gars de vingt ans ; il est admirable de cran et de courage, mais trouvera-t-il assez d'autorité pour conduire tous mes vieux briscards à la bataille, qui, je le sens, sera terriblement âpre.

Des mains de mon Capitaine, je prends en tremblant un peu, je vous l'avoue, la bienheureuse permission et, lentement je la déchire en petits morceaux que je jette loin de moi. À ce geste tous les hommes de mon groupe viennent spontanément se mettre à un garde à vous impeccable et me saluent longuement. Le Capitaine me serre les mains à les broyer. Incapable de parler tant je suis ému j'ai des larmes qui me viennent aux yeux car, jamais je n'aurais pu croire que mes hommes avaient tant de respect et d'amitié pour moi. Il va s'en dire que cette scène trouva son épilogue au comptoir d'un petit bistrot où je dus ingurgiter force verres offerts par tous mes compagnons de combats.

Le 23 janvier, à cinq heures du matin, notre 1<sup>er</sup> Bataillon s'ébranle, compagnie par compagnie, nous approchons silencieusement des lignes de résistances allemandes. Et bientôt nous nous trouvons à distance assez rapprochée et, appuyés par le tir continu de notre grosse artillerie nous partons à l'assaut des défenses d'Illhausern. L'air vibre continuellement du bruit infernal des obus qui croisent au-dessus de nos têtes, l'odeur de poudre se mêle à des dégagements de fumées rendant l'atmosphère presque irrespirable.

Nous passons les premières lignes et nous nous trouvons soudain en plein centre ennemi. Hurlant mes ordres dans le bruit infernal nous nous trouvons bientôt devant un nid de mitrailleuse qui sème la mort dans nos rangs. Rageusement, nous vidons nos chargeurs dans la direction de la résistance et nous avons la satisfaction de voir les servants lever les bras et se rendre. Six prisonniers.

L'avance se poursuit au pas de course et quelques centaines de mètres plus loin un autre nid tombe, laissant en nos mains une mitrailleuse encore. Un de mes hommes a repéré une forme blanche qui s'avance là-bas, à cent mètres devant nous. Il est affublé, tout comme nous d'ailleurs d'un drap blanc en guise de camouflage. Quelques balles tirées à dessein trop haut font arrêter l'homme qui revient lentement vers nous. C'est un Officier allemand qui a perdu tous ses hommes et qui tentait de regagner les lignes ennemies.

Avec les prisonniers que j'ai sur les bras il serait imprudent de m'aventurer trop loin. Trois de mes Légionnaires sont d'ailleurs déjà immobilisés à la garde de tout ce monde qui n'attend qu'une occasion pour nous brûler la politesse. Au premier carrefour d'Illhausern, je fais installer un fusil mitrailleur et je poste quelques hommes en ligne de défense en attendant le renfort de la Compagnie qui viendra prendre possession des prisonniers. Vers neuf heures du matin le Capitaine Mattei nous joint avec quelques groupes de la Compagnie et fait évacuer les prisonniers vers l'arrière. Il m'accorde carte blanche pour pousser une pointe vers la place du village où nos hommes sont aux prises avec une résistance acharnée de la part de l'ennemi. Rasant les maisons, sautillant de ci de là nous arrivons devant le pont où soudain

nous sommes accueillis par le feu nourri des armes allemandes qui viennent de nous repérer. Nous forçons les allemands à se retirer en laissant deux morts sur le terrain. Un de mes légionnaires, un Belge, vient d'être blessé mais refuse obstinément de se laisser évacuer. Et nous progressons vers la place. Je suis accompagné par un alsacien, un ancien aussi celui-là qui me suit pas à pas malgré le danger et mes observations. Soudain il s'écroule sous le feu qui vient de naître au dernier carrefour avant cette damnée place. La mort a été foudroyante. Une balle en plein front. Je fais contourner le groupe de maisons d'où est venue la mort de mon vieux camarade et quelques grenades ont bientôt raison de cette nouvelle résistance. Quelques minutes plus tard nous sommes maîtres de la place et lentement, le cœur gros, nous revenons vers le lieu où notre Compagnon vient de tomber. Nous lui rendons les honneurs militaires mais déjà la poursuite continue et nous arrivons sans autre anicroche de l'autre côté du village où je fais, selon une habitude louable installer un fusil mitrailleur et immédiatement nous sommes pris sous le feu de deux mitrailleuses qui nous arrosent sans arrêt. Le combat s'intensifie de part et d'autre mais un de mes hommes s'écroule atteint d'une balle au poumon. Je rampe vers lui pour lui porter secours mais lorsque je m'approche, il geint d'une façon atroce et il meurt dans mes bras.

Notre Capitaine vient inspecter notre position et m'annonce que vers cinq heures notre premier Bataillon sera relevé par le Deuxième et que je peux de ce fait prendre ma permission qui vient d'être rétablie. Il est 14 heures et je me prends à penser que dans trois heures je pourrais partir loin de tout cela, loin de ces horreurs qui furent ma vie. Je pense avec délice aux miens que je vais revoir après tant d'années.

Vers 17 heures, le combat a repris avec une belle intensité lorsque les éléments du Deuxième Bataillon viennent nous remplacer. La relève s'effectue dans le feu de l'action et je me prépare à quitter mon emplacement lorsqu'en voulant traverser la route qui rallie le pont je m'écroule, les jambes fauchées par une rafale. La jambe droite est fracturée avec plaies ouvertes et la gauche est transpercée de part en part par plusieurs balles. Ce fichu Allemand cherche par tous les moyens à m'achever mais je parviens néanmoins, en me traînant sur les mains à me mettre à l'abri. Mais plusieurs de mes Légionnaires qui étaient déjà de l'autre côté du pont sont revenus traversant l'eau glacée pour me porter secours. Je donne d'abord l'ordre de supprimer la mitrailleuse allemande qui se solde par la chute de cet emplacement et, coïncidence étrange le servant présente une blessure identique à la mienne, à la jambe droite également.

Alors je me laisse doucement transporter par mes hommes.

MISSION ACCOMPLIE.

COPIE

EXTRAIT

du DECRET en date du 26 avril 1945

publié au J.O. du 20 mai 1945

portant concession de la MÉDAILLE MILITAIRE

Article 1<sup>er</sup>. – Sont décorés de la Médaille Militaire, les militaires dont les noms suivent :

.....

MITTENAERE René – Sergent, Mle 63.928 – de la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère.

« Gradé ardent, modèle de courage et de sang-froid d'un dévouement absolu, Vétéran des campagnes de Norvège, Erythrée, Syrie, Lybie, Egypte, Tunisie et d'Italie. Déjà quatre fois cité. Titulaire d'une permission, apprenant que sa compagnie allait attaquer a renoncé à celle-ci pour ne pas abandonner le commandement de son groupe. Le 23 janvier 1945, au cours des opérations devant Illhausern, a entraîné son groupe sur l'objectif malgré de très violents tirs d'armes automatiques ennemies. À capturé deux mitrailleuses et leurs servants. À ensuite poussé jusqu'au village et, arrivé au contact des fortes résistances ennemies, est immédiatement passé à l'attaque. Encerclé s'est dégagé avec habileté au prix de faibles pertes. Grièvement blessé au cours des opérations de nettoyage du village a refusé de se laisser évacuer avant que son groupe fut installé. À pendant l'évacuation, faite sous un feu violent d'artillerie, ordonné plusieurs fois aux brancardiers de s'arrêter pour s'abriter ».

.....

Ces concessions comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec palme.

*Signé : DE GAULLE.*

Avant d'être évacué sur l'hôpital de campagne, j'ai la joie de voir arriver, tout essoufflé, mon Capitaine qui vient me serrer convulsivement les deux mains et, la voix brisée d'émotion, se reproche d'être responsable de mon triste état. Il aurait dû, dit-il, me forcer à partir en permission et, pour le consoler, je me crois forcé de lui promettre que dans quelques semaines, je serais à nouveau à ses côtés pour enlever les derniers bastions de la forteresse hitlérienne. Cette entrevue devait être la dernière car, quelques semaines plus tard, j'apprendrais sa mort héroïque à quelques jours seulement de l'armistice.

Après être passé par les hôpitaux de Guémar et de Dijon, je suis enfin évacué sur le grand hôpital de Percy à Paris. Et là, le ton change. Je suis choyé et dorloté comme un hôte de marque, on m'octroie plusieurs Mairaines et les établissements du « Printemps » m'envoient une délégation de leur personnel dont je deviens le filleul.



Je suis impuissant à décrire les mille attentions dont je suis l'objet de la part de tous ces braves gens. Mais les jours passent et je deviens nerveux. Mon caractère s'aigrit de voir les heures qui coulent et mon impuissance de rejoindre les Compagnons pour prendre part à la fin.

On a mis à ma disposition une chambre que je partage avec un Officier et deux autres F.F.L. excessivement sympathiques et vraiment nous sommes gênés de voir le nombre impressionnant de colis de douceurs que nous apportent régulièrement les nombreuses Mairaines de guerre et la population de Paris. Nous savons jusqu'à quel point ces braves gens subissent les contre coups de la guerre, comment ils sont rationnés et nous sommes certains que plusieurs se privent et rognent sur leurs timbres de ravitaillement pour avoir le plaisir de nous apporter quelques douceurs. Mais, malgré nos protestations, il nous est impossible de refuser sans les froisser.

Je reçus un jour la visite de tout un groupe d'Orphelins qui m'apportèrent en cadeau leur ration de friandises pour tout un mois et je dus écourter la visite pour que ces braves petits ne me voient pas pleurer.

Jamais je n'oublierais l'accueil qui me fut fait à ce centre d'hébergement.

Il y a quelques semaines que je suis à l'hôpital lorsque j'apprends la mort du Capitaine Mattei ainsi que la disparition de plusieurs de mes compagnons d'armes. Notre Bataillon a été fortement éprouvé dans ces derniers combats. Le deuxième Bataillon de Légion a le plus souffert. Sa participation aux dures opérations des Vosges et d'Alsace, passant par Fresse-Chartreuse, Massevaux, Hauppock, Hombock-le-haut, lui a coûté tous ses Officiers et son chef de Bataillon. À certains moments les hommes furent commandés par un simple Lieutenant et perdirent dans ces combats, les deux tiers de ses effectifs. Mais il est à noter que ces deux Bataillons infligèrent des pertes terribles à l'ennemi jusqu'à la victoire finale.

Et le jour de l'Armistice vint.

Ce jour fut pour moi un mélange de joies et de tristesses. Joie de savoir que le monde était libéré du joug des oppresseurs, que la guerre avait pris fin, tristesse de me voir, déambulant dans les rues appuyé sur mes béquilles, les deux jambes prises dans mes plâtres, alors que la foule hurle sa joie sur les boulevards et que mes amis défilent. Un cafard monstre me broie le cœur et je revois tous mes compagnons qui, eux, ne verront pas ce spectacle. Je songe à mes morts, le Polonais Koslowsky, Chenard, le sergent Parent, le Caporal Clément et tant et tant d'autres qui de Norvège aux pistes du désert ont semé notre route glorieuse d'une multitude de croix de bois, marquant leur sacrifice du signe de la rédemption.

Et je me trouve aujourd'hui, tout seul au rendez-vous que nous nous étions fixé au début de la guerre, je suis tout seul à fêter cette victoire et cela me serre le cœur. La foule délire, m'embrasse à m'étouffer, je suis porté en triomphe et mes multiples décorations émerveillent tout ce monde y compris les militaires de toutes les nationalités. Mais mon cœur à moi n'y est pas. J'entre dans plusieurs bistrots et m'enivre jusqu'à rouler sous la table. C'est le seul moyen que nous employions là-bas, pour faire passer le cafard.

Mais à quoi bon, la vie continue et de nouvelles taches nous attendent car il nous reste à rétablir le prestige et l'avenir de la France.

Encore quelques semaines d'hôpital et, négligeant mon droit à une longue convalescence et une permission assez conséquente, je demande à rejoindre immédiatement mon Bataillon.

Le 22 juin 1945, la 3<sup>e</sup> Compagnie m'accueille et je signe un nouvel engagement de trois ans pour l'Extrême Orient.

La 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion donnera encore des preuves des plus belles qualités de courage et d'esprit de sacrifice et maintiendra les plus pures traditions de la Légion immortelle.

Et si la France devait encore faire face à une situation aussi tragique et désespérée qu'en 1940, je revendiquerais, à nouveau, le grand honneur de la défendre, au prix de ma vie même, dans les rangs de cette troupe admirable qu'est la LÉGION ÉTRANGÈRE.

FIN



## LA LÉGION ÉTRANGÈRE AU SERVICE DE LA FRANCE

*Du creuset de l'An qui s'achève, la Libération a jailli ; ainsi a été exaucé le vœu fervent des Français qui n'ont jamais capitulé.*

*Au nombre des Hommes d'Armes qui ont toujours espéré, la Légion Étrangère tient une place de choix.*

*C'est la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade qui offrit à la France, le 28 mai 1940 sa première victoire, Narvik.*

*Au cours de la retraite meurtrière de juin 1940, le Régiment Étranger de Cavalerie, les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> Régiments Étrangers d'Infanterie se battirent avec la furia de leurs Anciens, multiplient les actes de bravoure, sauvent l'Honneur.*

*En 1941, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Étrangère, à la tête des unités F.F.L. retrouve en Erythrée les chemins de la victoire et cueille des milliers de prisonniers.*

*En 1942 par Halfaya où 5.000 ennemis se rendent, Mechili Chazala, elle approche de Bir-Hakeim où elle livre un combat par lequel elle entre clans l'Histoire.*

*En novembre de la même année, au moment où l'Armée d'Afrique rentre à son tour dans la lutte pour la Libération de la Patrie, les Légionnaires, le cœur gonflé de joie et de fierté, s'élancent vers la Tunisie, à l'assaut de l'ennemi abhorré. Le Régiment de Cavalerie de Légion, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Régiments après une très dure campagne prennent au Zachauan en 1943, une éclatante revanche et font 12.000 Allemands prisonniers, tandis que la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade, fidèle au rendez-vous capture ses vieux adversaires de l'Afrika Corps.*

*Et voici 1944, au cours d'une campagne fameuse, la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade, décidément émule incomparable du Régiment de marche de 14-18, marque à coups de butoir son passage sur la terre italienne, ce sont Ponte-Corvo, le Monte-Fencia, Tivoli, et, après le défilé inoubliable dans Rome conquise, Radicofani. Puis sur le sol de la Patrie frémissante, par Toulon, Lyon, Autun, Dyon, Montbéliard. Belfort, Héricourt, trois magnifiques Régiments de Légion, la vieille et solide 13<sup>e</sup> Demi-Brigade, puis le Régiment de Cavalerie de Légion et le Régiment de Marche de la Légion Étrangère, animés du plus pur esprit de sacrifice, jalonnent de leurs morts les étapes qui mènent à la victoire et servent comme ceux d'hier et de demain avec honneur et fidélité.*

Les Invalides, 9 janvier 1945.

Général Koenig, Gouverneur Militaire de Paris.

IMPRIMERIE SPÉCIALE  
PROMOTION ET ÉDITION - PARIS

N° d'Éditeur : 20  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1967